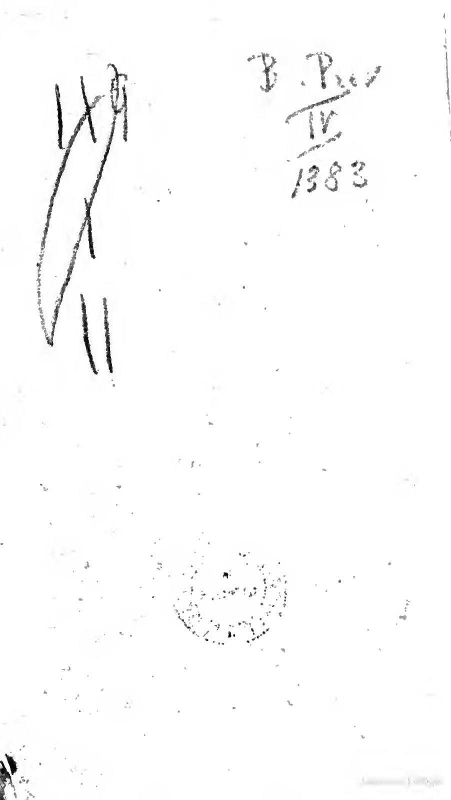




BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
IV
1383
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine
2-a-34
35



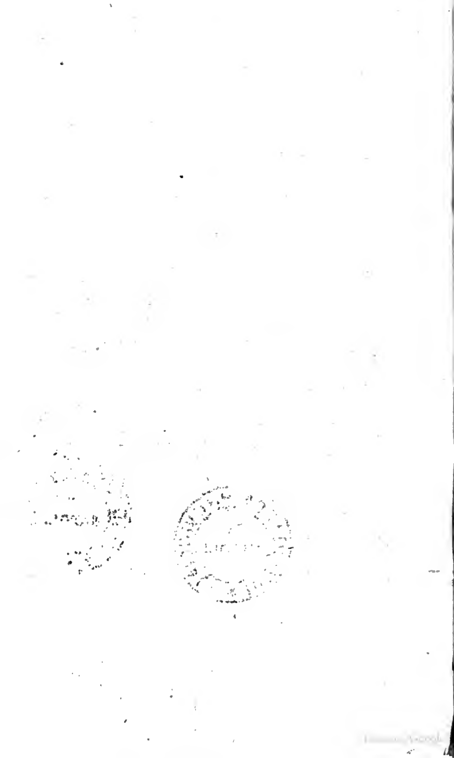

IV
1383



HISTOIRE
DE LOUIS II,
PRINCE DE CONDÉ.

TOME SECOND.





HISTOIRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

SECOND DU NOM,

PRINCE DE CONDÉ,

PREMIER PRINCE DU SANG,

SURNOMMÉ *LE GRAND*;

Ornée de Plans de Sièges & de Batailles;

Par *M. DESORMEAUX*.

Seconde édition, revue & corrigée.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez DESAINT, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

SOMMAIRE
DU TROISIÈME LIVRE.

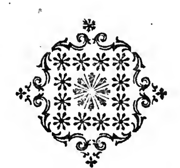
SITUATION de la France. Portraits de la Reine Anne d'Autriche & du cardinal Mazarin. Abus de l'administration ; accablement des peuples. Le Parlement veut modérer les impôts ; ses démêlés avec le Conseil. Le prince de Condé tâche en vain de rétablir la concorde ; il va commander l'armée de Flandre. Son plan de campagne. L'Archiduc conçoit de grandes espérances. Condé les déconcerte. Belle marche de ce Prince ; il assiége Ypres. L'Archiduc surprend Courtrai. Ypres capitule. L'ennemi évite la bataille. Succès funeste d'une entreprise du maréchal de Rantzau sur Ostende. L'armée Françoise est en proie à la misere & à la désertion. Chagrin du Prince ; sa fermeté. Il sauve la Picardie. Il ne peut secourir Furnes. Il se rend à Paris, & fait consentir la Reine à hazarder une bataille. Son retour à l'armée. L'ennemi prend Eterre. Avantage que le Prince remporte auprès de Béthune.

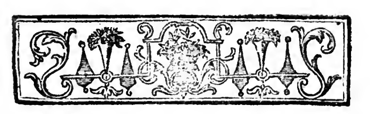
Belle manœuvre de ce Prince. Il reçoit un renfort de quatre mille hommes. Il se prépare à combattre l'Archiduc. Disposition de l'armée Françoise & Espagnole. Bataille de Lens. Condé remporte une victoire complette. Les troubles de Paris l'empêchent d'en profiter. Il assiége Furnes. Il est blessé. La Reine le rappelle. Triste situation de cette Princesse. Tous les Partis recherchent Condé. Sa gloire & sa prospérité. Portraits du prince de Conti, de la duchesse de Longueville. Le Prince ne veut user de sa puissance que pour rétablir la paix & l'union. Il empêche la Reine d'assiéger Paris. Il la fait consentir à négocier avec le Parlement. Il obtient d'elle une déclaration avantageuse au Peuple. Intrigues de la Cour. La Fronde offre ses services au duc d'Orléans. Chagrins de ce Prince. L'aigreur & la fermentation augmentent à Paris & dans le Royaume. Condé s'irrite contre la Fronde. Le Coadjuteur de Paris veut le mettre à la tête de ce Parti. Portrait de ce Prélat. Sagesse & modération de Condé. Il se rend au Parlement; il y parle avec fermeté. Il s'attire la haine de la faction. Conduite de la Reine en-

vers Condé. Elle implore son secours. Condé consent au siege de Paris, & se charge de l'entreprise. Le prince de Conti & la duchesse de Longueville l'abandonnent. Indignation de Condé. Il rassure la Reine & le cardinal Mazarin. Description du siege de Paris. Conduite admirable de Condé. Il bat les Frondeurs en détail. Combat de Charenton. Mouvement des Armées & des Provinces. Révolte du vicomte de Turenne. Le Prince trouve moyen de faire abandonner ce Général par son armée. Il arrête le duc de Longueville par ses négociations. Il consent à la paix de Saint-Germain. Il se réconcilie avec le Prince de Conti & la duchesse de Longueville. Il se rend seul à Paris. Son Intrépidité. Le Parlement lui députe pour le remercier de la paix. Ingratitude du cardinal Mazarin. Mépris du Prince pour ce Ministre. Il refuse le commandement de l'armée de Flandres. Il s'oppose au mariage de la niéce du Ministre avec le duc de Mercœur. Commencement de brouillerie entre le Prince & le Cardinal. Incompatibilité de leurs caractères. Condé entreprend en vain d'achever de pacifier le Royaume. Mazarin

A iv

élude ſa médiation. Condé va ſe repoſer en Bourgogne. Diſgraces de cette Campagne prevues par le Prince. Le comte d'Harcourt leve le ſiège de Cambrai. Embarras de la Cour. Inquiétudes & menaces des Peuples. La Reine n'oſe retourner à Paris. Condé accourt à ſon ſecours. Il applanit toutes les difficultés. Il amene la Reine & Mazarin en triomphe dans la Capitale. Tranſports de reconnoiſſancs de la Reine, combien démentis par l'événement.





HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE TROISIÈME.

1648 - 1649.

JAMAIS la France depuis Charlemagne ne s'étoit vue dans un si haut dégré de gloire, de puissance & de grandeur; redoutée de ses ennemis, qu'elle avoit réduits à l'extrémité; 1648.

A v

respectée de ses Alliés ; défendue
1648. par des troupes qui passoient pour les
plus aguerries de l'Europe, & par
des Généraux dont les exploits sont
encore aujourd'hui la gloire & l'orgueuil de la Nation ; à peine quelques revers avoient interrompu, pendant cinq ans, cet enchaînement inoui de victoires, de conquêtes & de triomphes ; déjà l'empereur Ferdinand III, accablé de tous les désastres qui étoient venus fondre sur l'Allemagne, mendioit la paix aux conditions que la France & la Suéde voudroient lui imposer : abandonnée de ce puissant Allié, affoiblie par la perte de tant de batailles & de Provinces, l'Espagne épuisée, languissante, sembloit à la veille d'être resserrée dans ses anciennes limites. Mais au milieu de ce torrent de prospérités, l'Etat étoit menacé de plus de révolutions, que l'Espagne vaincue : il n'y avoit que la misère de la Nation qui égalât sa gloire.

Mémoires du Marquis de Montglat, t. III.

Il faut reprendre de plus haut le fil des événements, afin de mettre

ſous les yeux du Lecteur les cauſes & l'origine des guerres inteſtines, dans leſquelles on verra Condé, tour à tour le protecteur, la victime & le fléau du cardinal Mazarin, employer en ſa faveur & contre lui, ce courage & ces talents auxquels la France étoit preſque uniquement redevable de ſon ſalut, de ſes ſuccès & de ſa gloire. 1648.

Il eſt conſtant qu'une Monarchie ne peut être heureuſe & floriſſante, qu'avec des ſuccès au-dehors, & une ſage adminiſtration au-dedans. Henri IV, qui doit à jamais ſervir de modèle aux plus grands Rois, ne s'occupa que de la félicité publique. Sa mort déplorable détruiſit le bien qu'il s'efforçoit de faire; elle replongea le Royaume dans cet abîme de calamités, dont ſa main victorieuſe l'avoit à peine retiré. A un gouvernement également ſage, ferme, modéré, ſuccéda une Régence foible, timide, orageuſe. La licence, l'audace, les factions, les conſpirations & les guerres civiles, ſouillèrent preſque toutes les années

Mémoires de la minorité de Louis XIV. par le duc de la Rochefoucault, tom. I, pag. 147.

du nouveau regne, jusqu'à ce que
1648. le cardinal de Richelieu eût trouvé le secret de se saisir du timon de l'Etat. Ce Ministre si éclairé, qui, par la force de son génie, subjugua en quelque sorte le Roi & ses Concitoyens, n'ignoroit pas que les Monarchies les plus puissantes & les plus respectées, ne peuvent subsister long-temps, que par l'heureux accord des armes & des loix. Cependant il anéantit toutes les loix qui, en tempérant l'autorité Royale, l'affermissent & la consolident. Il renversa toutes les formes de la Justice & des
Ibidem. Finances; il introduisit la volonté du Souverain pour le suprême Tribunal de la vie & des biens des Sujets; il distingua des intérêts qui doivent être confondus: en un mot, il fit tout pour le Roi, & rien pour la Nation. Aussi, malgré les succès
Mémoires du cardinal de Retz, t. I. brillants du dehors, malgré l'éclat d'une réputation qui en impose encore, son administration despotique fut si odieuse, qu'à sa mort il y eut un très-grand Parti à la Cour & au Parlement, pour faire con-

damner sa mémoire, comme celle d'un ennemi public. La sagesse de la Régente prévint ce coup, qui eût été injurieux à la majesté du Trône. C'étoit de cette Princesse alors adorée, que la Nation attendoit la réforme des abus, son soulagement, sa félicité & sa gloire. Comme la destinée d'un Etat dépend presque uniquement du caractère de ceux qui le gouvernent, il faut tracer celui de cette Reine. 1648.

Anne d'Autriche réunissoit en sa personne presque toutes les vertus qui rendent une femme & une Reine estimable. Aux charmes de la figure & de la taille, elle joignoit les qualités les plus solides du cœur & de l'esprit. Son ame étoit noble, généreuse, libérale, élevée, magnanime & sensible; sa constance égaloit sa fermeté; invariable dans sa conduite privée; égale dans l'une & l'autre fortune; pieuse sans affectation; fidèle à ses promesses; lente à croire le mal; prompte à le pardonner; pleine d'équité & d'humanité, personne n'eut plus de dignité

Mémoires de madame de Motteville.

dans les mœurs, de candeur & de
1648. franchiſe dans le caractère : elle eût rendu le trône adorable, ſi elle eût eu le courage d'eſprit néceſſaire pour gouverner par elle-même. Mais la pareſſe, qui ſembloit alors naturelle à la branche d'Autriche Eſpagnole, la défiance de ſes propres forces, une modeſtie outrée, l'empêchèrent de ſe charger d'un fardeau, que ſes vertus & l'amour des peuples euſſent rendus plus léger entre ſes mains. C'eſt par une ſuite de cette
Ibidem. indolence, qu'elle ſe livra ſans réſerve à ceux qui gagnèrent ſon eſtime & ſa confiance. Elle épouſa leurs paſſions, leurs préjugés, leurs intérêts, au point de ne faire preſque uſage de ſa puiſſance & de ſon courage, qu'en leur faveur. Jamais ambitieux ne rechercha l'autorité avec plus de plaiſir qu'elle s'en dépouilla en faveur de Mazarin. Elle ſe mit dans une ſi grande dépendance de ce Miniſtre, qu'elle ſe priva elle-même du ſeul avantage, qu'une grande ame connoiſſe ſur le trône, celui de faire des heureux. Elle brava

la haine, le mépris public, les injures & la guerre civile, pour soutenir un choix désavoué & blâmé par la Nation. Cette confiance extrême nuisit long-temps à sa réputation. On osa affecter des doutes sur sa vertu; elle passa pour avoir plus d'opiniâtreté que de fermeté; plus d'orgueuil que d'élévation; plus de témérité que de prudence. Mais le succès la justifia. Elle eut le bonheur, avant que de mourir, de réunir en sa faveur tous les suffrages. On ne peut s'empêcher d'observer, que c'est à cette Reine que la Nation doit la gloire de passer pour la plus polie & la plus sociable de l'Univers. Elle introduisit à la Cour, où elle représentoit avec autant de majesté que de grace, ce ton noble, vrai, facile, délicat, galant, qui fait l'ame & les délices de la société; & qui, s'étant communiqué à la Capitale & aux grandes Villes de Province, fait de la France le séjour le plus agréable de l'Univers.

1648.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Anne d'Autriche désiroit avec passion de rendre sa personne & son Gou-

vernement chers à la Nation; & c'est
1648. parce qu'elle crut entrevoir en Mazarin une ame égale à la sienne, avec plus d'expérience, d'application & d'amour pour le travail, qu'elle l'éleva au ministère. Sa qualité d'étranger fut un titre de plus à l'égard de la Reine: elle se flattoit que n'ayant ni liaisons, ni alliances, ni appui dans le Royaume, il seroit plus équitable, plus modéré, & uniquement attaché aux intérêts du Roi & de sa bienfaitrice; qu'il n'épuiseroit point le trésor, pour enrichir des parents nés dans la médiocrité, & leur procurer de puissants établissements. L'événement confondit les espérances de la Reine. La fortune du Cardinal devint la plus scandaleuse qu'on eût vue en France; son ingratitude envers une protectrice qui avoit en quelque sorte hazardé l'Etat pour le maintenir, dut être également sensible & douloureuse à cette Princesse. Cependant, elle eut la force & la grandeur d'ame de respecter son propre ouvrage, qu'il n'eût tenu qu'à elle de détruire.

Mémoires de madame de Motteville.

Mazarin, né avec beaucoup de pénétration d'esprit, démêla bientôt le dégoût universel, l'horreur même de la Nation pour les premiers Ministres. Persuadé que son prédécesseur, qui, le premier avoit été revêtu de ce titre redouté, ne s'étoit attiré la haine des Princes, des Grands & des Parlements, que par l'excès de l'orgueuil & du faste, il substitua, comme on l'a déjà remarqué, la modestie, la modération, la mollesse même dans le commandement, à la hauteur, aux menaces & aux supplices: mais d'ailleurs il suivit en tout le plan & les vues de Richelieu; il acheva de détruire les anciennes maximes, & d'accabler le Royaume d'impositions. Il marcha avec confiance à travers un chemin bordé d'écœuils & de précipices, jusqu'à ce que la Nation qui sembloit engourdie & abattue sous le poids de ses maux, s'éveillât en frémissant. On verra les suites terribles de ce réveil, lorsqu'on aura achevé de faire connoître

1648.

celui qu'elle regardoit comme ſon
1648. oppreſſeur.

Jules Mazarini avoit la figure noble & majeſtueuſe, l'air ouvert & careſſant, des graces & de la douceur dans l'eſprit. Souple, fin, délié, plein d'enjouement & de manège, ſenſible au plaiſir, perſonne ne poſſédoit mieux que lui l'heureux don de plaire; mais il ne s'en ſervoit que pour tromper. Les voies les plus obliques & les plus détournées, étoient celles qu'il préféroit pour parvenir à ſes fins, celles qui convenoient davantage à ſon caractère faux & diſſimulé. Egalement inſenſible aux injures & aux bienfaits, il ne ſçut ni punir, ni récompenſer, ni encourager le génie & les talents; on n'arrachoit de lui les graces les mieux méritées, qu'en le menaçant, ou en lui inſpirant de la crainte. Le caractère de ſa politique étoit la ruſe, la défiance, la patience, la timidité & la prévoyance; cependant ce même homme, qui ſembloit preſque toujours attendre du temps &

des circonſtances, le ſuccès des affaires, témoigna quelque fois de la fermeté, de la réſolution, de l'intrépidité, du mépris pour la mort. Si les qualités du cœur euſſent répondu chez lui à celles de l'eſprit ; s'il eût étudié davantage le génie, les mœurs & les loix de la Nation qu'il avoit à gouverner ; s'il eût reſpecté davantage la Religion, la vertu, les talents, la bonne foi ; s'il n'eût pas cherché à corrompre les Grands par l'attrait du plaiſir, à les amolir, à les ſubjuguer, & à les ruiner par le luxe ; ſi parvenu enfin, après des traverſes & des périls ſans nombre, au ſuprême degré de la puiſſance & de la grandeur, il eût cru qu'il avoit d'autres devoirs à remplir que ceux d'accumuler tréſors ſur tréſors, on le regarderoit aujourd'hui comme auſſi grand qu'il fut fortuné.

1648.

Tout répondit d'abord aux vœux de la Reine. La victoire au-dehors, la ſoumiſſion au-dedans, les Princes & les Grands n'ayant d'émulation que pour ſervir l'Etat & acquérir de la gloire ; la Régence eût été plus

1648. florissante que les plus belles années de nos Rois les plus sages, sans le désordre des finances.

Depuis l'immortel Sully, cette partie de l'administration si nécessaire à la splendeur d'une puissante Monarchie, avoit été un véritable cahos: l'ignorance ne le cédoit qu'au brigandage. Non-seulement Richelieu avoit triplé la masse des impositions, mais il avoit laissé les Gens d'affaires s'engraisser impunément de la subsistance des Peuples. Quelques Provinces livrées à la rapacité des Surintendants, avoient fait de temps en temps quelques efforts pour se soustraire aux vexations dont elles se plaignoient; mais châtiées aussi-tôt que révoltées, elles n'avoient fait qu'agraver le joug sous lequel elles gémissoient. C'est dans ces circonstances que Mazarin prit le gouvernail de l'Etat.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I. p. 120. & suiv.

Ce Ministre, très-versé & très-profond dans les affaires étrangères, mais sans aucune teinture de l'administration intérieure, de la législation & de la science des Finances, se

Ibidem, pag. 131.

livra entiérement à Particelli d'Hémeri, Italien comme lui, & l'homme le plus corrompu de l'Europe. 1648.
Ce Surintendant, condamné, dit-on, dans sa jeunesse à être pendu à Lyon, avoit fait un long & plus heureux apprentissage de rapines dans un âge plus avancé. Il se moquoit publiquement de la probité & de la bonne foi, qui n'étoient, selon lui, que des vertus de Négociants. Du sein de la débauche la plus effrénée, & du luxe le plus odieux, il n'étoit occupé qu'à chercher des noms aux impôts qu'il inventoit chaque jour. Il mit le comble à la misère & à l'indignation publiques.

On ne peut lire, sans frémir, le détail des vexations auxquelles il autorisoit les Partisans. On avoit compté, pendant le cours de la seule année 1646, jusqu'à vingt-trois mille Cultivateurs en prison. Le Royaume offroit en même temps un spectacle bien différent & également douloureux: d'un côté, une multitude d'infortunés, les uns détenus dans les

Mémoires d'Omer Talon, tom. I.

fers, les autres chassés de leurs maisons, errants, vagabonds, mendiant leur pain; les terres, les meubles, les bestiaux à l'encan; les cris, les gémissements, l'indigence & le desespoir: de l'autre, le faste insensé, l'orgueuil, la débauche & la dureté d'une poignée de Citoyens obscurs, qui, presque tous parvenus de la bassesse à l'opulence, se hâtoient de faire trophée de leurs fortunes.

1648.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, par le duc de la Rochefoucault, tom. I. page 148.

Après avoir ravagé la campagne, le Surintendant porta le fléau de la désolation dans les Villes. Il imposa des taxes sur le toisé des maisons, sur les Engagistes du domaine, sur les biens meubles & immeubles, sur toutes les denrées, & enfin sur les aisés. Il y avoit tel Citoyen à Paris, condamné à une contribution de cent mille livres: il mit les tailles en parti; il y établit la solidité; il créa des offices de toute espèce & sans nombre: enfin, en moins de cinq ans, il tira plus d'argent du Royaume, que n'en avoit tiré Henri IV en vingt-deux ans de regne.

Ibidem.

Histoire de Louis XIV, par Larrey, tom. I.

A la fin du ministère de Richelieu,

les revenus de l'Etat montoient à environ quatre-vingt millions ; d'Héméri les porta jusqu'à cent quarante trois. Si l'on observe qu'il n'y avoit presque point alors dans le Royaume de manufactures, d'industrie, de commerce maritime ; que le comté de Bourgogne, la Lorraine, le Barrois, le Roussillon, l'Artois, le Hainaut, le Cambrésis & la plus grande partie de la Flandre, n'étoient pas encore annexés à la Couronne, on jugera du degré de misère où étoient réduits nos ancêtres. 1648.

Mais ce qu'il y avoit de plus funeste, c'est que tant de millions ne suffisoient pas pour soutenir le poids de la guerre ; la France étoit endettée de près de cinq cents millions de nos livres d'aujourd'hui. L'inégalité de la répartition, source de querelles, de plaintes & d'oppression, n'étoit guères moins visible & moins odieuse que la dissipation. Le moindre intérêt que le Roi payât de l'argent qu'il empruntoit, étoit de quinze pour cent.

bientôt les plus riches familles de
1648. la Cour & de la Ville, n'eurent pas honte de vouloir partager les dépouilles de l'Etat, en plaçant leurs fonds dans ces prêts usuraires, tant la corruption étoit devenue générale.

Cependant, malgré tant de vexations & d'exactions, la maison du Roi, les rentes de l'Hôtel-de-Ville, les pensions, les armées mêmes qui servoient si bien l'Etat, n'étoient point payées. On accusoit le Surintendant d'avoir laissé périr de faim & de misère plus de cent vingt-mille Soldats dans le court espace de cinq ans. Que devenoient donc tant de millions arrachés avec tant de peine à la subsistance des Peuples ?

Dans cette calamité générale, ce ne furent point les Provinces qui firent retentir la Cour de leurs plaintes, ce fut la Capitale, beaucoup moins accablée. Le Surintendant incapable d'être retenu par le frein de la justice & le sentiment de la compassion ; mais ferme, intrépide, habile même autant qu'on pouvoit l'être

l'être, dans un siècle où l'on ignora
les vrais principes de l'administration 1648.
tion jusqu'au grand Colbert, brava
le mépris, les insultes, la haine, la
mort même dont plusieurs Citoyens
désespérés le menacèrent. L'exécration
tion augmentoit chaque jour; elle
s'étendit enfin jusqu'à Mazarin qui
se laissoit gouverner par d'Hémeri,
avec autant d'empire, qu'il gouvernoit
lui-même la Reine. La Nation
regardoit comme le comble de la
honte & de l'infortune de se voir
asservie à deux Etrangers, qui sembloient
n'être venus en France que
pour conjurer sa ruine.

Mais rien n'ajouta plus à l'indignation
publique, que les bruits sourds
qui se répandirent, que Mazarin avoit
refusé la paix aux Espagnols qui
offroient d'abandonner à la France
toutes ses conquêtes. Ces bruits,
accrédités par le duc de Longueville
& le Comte d'Avaux, Plénipotentiaires
à Munster, & par les Hollandois,
n'étoient pas sans fondement.
De-là vint l'excès de la rage & du
désespoir. Quel sera le terme des

1648. maux de la France? Quand finiront les taxes, les véxations, l'oppreſſion? Peut-on goûter la joie des triomphes & des victoires teints de ſang & arroſés de larmes? Déjà chacun n'entrevoit plus qu'un abîme ſous ſes pas; la haine pour l'Eſpagnol s'affoiblit; on applaudit hautement à la révolte d'Angleterre & à la ſédition de Naples; on éleve dans les cercles & au milieu des rues le courage de ces Nations, qui, laſſes d'être opprimées, opprimoient à leur tour; on reſpectoit moins la Reine; on jettoit des nuages ſur ſa vertu; les plus ſages & les plus modérés, ſe plaignoient qu'elle n'eût que des larmes à donner à la miſère publique.

Memoires du cardinal de Retz, t. I.

Dans ces circonſtances, le Parlement, long-temps invité, preſſé, menacé même par le cri des Citoyens, s'éveille, murmure & éclate enfin contre l'Edit du Tarif, qui portoit une impoſition générale ſur tous les objets de conſommation. La multitude applaudit avec tranſport aux Magiſtrats; elle crie

à l'anéantiſſement des loix ; elle réclame & implore leur protection ; 1648.
elle ne connoît preſque plus d'autorité que celle du Parlement, à qui elle ſuppoſe autant de force & d'étendue qu'au tribunal des Ephores de Sparte. Elle oſe enfin déchirer d'une main téméraire le voile qui couvre les ſecrets de la Monarchie, reſpectés depuis une ſi longue ſuite de ſiècles.

Mazarin écouta d'abord ces clameurs, comme on écoute du haut lu rivage les flots de la mer. Il commença par vouloir humilier le Parement, en lui retenant ſes gages, en lui refuſant le renouvellement la Paulette; il créa de nouveaux fices de Maîtres des Requêtes. Il fallut que cette étincelle pour citer un incendie générale. Le niſtre, aſſuré du duc d'Orléans de M. le Prince, plein de mépris ır les autres Grands, dédaigna des ıntes, des murmures & des déches qu'il regardoit comme imTantes. Mais à peine le Parleıt eut-il prononcé les deux cé-

lèbres Arrêts d'union, avec tous les
1648. Parlements & les autres Compagnies Souveraines du Royaume, que la fermeté de Mazarin l'abandonna. Il avoit condamné les aſſemblées de la Magiſtrature, comme illicites & criminelles ; maintenant il la remercie de l'intérêt qu'elle prend au ſalut du Royaume, appellant chaque membre du Parlement le Reſtaurateur de l'Etat, le Pere de la Patrie, lui prodiguant les mêmes titres dont le Peuple l'honoroit. Il fit plus, il accorda preſque tout ce qu'on lui demandoit ; il ſacrifia ſurtout ſon odieux favori, le Surintendant qui fut dépouillé de ſes emplois, chaſſé & relégué dans ſes terres.

Tant de foibleſſe ne pouvoit qu'inſpirer le mépris ou la défiance. L'un & l'autre parvinrent à leur comble. Le Parlement, qui n'avoit & ne pouvoit avoir d'autres vues que celles du bien public, ſe laiſſa emporter au-delà des limites que la ſageſſe & la modération devoient lui preſcrire. Il entreprit de s'ériger en réforma-

teur de tous les abus vrais ou faux de l'adminiſtration. Chaque jour on voyoit éclore de nouvelles prétentions: ce n'eſt pas qu'il n'y eût alors dans cette auguſte Compagnie beaucoup d'hommes ſages, habiles & profonds, qui eſſayèrent de contenir le zèle outré des plus ardents; mais l'audace de quelques Particuliers, triompha de la modération de la Grand'Chambre. La multitude, compoſée de jeunes gens ſans expérience, échauffée par les applaudiſſements continuels que le peuple lui prodiguoit, demeura inflexible malgré toutes les démarches pacifiques du Miniſtre. La diviſion ſe gliſſa dans le ſanctuaire de la Juſtice, le tumulte & la confuſion devinrent ſi conſidérables dans les aſſemblées, que le premier Préſident Molé eut ſouvent la douleur de ſe voir interrompu par mille voix confuſes qui lui reprochoient d'être le penſionnaire du Cardinal. Les jeunes Conſeillers affectoient de ne pas ménager leurs propres pères, dans le deſſein de paſſer pour les Héros & les

1648.

Mémoires d'Omer Talon, tom. VI, pag. 131.

Mémoires de Montglat, t. II, p. 306.

Défenſeurs de la Nation ; la plu-
1648. part avoient pris Brouſſel pour leur modèle.

Ce Magiſtrat devenu malheureuſement ſi célèbre dans notre hiſtoire, n'avoit d'autre mérite que celui de la probité & du déſintéreſſement. D'un génie également borné & hardi, le ſeul nom de Miniſtre lui étoit odieux ; c'étoit toujours lui qui ouvroit les avis les plus violents contre la Cour, ne prévoyant pas les maux que l'indiſcrétion de ſon zèle attireroit ſur l'Etat, & en particulier ſur la Capitale. La hardieſſe de ce nouveau Tribun du Peuple lui valut l'amitié des Citoyens, au point qu'aucun particulier en France, n'en reçut peut-être jamais de témoignages plus éclatants. Mazarin ne voyoit en lui qu'un ſéditieux, & le Public que ſon protecteur ; mais ce n'étoit qu'un inſtrument dont la faction ſe ſervoit pour ſoulever le Parlement, les Grands & le Peuple contre la Cour. L'un de ceux qui ſe ſignalerent le plus après lui, fut Pottier de Blancmeſnil, Préſident aux

Ibidem.

Mémoires de la minorité de Louis XIV. par le D. D. L. R.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Enquêtes. Celui-ci n'agissoit que par un sentiment de haine & de vengeance contre le Cardinal, qui avoit établi sa fortune sur les débris de celle de l'Evêque de Beauvais, son oncle. 1648.

Mais le plus dangereux de tous les ennemis de Mazarin, étoit Longueil, Conseiller de la Grand'Chambre, d'une famille ancienne & illustre, d'un génie profond, délié, hardi, décisif, & fertile en expédients; personne n'entendoit mieux que lui les détails & la manœuvre du Parlement, dont il dirigeoit les démarches par des ressorts long-temps inconnus au Cardinal. Ce fut lui qui, sans se commettre, forma & gouverna la faction connue sous le nom de la Fronde. L'objet de cet ambitieux, en faisant naître le trouble & le désordre, étoit d'acquérir de la puissance & de la fortune. Il ne cessa de cabaler, que lorsqu'il eut obtenu de grands dons pour lui, & la Surintendance des Finances pour le président de Maisons son frère. *Ibidem.*

Cependant, la Justice ne s'administroit plus. Les jeunes Magistrats,

ne regardoient plus qu'avec mépris
1648. les facs des procès; leur ambition ne s'occupoit que des grands objets de la politique & de l'administration. Déjà le Peuple refusoit de payer les impositions, même les plus légitimes; les Financiers, qui se voyoient à la veille d'être immolés à l'animosité de la multitude, n'avançoient plus de fonds; les Loix étoient sans vigueur, & la Cour sans ressources, lorsque le Cardinal, honteux enfin de voir l'autorité Royale anéantie entre ses mains, entreprit de la rétablir par un coup d'éclat. Delà, les barricades, les désastres, les excès de toute espèce, & la guerre intestine qui empêcha la France de subjuguer les Pays-Bas, & d'achever la ruine de l'Espagne.

Ibidem. Le Prince de concert avec le duc d'Orléans, fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son zèle, pour arrêter le mal dans sa source; il offrit sa médiation à l'un & à l'autre Parti. Mais les esprits étoient trop aigris pour se prêter à des vues de concorde. Cependant le temps de la

campagne avançoit ; il fallut partir, & laisser les affaires dans une espèce de crise. 1648.

Malgré les contradictions qu'il éprouvoit, Mazarin avoit trouvé le secret de rassembler sur la frontière de Picardie, une armée de trente mille hommes ; mais il étoit moins rassuré par le nombre & la valeur éprouvée de ces troupes, que par la fortune du Général qui les commandoit. Il est constant que dans les circonstances où se trouvoit l'Etat, il n'eût fallu qu'un revers pour entraîner la chûte du premier Ministre, & peut être celle du Royaume.

Déjà l'Archiduc, fier d'avoir arrêté, la campagne précédente, les progrès de la France, se flattoit de remporter bientôt des avantages plus décisifs. La renommée qui exagère tout, publioit à Bruxelles le mécontentement & l'impuissance des François, la foiblesse du ministère, la haine, la discorde & la révolte prêtes à secouer leurs flambeaux dans toute l'étendue du Royaume. L'imagination de Léopold égarée & fasci-

née par l'eſpérance, ne lui faiſoit
1648. voir que des victoires & des triomphes faciles; elle lui repréſentoit les provinces & la Capitale même, en proie à toute l'horreur des guerres inteſtines, la France enfin à la veille d'expier par ſes propres maux tous ceux qu'elle avoit faits à l'Eſpagne. Tout l'entretenoit dans cette douce & agréable illuſion. La défection de la Hollande qui venoit d'abandonner la France, la ſupériorité qu'il alloit acquérir en ne partageant plus ſes troupes contre l'une & l'autre Nation; & enfin le bonheur particulier à la maiſon d'Autriche, qui ſembloit ne lui offrir jamais de reſſources plus puiſſantes que lorſqu'elle s'étoit vue plus près de ſa ruine. Il méditoit une invaſion ſur la frontière de Picardie, pour être à portée de réaliſer de ſi brillantes eſpérances.

Mais Condé, chargé de la deſtinée de l'Etat, déconcerta par ſon ſeul plan de campagne, les vaſtes projets de l'ennemi. Au-lieu de l'attendre & de ſe tenir ſur la défenſive, il forma le deſſein de l'aller

attaquer jusque dans le cœur des Pays-Bas. 1648.

De toutes les conquêtes qui pouvoient flatter son ambition, nulle ne devoit être plus sensible à l'Archiduc, ni plus avantageuse à la France, que celle d'Ypres. La prise de cette grande Ville établissoit une communication sûre & facile entre les places situées sur la Lys, & celles qu'il avoit subjuguées deux ans auparavant sur la côte de Flandre ; elle entraînoit pour ainsi dire, la perte de Gand & de Bruxelles. Mais le danger de cette expédition surpassoit encore les avantages qu'on en pouvoit recueillir. Il n'y avoit guères que Condé qui fût assez hardi pour l'entreprendre & l'exécuter.

Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 252.

En effet, on ne pouvoit se rendre devant cette Place qu'après une longue & pénible marche à travers le pays ennemi, & dans des chemins environnés à droite & à gauche de Watergans, qui forment un défilé presque continuel, l'espace de quinze lieues, depuis la Bassée, jusqu'à Ypres. Comment passer la Lys, sans

Ibidem, pag. 251 & suiv.

prêter le flanc à l'ennemi, maître
1648. d'Armentières, de Menin, de Comines, de tous les paſſages de la rivière, & à portée d'attaquer à ſon choix, l'avant ou l'arrière garde de l'armée coupée & ſéparée l'une de l'autre par l'attirail d'une quantité prodigieuſe d'artillerie, d'équipages? Enfin, il falloit prévenir devant Ypres, l'Archiduc qui campoit aux portes de cette Ville.

Tous ces obſtacles n'effrayèrent point Condé. Son premier ſoin fut de veiller à la ſûreté du Vermandois & du Santerre ; il y porta deux corps de troupes, pour mettre ces fertiles contrées à l'abri des courſes & des ravages de l'ennemi ; il viſita enſuite toutes les Places frontières, & revint à Amiens où étoit le rendez-vous de l'armée. Comme il ne pouvoit réuſſir que par le ſecours de la ruſe, il ordonna aux troupes diverſes marches & contre-marches vers l'Eſcaut, le Hainaut & le Cambréſis, menaçant tour à tour les Places ſituées ſur ce fleuve & dans ces Provinces. L'Archiduc,

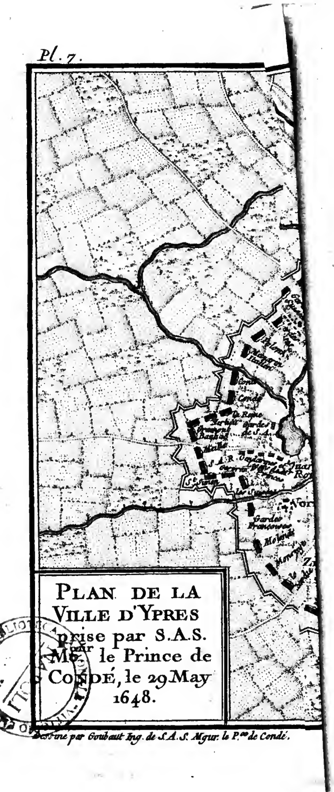
juiet & étonné de cette manœu-
e partagea ses forces & les dis- 1648.
rsa dans les Villes qu'il croyoit
plus exposées. Condé, n'eut pas
itôt vu le succès de son strata-
ne, qu'il écrivit en même temps
maréchal de Rantzau, Gouver-
ır de Dunkerque, & à Palluau,
uverneur de Courtrai, de se ren-
le 13 de Mai devant Ypres, avec
e partie de leurs garnisons.

Le 8 du même mois, Condé passe
omme & la Scarpe, & vient cam-
le 10 sur le ruisseau de Lens.
fut là qu'il se confirma de plus
plus dans le dessein de prévenir
rchiduc devant Ypres, en mar-
ınt jour & nuit. Il partagea son
ıée en deux corps; se mit à la
e du premier, & abandonna l'au-
à la conduite du maréchal de
ammont. L'artillerie & les baga-
marchoient entre ces deux co-
ınes. Le Prince s'avançoit dans
ɔèce de défilé, dont on a parlé,
ıdant que Grammont demeuroit
ıgé en bataille à la vue de la Bassée
d'Eterre.

La premiere colonne avoit passé
1648. la Lys, que l'Archiduc la croyoit encore bien éloignée. Ce succès remplit Condé de joie & d'espérance. La connoissance qu'il avoit du cararactère lent, incertain & timide de l'ennemi, le délivroit de la crainte d'en être attaqué, avant que celui-ci eût rappellé tous les détachements qu'il avoit envoyés dans le Hainaut & le Cambrésis. Mais, quoique désormais sûr du succès d'une marche si audacieuse, le Prince redoubla d'activité, de vigilance, de précautions & de ruse. Arrivé devant Armentières, il feignit de vouloir l'assiéger ; il demeura dix heures rangé en bataille devant cette Ville. Cependant, les Troupes légères s'emparoient des ponts de Warvick & de Comines ; elles masquoient presque toutes les avenues par où l'Archiduc eût pu jetter des troupes dans Ypres.

En même temps le maréchal de Grammont détachoit deux mille chevaux de sa colonne au secours du Prince, afin de fortifier le bruit

Pl. 7.


PLAN DE LA
VILLE D'YPRES
prise par S.A.S.
Mgr le Prince de
CONDÉ, le 29 May
1648.
Condé
La Reyne
Gardes
de S.A.
Gardes
Françoises
Molondé
Dessiné par Goubault Ing. de S.A.S. Mgur. le P.ce de Condé.

qu'il avoit répandu du ſiége d'Armentières. Bientôt après ce Général s'ébranla lui-même. Le Prince n'eut pas plutôt appris que l'artillerie & les équipages avoient paſſé la Lys, qu'il pourſuivit ſa route à travers le même défilé. Il ne ceſſa de marcher juſqu'au 13, qu'il parut enfin devant Ypres à deux heures du matin. 1648.

Quatre heures après, arriva le maréchal de Rantzau, avec une partie de la garniſon de Dunkerque; le Comte de Palluau parut enſuite avec une partie de celle de Courtrai, & enfin le maréchal de Grammont; enſorte que la Place ſe trouva exactement inveſtie le jour même, & à l'inſtant que Condé avoit marqué. C'eſt ainſi que par une manœuvre également ſavante & profonde, & par la marche la plus belle & la mieux concertée, le Prince parvint à tromper l'Archiduc, & à le prévenir devant une Place, dont le ſiège avoit été jugé preſqu'impoſſible.

Le lendemain, l'armée entière; ſans excepter la Cavalerie, fut em-

1648. ployée aux lignes de circonvallation, dont l'enceinte embrassoit une étendue de près de six lieues. L'ardeur fut si grande parmi les troupes, qu'en moins de six jours, cet ouvrage immense se trouva en état de défense.

Le Prince avoit ainsi distribué ses quartiers. Le maréchal de Grammont campoit avec son corps sur les avenues d'Armentières & de Warneton; celui de Rantzau occupoit celles d'Aire & de Saint-Omer; Palluau étoit posté sur les chemins de Bruges & de Dixmude : enfin le Prince s'étoit retranché lui-même du côté de Menin & de Comines.

Avant que de passer aux opérations du siège, il faut, conformément à notre plan, faire connoître les Officiers Généraux qui partagèrent avec Condé les périls, les fatigues & la gloire de cette campagne. Indépendamment des maréchaux de Grammont & de Rantzau, qui commandoient sous les ordres du Prince, on comptoit dans l'armée cinq Lieutenants-Généraux; les marquis de

equier, de la Ferté Senneterre,
a Ferté-Imbaut, le Comte de 1648.
uau, & le duc de Châtillon; neuf
échaux de Camp, les marquis
Noirmoustiers, de la Moussaie,
1. d'Arnauld, du Plessis-Belliere,
Vidame d'Amiens, le comte de
annes, les marquis de Saint-Mé-
, de Razilly & de Vaubecourt;
comte de Cossé dirigeoit l'artil-
e.

Quoique Condé eût vaincu de
nds obstacles, il lui en restoit
ore de bien difficiles à surmon-
; il falloit emporter la place à
ue de toutes les forces des Pays-
.

La ville d'Ypres, l'une des plus
ndes, des plus riches & des plus
issantes des Pays-Bas, étoit dé-
due par le comte de la Motte-
, qui avoit sous ses ordres une
nison de trois mille hommes, à
uelle s'étoient joints tous les
irgeois dévoués à la domination
agnole, au nombre de douze
le hommes.

Le premier soin de Condé, après

1648. avoir investi la place, fut d'en aller reconnoître les dehors avec les maréchaux de Grammont & de Rantzau. La Motterie fit une sortie vigoureuse sur les Généraux, mais il fut repoussé avec beaucoup de perte.

Cependant l'Archiduc, honteux & confus de s'être laissé surprendre, vint camper le 16 à la vue des lignes des assiégeants encore imparfaites; il menaçoit tantôt un quartier, tantôt un autre : mais il trouvoit par-tout Condé qui le repoussoit. Après bien des assauts infructueux, l'ennemi disparut.

Le Prince forma deux attaques : il conduisoit lui-même la premiere, & Grammont la seconde. Les travaux embrassoient une contrescarpe & deux demi-lunes également belles & bien fortifiées; le fossé étoit large, profond & rempli d'eau.

Les progrès du siège furent rapides. La garnison ne fit point de sortie qu'elle ne fût battue & repoussée. La frayeur devint si grande parmi les troupes réglées de la place, qu'elles eussent capitulé dès le troi-

ne jour de l'ouverture de la tran-
ée, sans la fierté & le courage des 1648.
bitants, qui ne pouvoient consen-
à changer de domination.

Mais pendant que Condé étoit sur
point d'agrandir la France d'une *Ibidem.*
lle importante, la sécurité, l'im-
idence, lui en faisoient perdre
e qui n'étoit pas moins considé-
ıle. Le comte de Palluau, Gouver-
ır de Courtrai, avoit conduit de-
ıt Ypres une grande partie de sa
nison. Ce ne fut pas sans avoir
ıréfenté au premier Ministre qu'il
répondoit plus du salut de Cour-
i : il s'adressa au prince de Con-
, qui frappé de la force de ses
sons, en écrivit à la Cour. Mais
Cardinal ne jugea pas à propos
rétracter son ordre.

Lorsque le Prince eut investi
res, son premier soin fut de
former de l'état de Courtrai. Il
ırit que le Rasle, officier de ré-
:ation, commandoit en l'absence
Palluau une garnison de quinze
ıts hommes. Quoique ces forces
ussent suffire pour la défendre

d'un coup de main, il ne laiſſa pas
1648. encore d'y envoyer un ſecours de deux cents hommes. Cependant ſa prévoyance fut confondue par l'événement.

Ibidem. L'Archiduc voyant qu'il lui étoit impoſſible de ſauver Ypres, marche à Courtrai, l'attaque en plein jour, & l'emporte d'emblée. Le Raſle eut à peine le temps de ſe ſauver dans la Citadelle avec ſa garniſon. Il fit ſçavoir au Prince que rien ne lui manquoit, & qu'il arrêteroit l'ennemi au moins quinze jours. Condé ajouta d'autant plus aiſément foi aux promeſſes de le Raſle, que la Citadelle paſſoit pour une des meilleures de l'Europe. Il ne ſongea qu'à preſſer plus vivement les attaques d'Ypres, comptant bien encore avoir le temps de chaſſer l'Archiduc de Courtrai. Vaines eſpérances! La Citadelle fut défendue avec la même molleſſe que la Ville; en un mot le Raſle ſe laiſſa forcer & prendre avec toute ſa garniſon. C'eſt ainſi que Courtrai, devenue, par les ſoins du maréchal de

aſſion, le Boulevard de toutes les
›nquêtes des François ſur la Lys, 1648.
ıt perdue contre toutes les règles
e la guerre. Cet exploit couvrit
Archiduc de gloire : il étonna toute
'Europe, qui, depuis long-temps,
ı'étoit plus accoutumée à ces triomphes faciles & éclatants de l'Eſpagne.

Cependant tous les Militaires s'élevoient contre Palluau, à qui on faiſoit un crime d'avoir affoibli la garniſon de ſa Place ; on le jugeoit *Ibidem.* avec d'autant plus d'amertume, que ſa faveur à la Cour, & auprès du Cardinal, excitoit l'envie. Dans ce déchaînement univerſel, Palluau, l'un des hommes de France qui avoient le plus d'eſprit, garda un profond ſilence. Mais Condé, guidé par le ſeul ſentiment de la juſtice & de la vérité, le juſtifia ; il déclara qu'il n'avoit dégarni Courtrai que malgré lui, & en vertu des ordres réitérés de la Cour. Il fit plus, quoiqu'il eût demandé avec inſtance le Gouvernement d'Ypres, pour le duc de Châtillon, il conſentit avec plaiſir

à le voir passer entre les mains de
1648. Palluau, pour le dédommager de cinquante mille écus de rente, que lui valoit Courtrai. Le Cardinal de son côté, sçut beaucoup de gré à cet officier Général de sa discrétion; il ne le laissa pas languir long-temps après le Bâton de Maréchal de France.

Cependant l'Archiduc, fier d'un événement aussi heureux qu'inespéré, reprend le chemin d'Ypres, dans l'espérance d'en troubler le siège; mais Condé le repoussa, & le força d'être spectateur de la prise de cette Place.

L'action héroïque d'un régiment
Ibidem. Polonois, attaché au service de la France, en accéléra la conquête. Ce Régiment, qui servoit à l'attaque de Grammont, passe le fossé de la demi-lune en plein jour & à la nage, coupe à coups de hache les palissades de la contrescarpe, prend & tue tous ceux qui la défendent, & s'y établit à la vue & sous le feu prodigieux de la garnison. Pendant ce temps là, Condé faisoit attacher

Mineur à la demi-lune de son ıque ; il ne tenoit qu'à lui d'em- 1648.
·ter Ypres d'assaut. Plusieurs Offi-rs le pressoient de profiter de la constance, pour effacer l'exploit l'Archiduc devant Courtrai par e action plus éclatante ; mais le ince rejetta un conseil si barbare. idée du viol, du meurtre, du bri-ındage, des excès & des crimes de ›ute espèce, tristes suites d'un as-ıut, lui inspiroient de l'horreur.)'ailleurs la politique s'accordoit ici vec l'humanité ; il étoit de l'inté-êt de la France de conserver dans out son éclat une si belle conquête.

Déjà, le comte de la Motterie, *Ibidem.* qui connoissoit toute la grandeur du danger, avoit battu la chamade, & envoyé au camp un Lieutenant-Colonel, pour traiter des articles de la capitulation. Cet Officier, aussi lâche qu'imbécile, excusa la garnison de sa longue défense, & la rejetta sur l'opiniâtreté des Bourgeois, qui vouloient se défendre jusqu'à la dernière extrêmité, avouant que ce n'étoit qu'à force de prières qu'on

avoit obtenu d'elle la permiſſion de
1648. capituler. Après s'être beaucoup amuſé de la franchiſe de cet Officier, Condé le renvoya avec des conditions honnêtes pour la garniſon & la Ville. Le lendemain, le comte de la Motterie ſortit d'Ypres à la la tête de ſes troupes qui montoient encore à plus de deux mille hommes, & de ſix mille Bourgeois, qui aimèrent mieux s'expatrier, que de renoncer à la domination de leur Souverain. Cette illuſtre conquête ne coûta que cent hommes au Prince, parmi leſquels on ne comptoit d'Officiers que le marquis de Vieuxpont, Colonel du régiment d'Orléans.

Le vainqueur, dont le ſyſtème étoit de rendre le joug des François cher & agréable aux peuples conquis, confirma tous les privilèges d'Ypres. Ce fut en reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, que la Ville voulut lui décerner une eſpèce de triomphe. Il y entra environné de deux Maréchaux de France, des Officiers Généraux, & d'une foule de

Volontaires

Volontaires distingués, qui lui composoient la Cour la plus brillante. Il répondit avec autant de politesse que de dignité à toutes les harangues du Clergé, de la Noblesse & du Magistrat. 1648.

Pendant qu'Ypres ouvroit ses portes, l'Archiduc se refugioit à Rousseler, & ensuite à Warneton, où il se retrancha avec tant de soin, que le Prince ne jugea pas à propos de lui livrer bataille. Il tourna ses vues sur Dixmude, dont il prépara la conquête.

Cette Ville avoit été perdue la campagne précédente. Déjà Condé s'approchoit de la Place, lorsqu'il reçut ordre de la Cour de renoncer à cette expédition, pour appuyer une entreprise que le maréchal de Rantzau avoit formée sur Ostende.

Le plan de ce Général, tracé sur le papier, paroissoit également beau & facile. Cependant Condé le trouva chimérique & impraticable dans l'exécution. Sans compter les autres obstacles, le projet ne pouvoit réussir qu'en comblant avec des fas-

cines un baſſin ſi large & ſi profond,
1648. que les plus grands vaiſſeaux y entroient à pleines voiles. Condé ſe récria envain ſur le danger & l'inutilité de l'entrepriſe; l'éloquence de Rantzau l'emporta à la Cour ſur ſes
Ibidem. lumières & ſon expérience. Le Prince reçut ordre de laiſſer au Maréchal le choix des Officiers & des troupes qu'il jugeroit néceſſaires au ſuccès de cette entrepriſe. Ce ne fut pas ſans douleur que Condé vit partir de ſon armée douze cents hommes d'élite; il les regardoit déjà comme les victimes de l'imprudence & de la témérité; cependant, quoiqu'il blamât l'aveuglement de Rantzau & de la Cour, il ne laiſſa pas de ſe prêter à l'exécution du projet, avec la même ardeur, que s'il eût été certain du ſuccès. Il feignit de plus en plus de vouloir aſſiéger Dixmude, afin d'attirer ſur lui toute l'attention de l'ennemi. Son ſtratagême réuſſit au point que le marquis de Sfondrate, qui commandoit un camp retranché ſous Nieuport, marcha vers Dixmude avec toutes ſes

troupes, & une partie de la garnison d'Ostende, qu'il obtint du Gouverneur. 1648.

A cette nouvelle le maréchal de Rantzau fit voile de Dunkerque avec une escadre sur laquelle il avoit embarqué deux mille hommes; mais dans l'instant qu'il fait sa descente sur la plage, un coup de vent écarte ses vaisseaux & il se trouve sur le rivage avec douze cents hommes à la merci de l'ennemi. Tout fut tué, ou pris; lui-même ne se sauva que par une espéce de miracle sur une barque qui le ramena seul, confus & désespéré, à Dunkerque. *Ibidem.*

Ce désastre, quoique prévu par Condé, ne lui fut ni moins sensible, ni moins douloureux; mais ce qui le touchoit le plus, étoit le spectacle de sa propre armée en proie à la disette, aux maladies contagieuses, à la nudité & à la désertion. Plusieurs Régiments, composés de quinze cents hommes au commencement de la campagne, étoient réduits à trois cents. L'armée ne reçut en huit mois d'autres secours du ministère,

qu'une demi-montre. Le mal n'a-
1648. voit d'autre ſource que les diſſenſions du Conſeil & du Parlement. Comment la Reine qui manquoit elle-même de tout, eut-elle pu ſubvenir au beſoin des troupes ?

Condé ſe voyoit tous les jours à la veille d'être battu, ou abandonné. Sa grande ame commençoit à être étonnée ; mais il diſſimuloit ſa douleur & ſes chagrins, témoignant toujours la même fierté. Il fit tout ce qui dépendoit de lui pour conſerver les troupes ; il prodigua ſon argent, il en emprunta pour les néceſſités les plus urgentes de l'armée. Comme quelqu'un lui repréſentoit qu'il couroit riſque de ſe ruiner par une dépenſe ſi énorme : Il répondit, *que puiſqu'il expoſoit tous les jours ſa vie pour le ſalut de la Patrie, il pouvoit bien lui ſacrifier ſa fortune ; que l'Etat exiſte ſeulement*, ajouta-t-il, *& je ne manquerai jamais de rien.*

Actions mémorables de la vie du prince de Condé, par le P. Bergier.

Pendant que l'armée Françoiſe fondoit tous les jours, celle d'Eſpagne recevoit de nouveaux renforts d'Allemagne. A la fin de Juin l'Ar-

chiduc comptoit sous ses drapeaux une fois plus de troupes que Condé. 1648.
Il profita de sa supériorité pour s'ouvrir les chemins de Picardie, & s'avancer jusqu'à Péronne. Ce fut-là qu'il partagea son armée en divers corps, afin de porter plus loin le ravage & l'effroi. Il fit répandre sur toute cette frontière des placards injurieux au Gouvernement, dans lesquels il excitoit les peuples à la révolte.

Condé campoit alors auprès de Béthune, veillant à la sûreté des places de la Lys & de celles de la mer. A la nouvelle de l'invasion de l'Archiduc, il repassa la Lys & serra les Espagnols de si près, qu'il les força bientôt de réunir toutes leurs forces en un seul corps, pour n'être pas battus en détail. Bientôt il rendit les frontières impénétrables.

Léopold, déchu de ses vastes espérances, rebrousse chemin, traverse à grandes journées le Hainaut & la Flandre, & va porter le théâtre de la guerre sur la côte maritime. Le Prince en marchant au secours de la Picardie, n'avoit rien

Mémoires du Marquis de Montglat, t. IV.

tant recommandé au maréchal de
1648. Rantzau, que de se porter avec son corps de troupes sur les canaux qui couvrent Furnes. Mais ce Général osa éluder les ordres du Prince; il ne s'attacha qu'au salut des forts de la Knoque & de la Fintelle, abandonnant Furnes à sa destinée.

Mémoires du maréchal de Gramont.

Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé, par M. Coste.

Le Prince qui suivoit l'ennemi, le trouva retranché derrière cette multitude de canaux qui coupent les avenues de Furnes, & en rendent les approches presqu'inaccessibles. Cette position de l'Archiduc l'arrêta; pendant ce temps-là, le comte de Fuensaldagne réduisoit Furnes, dont la perte pouvoit entraîner celle de Dunkerque.

Condé ne voyoit qu'avec douleur les succès de l'ennemi; mais il faisoit voir une fermeté supérieure aux événements, contenant le peu de troupes qui étoient à ses ordres dans une discipline aussi sévère, que si elles eussent été exactement payées, & que rien ne leur eût manqué. Les nouvelles fâcheuses qu'il recevoit de Paris, ajoutoient encore

à ſon chagrin. Il écrivit à la Reine, pour la prier de lui permettre de venir conférer avec elle, ſur les moyens de rétablir l'ordre & la confiance. Anne d'Autriche y conſentit avec joie ; elle s'étoit déjà propoſé pluſieurs fois d'appeller le Prince à ſon ſecours. 1648.

Mémoires de madame de Motteville, tom. II.

Cependant Gaſton, qui s'étoit porté juſqu'alors Médiateur entre la Cour & le Parlement, ſe plaint qu'au mépris des ſervices qu'il rend tous les jours à la Régente, cette Princeſſe cherche d'autres appuis que le ſien. Il fallut négocier pour calmer la jalouſie du Duc. Condé trouva les affaires dans la plus grande criſe. L'aigreur, la fermentation, étoient parvenues à leur comble. Le Prince ſe vit arrêté lui même au milieu des rues par une multitude de Payſans, hommes, femmes & enfants, qui en jettant de grands cris, lui demandoient la ſuppreſſion, ou au moins une grande diminution de la taille. Condé les écouta, les conſola & les congédia avec beaucoup de douceur.

Mémoires d'Omer Talon, tom. V.

1648. Ce Prince, qui voyoit de près les maux de l'Etat, crut qu'il n'y avoit qu'une victoire sur les ennemis du dehors, qui pût abattre l'audace de la faction. Anne d'Autriche, dont l'ame étoit pleine de fierté & de courage, applaudit à son sentiment. Elle expédia un courier au Comte d'Erlach, qui commandoit un corps de quatre mille Veymariens en Alsace, avec ordre de se rendre sur les frontières de la Flandre. Ce renfort étoit d'autant plus nécessaire, que l'armée du Prince étoit réduite à dix ou douze mille hommes.

Le Prince, au comble de la joie, retourna à l'armée qui étoit demeurée sous les ordres du maréchal de Grammont. Son absence n'avoit été que de quatre ou cinq jours. L'Archiduc en profita pour passer la Lys & tâcher de pénétrer jusque dans le cœur de la Picardie. Il s'arrêta devant le château d'Eterre, qu'il assiégea. A cette nouvelle, Condé décampe d'auprès de la Bassée, marche sur la Lys, qu'il passe en présence & malgré les efforts du gé-

Mémoires du maréchal de Grammont.

néral Beck. Mais la rapidité de ce mouvement, ne ſauva point Eterre, dont il apprit la perte en chemin. Il s'arrêta alors à Marville pour voir quel parti l'ennemi prendroit, & régler en conſéquence ſes opérations. 1648.

L'Archiduc pourſuivit ſa route vers la Rivière de Lave, qui baigne les murs de Béthune, Il avoit entrepris de la paſſer aux villages de la Gorgue & de Leſtrain. Condé tâcha de le prévenir; il détacha d'abord le duc de Châtillon avec une partie de la Cavalerie, & le ſuivit lui-même à grands pas, avec le reſte de l'armée.

Le premier objet qui frappa Châtillon en entrant dans la plaine, fut un corps d'ennemis qui déjà s'étoit poſté au-delà de la rivière; il étoit ſoutenu de toutes les troupes de l'Archiduc qui défiloient ſur pluſieurs ponts de batteaux. Châtillon digne héritier de la valeur & des talents militaires de ſes ancêtres, fond, malgré l'inégalité du nombre, ſur les Eſpagnols, ſans leur donner *Ibidem.*

1648. le temps de se reconnoître. Le combat fut vif & sanglant; mais enfin, après une vigoureuse résistance, les ennemis cédèrent le champ de bataille, & repassèrent la Lave dans un très grand désordre. Cette action leur coûta sept ou huit cents hommes. Condé qui avoit forcé sa marche, n'arriva qu'à la fin du combat. Châtillon lui présenta sept ou huit étendarts, trophées de sa victoire. Ce sucès n'étoit que le prélude de ceux qui devoient illustrer cette campagne. L'Archiduc avoit à peine décampé, que le Prince apprit que le comte d'Erlach étoit arrivé à Arras. La nécessité des affaires, exigeoit la plus prompte jonction avec ce Général. Mais l'armée Françoise ne pouvoit approcher d'Arras, sans abandonner la rivière de la Lys à l'ennemi, & le mettre à portée d'assiéger Ypres ou Dunkerque; si au-contraire elle demeuroit dans ses postes, il y avoit lieu de craindre que l'Archiduc ne rendît la jonction impossible, & n'attaquât séparément l'un ou l'autre corps.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Voici la manœuvre à laquelle Condé eut recours pour faire échouer toutes les vues de l'ennemi. Il partagea son armée en deux divisions. Il laissa le marquis de Villequier campé avec la premiere à Marville, au-delà de la Lys, & vint camper avec l'autre entre Béthune & l'ennemi : ces deux corps communiquoient ensemble, & l'Archiduc ne pouvoit attaquer l'un sans avoir l'autre à combattre. Par cette position, Condé couvroit Ypres & Dunkerque : en même temps il détacha le comte de Vaubecourt avec plusieurs Escadrons au-devant du général Erlach, qui enfin arriva heureusement à Béthune. 1648.

Le trajet de Béthune au camp, étoit le plus difficile & le plus dangereux, à cause de la proximité de l'ennemi. Le prince ne voulut se fier qu'à lui-même de la sûreté des Veymariens. Il alla les recevoir à Béthune, & les amena à son quartier sans obstacles.

L'Archiduc étoit décampé, prenant la route de Picardie, selon les

conjectures du maréchal de Gram-
1648. mont, & selon d'autres, celle de Champagne. Le Prince écrivit sur-le-champ au Vidame d'Amiens, qui voltigeoit avec un camp volant aux environs d'Arras, de pourvoir au salut de Guise & de Rocroi. Cependant comme le mouvement de l'Archiduc pouvoit être simulé, & qu'il y avoit lieu d'appréhender qu'il ne tournât vers les côtes de Flandre, il envoya un détachement aux ordres du comte de Vaubecourt, pour fortifier le maréchal de Rantzau, toujours campé sous Dunkerque.

Ibidem.

La sagesse & la prévoyance de ces dispositions, garantissoient les frontières, & mettoient le Prince à portée de ne plus s'occuper que du soin de suivre l'Archiduc, & de le combattre par-tout où il le trouveroit.

La première opération du Prince, fut la prise du château d'Eterre, qu'il emporta la nuit en moins de deux heures. La Garnison composée de trois cents hommes, se rendit à discrétion. Cette nuit-là même,

Relation de la bataille de Lens.

il apprit que l'armée Espagnole passoit au Pont-Aventin. Sur-le-champ 1648.
il part avec huit Escadrons pour éclairer sa marche & pénétrer ses vues. Sur sa route, il reçut un nouvel avis par lequel on lui mandoit que l'Archiduc étoit devant Lens. Le Prince poursuivit son chemin, & bientôt après découvrit quarante Escadrons Espagnols, Allemands & Lorrains, rangés en bataille sur la hauteur de Lens.

A la vue de l'ennemi, Condé tressaillit de joie. Il n'avoit rien tant désiré depuis le commencement de la campagne, que d'attirer l'Archiduc dans ces vastes plaines ondées qui entourent Lens, & qui présentent presque par-tout d'immenses champs de bataille & de destruction. La fortune sembloit prendre plaisir à prévenir & à combler ses vœux, en conduisant l'ennemi dans le piège. De retour au camp, il passa la nuit à former son plan de bataille.

L'armée n'étoit composée que de huit mille hommes d'infanterie &

de six mille de Cavalerie. Le Prince
1648. commandoit la droite; Grammont la gauche; Chatillon le corps de
Ibidem. bataille, & Erlach la réserve. A la premiere ligne de la droite, combattoient Villequier, Noirmoutier, & la Moussaie; la seconde ligne obéissoit à M. d'Arnauld.

Grammont étoit secondé par les marquis de la Ferté-Senneterre, de Saint-Maigrin. Du Plessis-Bellière, commandoit la seconde ligne de la gauche.

Il n'y avoit d'Officiers-Généraux au corps de bataille, composé principalement d'Infanterie, que le duc de Chatillon; à la réserve, le marquis de Razilly soutenoit le comte d'Erlach. L'artillerie, qui ne consistoit qu'en dix huit pièces de canon, précédoit & couvroit le corps de bataille.

Histoire de Louis de Bourbon, Prince de Condé, par M. Coste. En rangeant les corps en bataille, Condé ne leur recommanda rien tant, que de se regarder marcher les uns les autres, afin de mieux observer leurs distances & leurs intervalles: de combattre toujours In-

fanterie & Cavalerie ſur la même ligne ; de n'aller à la charge que lentement & au petit pas ; & enfin d'eſſuyer le premier feu de l'ennemi ſans tirer. 1648.

A la vue de ces préparatifs qui annonçoient la bataille, l'armée ſe livra à des tranſports de joie & d'allégreſſe, interrompant ſon Général par mille cris de *vivent le Roi*, & *M. le Prince*. L'Infanterie jettoit ſes chapeaux en l'air ; la Cavalerie mit le ſabre à la main, comme s'il eût été queſtion de charger ſur-le-champ. Il n'y avoit pas un homme à qui, malgré l'inégalité du nombre, il vînt ſeulement en penſée de douter du ſuccès. On ſe rappelle ſans doute d'avoir vu, à la veille des batailles précédentes, les mêmes démonſtrations d'audace & de confiance de la part du ſoldat françois. Mais un nouveau ſentiment l'animoit alors, la vengeance. Les Eſpagnols fiers de leurs petits ſuccès, avoient oſé inſérer dans la gazette d'Anvers, qu'après avoir cherché inutilement les François par-tout où ils devoient

Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 276 & ſuiv.

Mémoires du Marquis de Monglat, t. II, p. 277.

1648. être sans les rencontrer, ils avoient enfin pris le parti de jetter des Monitoires pour les trouver. En falloit-il plus que cette vaine rodomontade, pour ajouter à la haine nationale qui divisoit alors les deux Nations ? Chaque soldat brûloit de laver l'offense de son Général & la sienne dans le sang de l'ennemi.

Histoire du prince de Condé, par M. Coste.

Les Officiers partageoient le ressentiment du soldat; ils insultoient à leur tour à l'orgueil des Espagnols, ne parlant qu'avec mépris de cette Nation d'ailleurs si brave, si magnanime, si bien disciplinée; ils se moquoient sur-tout de l'Archiduc, qui avoit eu la foiblesse de souffrir que ses Flatteurs lui représentassent le Grand Condé aux abois & réduit à n'oser paroître devant lui.

Il n'y eut que le Prince, qui, dans toute son armée, témoignât de la modération & de la modestie. Il réservoit toute sa fierté pour un jour de bataille. Il blâma & réprima les saillies des siens, disant qu'il ne faut jamais insulter à son ennemi, ni le mépriser; que les Espagnols

le trouveroient bientôt, & qu'on verroit, lorſqu'on ſeroit en préſence & les armes à la main, qui, de l'Archiduc ou de lui, reculeroit. 1648.

Cependant Condé ne voyoit pas ſans une joie ſecrete, le ſoldat agir par des motifs ſi ſupérieurs à cet inſtinct machinal qui le conduit preſque toujours au combat. Cette fierté de la part des troupes, la ſupériorité de ſes talents qu'il ne pouvoit ſe diſſimuler à lui-même, lui inſpiroient une ſi noble confiance, qu'il ſe regardoit comme invincible, ſur-tout, lorſque le ſalut de ſa patrie exigeoit qu'il le fût; & certes depuis la mort de Louis XIII, la France n'avoit pas encore eu un beſoin ſi urgent d'avantages & de ſuccès. Une défaite ruinoit la Monarchie; une victoire la raſſuroit. Sa deſtinée dépendoit preſqu'uniquement, comme à Rocroi, du génie & de la fortune de Condé.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Si les François témoignoient une ſi grande impatience de combattre, les Eſpagnols ne faiſoient pas paroître moins d'ardeur. Philippe IV, au-

1648. trefois si sage, si circonspect, lorsqu'il s'agissoit d'une bataille, avoit changé de plan & de vues, depuis qu'il voyoit la France près d'être déchirée des propres mains de ses enfants. Un succès sur la frontière de Picardie, pouvoit lui ouvrir les portes de Paris, & lui faire gagner plus en un moment, par la révolte du Royaume, qu'il n'avoit perdu en tant de campagnes malheureuses. Déjà il avoit écrit à l'Archiduc de ne pas laisser échapper un moment de combattre & de vaincre.

Léopold n'avoit pas besoin d'être excité, les avantages qu'il avoit remportés, la supériorité de ses forces, qui montoient à dix-huit mille hommes : celle de son artillerie, consistant en trente-huit canons ; & enfin, l'avantage du poste où il prétendoit recevoir la bataille : tout le flattoit de l'espérance d'une victoire décisive.

Si l'on jette les yeux sur les deux armées, on trouvera d'un côté l'abondance, le nombre, la vigueur, & la discipline ; de l'autre, la misère,

la nudité & l'audace. Les talents militaires de l'Archiduc, ne pouvoient 1648.
soutenir à la vérité aucune comparaison avec ceux du Général qui lui étoit opposé; c'étoit pour suppléer à ce désavantage, que la Cour de Madrid lui avoit donné l'élite de ses troupes & de ses Généraux, le baron de Beck sur-tout, qui, à une expérience consommée, joignoit la plus haute valeur. L'Archiduc avoit le nom & les honneurs de Général; c'étoit Beck qui commandoit en effet.

De Postillon, d'autres disent de Berger, Beck, devenu soldat, avoit passé par tous les grades militaires, & enfin étoit parvenu à la dignité de Maréchal-de-Camp-Général, & de Gouverneur du duché de Luxembourg. Sa fortune égaloit celle des plus riches Seigneurs; son nom figuroit parmi les noms les plus illustres de l'Europe. Il excelloit sur-tout dans la connoissance du théâtre de la guerre & de la science des postes.

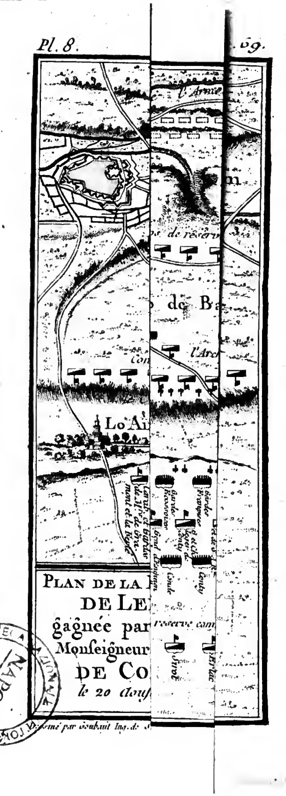
Telles étoient les vues, les dispositions & les forces des deux armées,

lorsque celle de France parut le 19
1648. Août à la pointe du jour dans la plaine de Lens. Condé espéroit trouver l'ennemi dans les mêmes postes où il l'avoit rencontré la veille, mais il n'apperçut qu'une vaste solitude. Le Gouverneur de Lens s'étoit rendu la nuit même prisonnier de guerre avec toute sa garnison, ayant à peine essuyé une décharge d'artillerie. Ce succès inespéré, avoit valu à l'ennemi l'avantage de la position la plus formidable.

Histoire du prince de Condé, par M. Coste.

L'aile droite, composée de tout ce qui restoit à l'Espagne de vieilles bandes nationales, échappées au désastre de Rocroi, étoit appuyée à la ville de Lens même, & couverte sur son front de ravins & de chemins creux; le corps de bataille occupoit plusieurs bourgs & hameaux, naturellement retranchés par des haies vives & des fossés; enfin, l'aile gauche étoit postée sur une éminence qu'on ne pouvoit aborder qu'après avoir franchi quantité de petits défilés. L'Archiduc se félicitoit d'autant plus de cette disposition imposante,

Mémoires du marechal de Grammont, pag. 278 & suiv.


l'Armée
de réserv
de Ba
l'Arc
Con
Lo Ai
PLAN DE LA
DE LE
gagnée par
Monseigneur
DE CO
le 20 aoust
Dessiné par Goulait Ing. de

qu'il eſpéroit que Condé, emporté par le feu de ſon courage & le ſouvenir des batailles de Fribourg & de Nortlingue, mépriſeroit l'avantage des poſtes, & l'attaqueroit avec la même impétuoſité qu'il avoit fait voir dans ces deux mémorables journées. Mais les circonſtances étoient changées; là Condé ne hazardoit qu'une partie de ſon armée, quelques conquêtes peut-être: ici, il s'agiſſoit de la fortune de l'Etat, & il ne vouloit combattre qu'avec la certitude de la victoire. 1648.

En effet, il n'eut pas plutôt apperçu l'armée Eſpagnole rangée en bataille dans l'ordre qu'on vient de décrire, que cet aſpect imprévu refroidit toute ſon ardeur. Cependant ce Prince, ſçavant dans l'art de varier ſa conduite à la guerre ſelon les conjonctures, ne renonça point au deſſein de combattre. Eſcarmourches, canonades furieuſes ſtratagêmes, il employa toutes les reſſources de ſon génie, pour arracher l'Archiduc de ſa poſition. Celui-ci, ferme & inébranlable dans *Ibidem.*

son poste, ne lui opposa que le flegme & la circonspection, dans le
1643. desir d'irriter & d'enflammer de plus en plus son caractère bouillant & audacieux. Le jour manqua à Condé; il auroit bien voulu camper à la vue de l'ennemi; mais le terrein qu'il occupoit, étoit si stérile & si ingrat, qu'on n'y trouvoit ni eau ni fourages. Cependant il y avoit seize heures que les chevaux n'avoient ni bu ni mangé. Dans cette situation, il se voyoit obligé de rebrousser chemin, & de gagner le village de Neus, sur le chemin de la Bassée, où il trouveroit en abondance tous les secours nécessaires à une armée. Cette résolution prise, il délibéra s'il l'exécuteroit la nuit ou le jour.
Ibidem. Mais, quoique le premier parti fût le plus sûr, il préféra le plus glorieux; il voulut que le Soleil éclairât sa retraite, dans l'espérance que l'ennemi témoin d'un mouvement si hardi, le suivroit dans cette même plaine, qu'il souhaitoit depuis si long-temps illustrer par une grande victoire.

Le corps de réserve s'ébranla au lever de l'Aurore ; il étoit suivi de l'armée distribuée en six colonnes : la première ligne de la droite, formoit l'arrière-garde couverte & protégée par dix Escadrons aux ordres du marquis de Noirmoustier. Les François se retiroient dans un ordre admirable & au petit pas, comme s'ils eussent eu regret de s'éloigner de l'ennemi. Condé qui étoit à la queue de l'armée, tournoit de temps en temps ses regards vers Lens, attentif à saisir toutes les manœuvres de l'Archiduc, & à se prévaloir de l'appâs trompeur qu'il lui offroit, pour fondre sur sa proie. La fortune enfin remplit tous ses vœux, & lui présenta les moyens de vaincre, après lesquels il soupiroit avec tant d'ardeur. 1648.

Ce fut le baron de Beck qui s'apperçut le premier de la retraite audacieuse du Prince. Aussi-tôt il s'ébranle avec les Cravates & toute la cavalerie Lorraine, la meilleure qu'il y eût au service d'Espagne ; bientôt il eut franchi l'espace qui

le séparoit des François. A la vue de
1648. ce mouvement, Condé fait faire halte aux Gendarmes qu'il se propose d'opposer à l'ennemi.

Relation de la bataille de Lens.

Déjà Beck en étoit venu aux mains avec les huit Escadrons qui protégeoient l'arrière-garde. Le marquis de Noirmoustier, secondé du comte de Brancas, colonel du régiment de la Reine, soutint longtemps & bravement tous les efforts des Lorrains & des Cravates; mais enfin sa troupe est enveloppée & enfoncée; Brancas, pris, couvert de sang & percé de coups: Noirmoustier, ne se sauva qu'en se faisant jour à travers les Escadrons victorieux. Dans cet instant, le Prince donna le signal du combat à la Gendarmerie. Le duc de Châtillon la conduisit à la vue de l'une & de l'autre armée, spectatrice de l'action. Jamais il ne se vit peut-être à la guerre de manœuvre plus fière & plus brillante que celle de Châtillon. Quoique très-inférieur en nombre, il chargea avec tant d'ordre, d'audace & de succès, qu'il renversa

Ibidem.

les

les Lorrains, & les força de chercher leur ſalut dans la fuite. Mais, comme ils remontoient avec autant de confuſion que de précipitation l'éminence d'où ils venoient de deſcendre, ils rencontrent la cavalerie entière de l'Archiduc, qui voloit à leur ſecours; ſoudain, ils reprennent courage, & retournent au combat. Bientôt cette maſſe énorme de Cavalerie, tombant avec autant de furie que de rapidité ſur les Gendarmes, les culbute, les diſperſe & leur arrache la victoire. 1648.

Condé avoit prévu l'orage: pendant que l'armée ſe rangeoit en bataille ſur une hauteur qui domine la plaine dans une diſtance égale de Lens & de Neus, il ſe préparoit à ſoutenir tous les efforts de Beck avec les huit Eſcadrons de la première ligne de la droite, tant pour favoriſer la retraite de Châtillon, que pour lui donner le temps de ſe rallier ſous la protection de ſon feu. Le danger ne pouvoit être plus grand & plus manifeſte; il s'agiſſoit d'arrêter, avec une poignée de Ca-

Mémoires du maréchal de Grammont.

valerie, plus de quarante Escadrons
1648. victorieux. Condé exhorta les siens en peu de mots à donner des marques extraordinaires de fermeté. Il n'y eut pas un Cavalier qui ne lui protestât de mourir à ses pieds, plutôt que de l'abandonner. Mais Condé ne se fut pas plutôt avancé à la tête du Régiment de son nom pour recevoir l'ennemi, que ces mêmes hommes, qui venoient de lui promettre des prodiges de valeur, étonnés de la défaite des Gendarmes, du nombre, de la fureur & des cris de ceux qui les poursuivoient, perdirent la tête & le courage. L'épou-
Ibidem. vante fut si grande, & la fuite si précipitée, si générale, que le Prince se trouva seul sur le champ de bataille. Il eut beau appeller le soldat de la voix & de la main, aucun n'entendit ses prières & ses menaces. Le sentiment de l'honneur, ce sentiment si vif dans l'ame des Officiers François, sembloit être éteint dans ce moment funeste. Condé, frémissant d'indignation, demeuroit immobile, en proie à tout ce que

la douleur a de plus amer, sans songer à la sûreté de sa personne; il alloit être pris ou tué, sans la vigueur de son cheval; le Page qui le suivoit fut blessé & pris à ses yeux. 1648.

La plus grande partie des fuyards ne s'arrêta que sur l'éminence où l'armée étoit rangée en bataille. Il n'y eut que trois ou quatre Escadrons, qui honteux de s'être laissés emporter aux mouvements contagieux de la frayeur, confus & désespérés, sur-tout d'avoir en quelque sorte livré leur Général à la merci des Espagnols, firent halte à un rideau situé au pied de l'éminence, où les autres étoient allés chercher un asyle. Ce fut-là que Condé les joignit, & les rallia avec les Gendarmes : il leur fit tourner tête vers l'ennemi. Ce mouvement également prompt & audacieux, étonna Beck, qui, dans le désordre où l'avoit mis lui-même la poursuite, n'osa les charger. Il craignoit que le rideau ne couvrît de nouveaux Escadrons, & que l'armée entière qu'il voyoit sur l'éminence ne fondît sur

Ibidem.

lui, & ne l'accablât. Il prit le parti qu'une longue expérience sembloit
1648. lui dicter; il ramena sa Cavalerie
Ibidem. sur la hauteur, en attendant l'Archiduc à qui il envoyoit Aide-de-Camp sur Aide-de-Camp, pour l'exhorter d'accélérer sa marche, lui exagérant le désordre & la frayeur des François, lui promettant de lui amener Condé prisonnier; le félicitant enfin de la victoire que la fortune lui présentoit, aussi éclatante, plus facile & plus décisive que celles de Pavie & de Saint-Quentin.

L'Archiduc, agréablement flatté, pressa la marche des troupes, persuadé qu'il n'avoit qu'à paroître pour achever la déroute des François. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'au-lieu de les surprendre dans le trouble & la confusion, il les trouva dans un ordre admirable, prêts, non-seulement à le recevoir, mais encore à l'attaquer. Ses troupes étoient
Ibidem. obligées en même temps de marcher & de se ranger en bataille.

Ce n'étoit que par des prodiges d'activité, de prévoyance & d'habi-

leté, que le Prince avoit réparé en si peu de temps les suites funestes de l'échec qu'il venoit de recevoir. Grammont & les Officiers Généraux, étoient venus le trouver au rideau dont on a parlé. Le Prince leur raconta en peu de mots & avec les marques les plus touchantes de sensibilité, les effets de la terreur qui s'étoit emparée des troupes qui l'accompagnoient, que son propre Régiment l'avoit abandonné, & qu'il s'étoit vu sur le point de perdre la vie ou la liberté. *Au reste*, ajouta-t-il, *puisque j'ai été assez heureux pour arracher l'Archiduc d'un poste inattaquable, mon dessein est de combattre, de vaincre ou de périr.* On ne délibéra point; chacun applaudit à la résolution du Prince, & le quitta pour aller s'établir au poste qui lui étoit destiné.

1648.

Relation de la bataille de Lens.

Le Prince ne changea rien au plan de bataille dont on a parlé ci-dessus, excepté que de la première ligne de la droite, fatiguée & encore effrayée de sa déroute, il en fit la seconde. On a toujours regardé

1648. ce mouvement hardi & décisif, comme une des principales causes de la victoire. Il caractérise la présence d'esprit, le sang froid & la connoissance profonde que Condé avoit du cœur humain. C'est ainsi que dans ces moments terribles, d'où dépendent les destinées des Armées & des Peuples, l'ame privilégiée de ce Prince sembloit prendre une nouvelle vigueur; son génie, un nouvel essor. Tout ce qu'il y avoit à faire, se presentoit à lui avec tant d'ordre & de clarté, que la multitude & la grandeur des objets ne remplissoient pas encore toute l'étendue & l'activité de son esprit: ensorte que si quelqu'un eût eu à traiter avec lui des affaires les plus importantes, il auroit pu choisir ces instants où le péril l'environnoit; tant sa tête étoit supérieure à tout ce qui étonne & déconcerte les autres hommes.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Le mouvement qu'il venoit d'ordonner, fut exécuté avec la même précision & la même rapidité qu'une évolution ordinaire. Les deux lignes changèrent de poste, en passant par

Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 280.

lès intervalles l'une de l'autre. A peine l'ennemi présent s'apperçut-il de cette manœuvre hardie. Le Prince rallia avec la même facilité les Gendarmes, qu'il plaça au centre : il passa ensuite dans les rangs, en s'écriant : *Amis, ayez bon courage, il faut nécessairement combattre aujourd'hui, il sera inutile de reculer : Vaillants ou Poltrons, tous en viendront aux mains : souvenez-vous seulement de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue.* Il réitéra ensuite l'ordre qu'il avoit donné aux corps de se regarder marcher les uns les autres, de n'avancer qu'au petit pas, & surtout d'essuyer le premier feu de l'ennemi. A peine eut-il fini, que l'air retentit de fanfares. A ce bruit, succéda un silence profond & menaçant. C'est dans ce moment que Condé & Grammont se jettent au cou l'un de l'autre, & se séparent pour se mettre à la tête de chaque ligne. Ne croit-on pas voir Brutus & Cassius s'embrasser à la bataille de Philippes, & ne se quitter que pour voler à la victoire ou à la mort ? Mais

1648.

Mémoires de madame de Motteville, tom. II.

Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 287.

le génie de Condé, plus puissant que
1648. celui du dernier des Romains, lui réservoit une carrière plus longue & plus brillante.

Il étoit huit heures du matin lorsque l'armée Françoise descendit dans la plaine. Condé conduisoit lui-même la première ligne de la droite, environné de vingt-cinq Gentilshommes d'une valeur éprouvée, qui ne le quittoient jamais dans les combats. Il arrêtoit de temps en temps la marche des troupes, pour les contenir dans leurs lignes.

Histoire du prince de Condé, par M. Coste.

Cependant l'artillerie précédoit l'armée, faisant sans cesse des décharges terribles sur l'ennemi. Il n'y avoit point de coup qui ne portât dans cette multitude qui couvroit la hauteur; au-lieu que le canon des Espagnols, plongeant de haut en bas, ne produisoit guères d'autre effet, que celui d'exciter les huées du soldat François.

Voici quelle étoit la dispositionde l'Archiduc. Le prince de Ligne, le comte de Buquoi, commandoient la droite; le prince de Salve & le

comte de Ligne, la gauche; le baron de Beck & le comte de Fuenſaldagne, le corps de bataille; Lignéville, la réſerve. Léopold ne s'attacha à aucun poſte particulier, dans le deſſein de marcher par-tout où le danger & le beſoin l'appelleroient. 1648.

Ce Prince demeura immobile dans ſa poſition, juſqu'à ce que les François ſe fuſſent approchés à la diſtance de cinquante pas. Alors il donna le ſignal du combat, en faiſant tirer trois coups de mouſquets. Cependant Condé, qui ne craignoit que la trop grande ardeur des ſiens, la modéra par une nouvelle halte; il les confirma de plus en plus dans la réſolution de réſerver leur feu juſqu'à ce qu'ils euſſent eſſuyé celui de l'ennemi. *Ibidem.*

Déjà le prince de Salve à la tête de la première ligne de la gauche des Eſpagnols, s'étoit avancé au-devant de celle du Prince. Les deux lignes n'étoient plus qu'à quatre pas l'une de l'autre, eſcadron contre eſcadron, homme contre homme: on eut dit que c'étoit un duel, & non une bataille. Chacun préſente *Relation de la bataille de Lens, par Beaulieu.*

le pistolet, attendant dans un pro-
1648. fond silence & sans aucun mouvement, que l'ennemi ait tiré. Condé avertit les François qu'ils alloient avoir un choc furieux à soutenir, mais que ce danger essuyé, la victoire étoit à eux. Il parloit encore que l'ennemi, plus impétueux, fait une décharge si terrible, qu'on eût dit que l'Enfer s'ouvroit. Presque tous les Officiers du premier rang furent blessés ou démontés. Condé qui s'étoit mis à la tête du régiment de Villette, comme il avoit fait à Rocroi, dans le temps que ce brave Corps portoit le nom de Gassion, enfonce l'épée à la main, l'Escadron qui lui est opposé. Son exemple anima tellement tous les Escadrons de sa ligne, qu'ils eurent partout le même succès.

Il avoit à peine renversé celle de l'ennemi, qu'il se dégagea de la mêlée, pour observer de cet œil d'aigle, à qui rien n'échappoit, de quel côté il porteroit ses pas & ses ordres. Mais la seconde ligne ennemie, composée de troupes Lorai-

nes, avoit déjà repoussé les François victorieux. Le marquis de Villequier avoit été pris après des prodiges de valeur. On admira la présence d'esprit de ce Seigneur. Persuadé qu'il est impossible que la victoire échappe au Prince, il présente sa bourse à ceux qui l'avoient fait prisonnier, & leur demande la grace d'être conduit à Lens, dans l'espérance que Condé briseroit ce jour-là même ses fers. Il ne se trompa point. Deux heures après, il se vit le maître de la liberté de ceux qui lui avoient ravi la sienne.

1648.

Histoire du prince de Condé, par M. Coste.

Cependant, Condé étoit déjà accouru au secours de la ligne ébranlée, il la rallia & la ramena à la charge, pendant que Noirmoustier fondoit avec la seconde sur l'ennemi. Ce fut-là que de part & d'autre on fit des actions dignes de l'immortalité. On voyoit les Escadrons rétablis, aussi-tôt que rompus, se mêler avec une nouvelle audace. Condé indigné de voir la victoire balancer si long-temps, fit des efforts incroyables pour la saisir. Il n'y

Ibidem.

eut point d'Escadron enfoncé, qu'il
1648. ne ralliât avec une célérité incroyable; il passoit d'un lieu à l'aure avec la rapidité de la foudre : il sembloit se multiplier. En une heure, il chargea douze fois. Le marquis de Normanville, le chevalier de Marans, Bournai, deux Pages, l'un appellé Bellefontaine-Chazé, l'autre Laforest, sont tués à ses côtés. En l'approchant, les coups sembloient perdre leur force. Il faut avouer que les Espagnols, & surtout les Lorrains, se surpassèrent eux-mêmes. Il n'y eut pas un Cavalier, qui dans cette partie du champ de bataille, ne combattît
Ibidem. en Héros. Condé, impatient de vaincre, appelle la réserve; Lignéville lui oppose la sienne. L'action se ranime à mesure que les nouvelles forces paroissent. Mais les Veymariens, voyant à leur tête le Prince sous lequel ils avoient vaincu tant de fois, se précipitent sur les Lorrains avec une espèce de fureur & d'acharnement. Bientôt cette brave troupe épuisée, abattue de la

inuité des attaques précéden-
plie, recule, & prend ouver- 1648.
ent la fuite, entraînant dans sa
oute l'aîle entière & le corps de
rve, dont le vainqueur fit un
nd carnage.

C'étoit par-tout le même ordre
faisoit mouvoir l'armée, le même
rit qui l'animoit. On combattoit à
auche & au centre avec le même
rage & le même succès. Gram-
nt, après avoir soutenu à bout- *Ibidem.*
tant une charge terrible, étoit
nbé sur la première ligne de la
ite des Espagnols, & l'avoit ren-
sée; il enfonça ensuite & battit
seconde ligne, sans lui donner le
nps de se reconnoître. Il pour-
vit enfin les vaincus jusqu'au dé-
é de Lens, où il rencontra Condé.
Les deux aîles de l'armée ne se
joignirent qu'en faisant retentir
ir de cris de joie & de triom-
ie. Ce moment d'allégresse man- *Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 190.*
ua d'être funeste aux deux Géné-
aux. Condé qui tenoit encore à
main son épée sanglante, voulut
mbrasser Grammont, pour le féli-

citer de sa conduite. Mais son che-
1648. val, celui du Maréchal, devenus furieux par la chaleur du combat, faillirent à se dévorer l'un & l'autre. Le danger, auquel cet espèce de duel exposa Condé & Grammont, ne fut guères moins grand que celui qu'ils venoient de braver dans l'action.

Cependant, Condé avoit déjà investi Lens, & détaché à la poursuite des vaincus la Ferté-Sennecterre, Erlach, Noirmoustier, & Saint-Maigrin. Il retourna ensuite sur le champ de bataille, où il espéroit joindre & combattre l'Archiduc, qu'il avoit jusqu'ici cherché inutilement dans la mêlée.

En arrivant, il trouva Châtillon
Ibidem. victorieux. Les deux corps de bataille en étoient venus aux mains, en même temps que les deux aîles. D'abord le régiment des Gardes Françoises, emporté au-delà de la ligne par un excès de courage, avoit attaqué & détruit un régiment Espagnol, & deux régiments Allemands. Mais bientôt, pris en flanc

lui-même, par un corps de Cavalerie que l'Archiduc conduisoit en personne, il alloit être taillé en pièces sans Châtillon, qui parut soudain à la tête de ces mêmes Gendarmes à qui on avoit vu faire de si grandes actions quelques heures auparavant. Il étoit soutenu par les Gardes du Prince. Enfoncer la cavalerie Espagnole & la dissiper, ne fut l'ouvrage que d'un instant. Toute l'Infanterie s'ébranla alors, & fondit sur l'infanterie Espagnole, Allemande, Italienne & Wallone, qui, déjà découragée par la défaite de la Cavalerie, ne témoigna pas la même audace qu'à Rocroi. Ce n'est pas que le général Beck, qui la commandoit, ne fît tout ce qu'on devoit attendre d'un Général blanchi sous les Lauriers. Il renouvella les prodiges qui immortalisèrent dans de sembles occasions les comtes de Fontaines & de Merci; le succès fut aussi malheureux; il fut pris, percé de coups, baigné de sang & conduit à Arras.

1648.

Ibidem.

L'Archiduc, voyant ses deux aîles

1648. battues, ſon corps de bataille enfoncé, la moitié de ſon armée détruite, l'autre fugitive dans la plaine, chercha enfin ſon ſalut dans la fuite. Il ne s'y détermina qu'à la dernière extrémité, & après avoir tenté inutilement de recueillir quelques débris d'un ſi terrible naufrage. Tant qu'il entrevit l'eſpérance *Ibidem.* de vaincre, il ſe comporta en Général, & s'expoſa en Soldat, ſe mêlant pluſieurs fois dans les eſcadrons François, où D. Hurtado de Mendoce, ſon Capitaine des Gardes, fut pris à côté de lui. Il ſe ſauva à Douai, n'ayant preſque pour compagnon de ſa fuite, que le comte de Fuenſaldagne. Les vainqueurs le pourſuivirent juſqu'aux portes de cette Ville.

Cependant l'Infanterie ennemie, abandonnée par la Cavalerie, s'étoit réunie en un ſeul bataillon, défendu & protégé par toute l'artillerie. Condé la trouva au moment qu'elle ſerroit ſes files, & préſentoit une forêt de piques & de mouſquets. Auſſi-tôt il ordonne à Deſroches,

Lieutenant de ſes Gardes, d'entamer ce corps redoutable. Celui-ci 1648. marche tête baiſſée, ſe fait jour à travers les piques & les mouſquets, ouvre le bataillon, le pénètre & le *Ibidem.* diviſe. L'ennemi ne voyant plus d'eſpérance de ſalut, jette les armes, tombe à genoux, & les mains jointes, crie de toutes ſes forces, *Salva vita*, *ſalva vita.* Condé touché & attendri de ce ſpectacle, ordonna qu'on lui fît quartier.

Il y avoit encore huit cents hommes dans la ville de Lens, qui étoit déja inveſtie; ils implorent la compaſſion du marquis de Villequier, leur priſonnier, à qui ils rendent les armes. Celui ci leur promit la vie. Sa promeſſe fut ratifiée par le Prince, qui augmentoit ainſi les trophées de ſa victoire.

Tel fut le ſuccès de cette grande journée, que de dix-huit mille hommes que l'Archiduc avoit menés au combat, il y en eut près de quatre mille de tués, ſix mille de pris, ſans compter huit cents Officiers. Le reſte déſerta. L'Archiduc ſe vit ſans armée, & les Pays-Bas ſans défenſe

1648. & ſans reſſource. Preſque tous les drapeaux & les étendarts, au nombre de cent vingt; l'artillerie, conſiſtant en trente-huit pièces de canon, tous les bagages, preſque tous les Officiers-Généraux, tombèrent entre les mains du Prince. On comptoit parmi eux le baron de Beck, Maréchal-de-Camp-Général; le prince de Ligne, Général de la Cavalerie, qui, après avoir vu tous ſes Eſcadrons battus, étoit venu combattre à pied à la tête de l'Infanterie; le comte de S. Amour, Grand-Maître de l'Artillerie, Don Franciſco Albéda, Lieutenant-Général; D. Fernand Solis; D. Barnabo de Vargas; D. Hurtado de Mendoce, Capitaine de la Garde de l'Archiduc; D. Gabriel de Tolède, le baron de Crevecœur; le baron de Beaufort, fils du baron de Beck; les marquis de Bonnières & de S. Martin; D. Antonio Contades; D. Arrias Conſalve; D. Miquel Luna, Intendant de l'armée; les colonels Houſſe, Verduiſant, Guſtin, Boniface, Limoſin, Galand; D. Franciſco de Solis; D. Joſeph Pons; D. Joſeph Guaſco;

Relation de la bataille de Lens, par Beaulieu.

MM. du Plonquet & de Mouroi,
ous Officiers-Généraux ou Colonels. 1648.

Il n'en coûta qu'une heure & cinq
ents hommes au vainqueurs, pour
néantir cette armée si florissante,
aguerrie, qui ne prétendoit pas
noins que de pénétrer jusqu'à Paris.
our comble de bonheur, il n'y eut *Ibidem.*
e François distingués qui arrosèrent
es plaines de Lens de leur sang, que
x Capitaines aux Gardes; M. Cham-
ord, Colonel du régiment de Ma-
arin, un jeune Nettancourt d'Hauf-
onville, & les Gentils-hommes tués
côté du Prince, & dont on a parlé
i-dessus.

Le premier soin de Condé, fut
'envoyer visiter les Officiers Gé-
éraux prisonniers, à qui il fit offrir
oute sorte de secours, pour adou-
ir l'amertume de leur situation.
'ous parurent pénétrés de l'huma- *Mémoires du*
ité & de la générosité du Prince, *maréchal de*
xcepté le Général Beck. Il ne vou- *Grammont.*
it recevoir de consolation, de vi- *Mémoires de*
te, ni de soulagement de personne. *Montglat, t.*
s'abandonnoit au désespoir le plus *II, p. 279.*
ffreux, ne voulant pas laisser pan-

ser ses blessures. Les accès de sa fureur augmentoient, quand il considéroit, qu'au-lieu d'amener le prince de Condé prisonnier, c'étoit lui-même qui étoit tombé entre ses mains, & qui devenoit le principal ornement de son triomphe. La mort, qu'il invoquoit à grands cris, vint bientôt terminer ses regrets & sa douleur. C'est le troisième grand Général qui tombe aux pieds de Condé, illustre & malheureuse victime de la gloire & des succès de la Fance.

1648.

Les quatre victoires signalées du Prince, ses conquêtes rapides, avoient enlevé en cinq ans à la maison d'Autriche ses vieilles bandes, ses grands hommes de guerre, ses plus fortes Places, presque toutes ses forces. Chaque campagne devenoit pour elle une soure d'infortunes, qui sembloit présager la plus grande de toutes, sa ruine entière. Ce dernier événement sur-tout, livroit les Pays-Bas, consternés, dénués de troupes, d'argent & de magasins, à la merci du Général le plus actif &

: plus avide de gloire qu'il y eût en
urope. Mais la fortune, ou plutôt 1648.
Arbitre suprême des Empires qui les
leve & les abaisse à son gré, qui
n borne la puissance & la durée,
'avoit point encore marqué cet
ıstant pour la destruction de la mo-
archie Espagnole. Des circonstan-
es funestes, arrêtèrent le vainqueur
u milieu de sa course. La bataille
e Lens, au-lieu d'entraîner la chûte
e l'Espagne, fut pour la France le
gnal & l'époque de six années de
uerre civile, d'infortunes & de fau-
es, dans lesquelles tout ce qu'il y
voit de plus auguste dans le Royau-
ne, ses Héros & ses Défenseurs, se
rouveront enveloppés.

Le jour même que Condé eut dé-
ruit toutes les forces de l'ennemi,
l dépêcha à Cour le duc de Châ-
illon, pour lui porter l'agréable nou-
velle d'une victoire à laquelle ce
seigneur avoit puissamment contri-
bué. Châtillon trouva la Reine in-
truite de ce grand événement par
ıne voie extraordinaire. Un homme,
ıccouru exprès d'Arras, étoit arrivé

le 21 à Paris, à huit heures du matin;
1648. & s'étoit fait présenter à la Reine,
Mémoires de madame de Motteville, tom. II. en l'assurant qu'il y avoit une bataille de livrée; qu'il avoit entendu l'artillerie à Arras, que la victoire avoit certainement couronné les efforts des François, puisqu'il n'étoit revenu aucun fuyard de l'armée, occupée sans doute à la poursuite des vaincus. Malgré la vraisemblance de ce récit, la Reine émue, n'osoit y ajouter foi, lorsque le duc de Châtillon entra, & lui confirma cette grande nouvelle. Le Roi présent,
Ibidem. s'écria : *Ah! que le Parlement sera fâché de cette victoire :* comme si cette illustre Compagnie, à qui on n'avoit à reprocher qu'un excès de zèle pour le soulagement des Peuples, eût été l'ennemie de la gloire de l'Etat. C'est ainsi que Mazarin formoit le jeune Monarque aux soupçons, à la défiance, à la haine & aux préventions. Ces paroles calomnieuses d'un Ministre étranger & odieux, lui coûtèrent cher chez une Nation plus jalouse de l'amour de son Roi, que de tous les titres qui la rendent si célèbre.

Pour juger de l'excès de la joie de
Reine, il faut avertir le Lecteur, 1643.
ıe la fermentation, excitée par le
ɛtit nombre de factieux dont on a
ırlé, étoit encore augmentée de-
ıis le départ du Prince de Paris;
ıe la Reine, fatiguée de tant de
ɛsistance & de contradictions, étoit
rès d'appeller à son secours Condé
l'armée. Mais le remède eût été
us dangereux que le mal. Il eût
llu abandonner une partie du
oyaume à la discrétion de l'enne-
i, & plonger l'autre dans les hor-
ɛurs de la guerre civile.

Il n'y avoit qu'une victoire déci-
ve, qui, en preservant la France
une invasion, pût rendre à la Ré-
ɛnce son ancien éclat & ses forces.
nne d'Autrice envisagea ce succès
ɔmme un prodige du Ciel, qui se
éclaroit en sa faveur. Dans les trans- *Mémoires de Monglat, t. II.*
ɔrts de sa reconnoissance, elle vou-
t rendre hommage à S. Bernard
une victoire que Condé avoit rem-
ɔrtée le jour que l'Eglise célèbre
fête de ce Saint; elle fit trans-
ɔrter dans l'Eglise des Feuillants les

drapeaux, les étendarts & les autres
1648. monuments de ce beau triomphe.

Anne d'Autriche goûtoit à longs traits le plaisir & la joie d'humilier l'ennemi, & sur-tout de punir cinq ou six Magistrats, à qui elle attribuoit la cause des troubles; mais elle cacha soigneusement son ressentiment. On eût dit que la prospérité n'eût fait qu'adoucir son caractère. Cependant l'instant de la vengeance approchoit. Le jour même, qu'elle avoit choisi pour rendre de justes & solennelles actions de graces à l'unique Auteur des succès & des victoires, devoit éclairer la perte de Broussel, de Blancmesnil & de Charton. Les deux premiers furent arrêtés & emprisonnés; l'autre se sauva. A cette nouvelle, Paris demeura en proie à la douleur la plus stupide. La mort du Grand Henri avoit fait verser moins de larmes que la disgrace d'un simple Conseiller. Les Citoyens couroient dans les rues, éperdus, poussant jusqu'au Ciel des cris lamentables, lui demandant leur Pere, leur appui, leur Protecteur. Mais

Mais tout à coup la fureur & le désespoir succèdent à ce moment de tristesse & de langueur. Deux cent mille hommes prennent les armes, barricadent les rues, investissent le Palais Royal, & reclament Broussel avec des hurlements épouvantables, mêlés d'imprécations, de blasphêmes & de menaces. On prétend que les soldats même attachés à la Garde du Roi, encourageoient les transports du Peuple. Quoi qu'il en soit, la Capitale présentoit l'aspect le plus affreux. Cependant la Reine méprisoit l'orage qui grondoit sur sa tête. Elle ne vouloit rendre les prisonniers que morts. Il fallut que toute la Cour, le duc d'Orléans, Mazarin, se jettassent à ses pieds, pour la conjurer de céder aux circonstances. Les Prisonniers furent élargis. Mais dès-lors l'autorité Royale acheva d'être anéantie. Au lieu de ces hommages si empressés, la Reine ne reçut plus que des outrages. On lui reprochoit sans ménagement de sacrifier l'Etat à son attachement pour Mazarin. Il n'y

1648.

Mémoires d'Omer Talon, tom. IV.

Ibidem.

avoit point de jour qui ne vît éclore
1648. contre elle des couplets, des épigrammes, des libelles, monuments de la méchanceté la plus odieuse, & de la licence la plus effrénée. Elle ne pouvoit sortir qu'elle n'entendît chanter à ses oreilles des vaudevilles qui rendoient sa vertu problématique. La situation de Mazarin étoit encore plus affligeante. C'étoit sur-tout contre lui, que les imprécations & les menaces éclattoient avec plus de violence & de liberté. Son nom étoit devenu l'injure la plus atroce qu'on pût proférer contre quelqu'un. Il n'osoit sortir du Palais-Royal, dans la crainte d'éprouver le même sort que le maréchal d'Ancre son compatriote.

La Reine éplorée, à peine respirant de tant d'allarmes & de périls, écrivit au prince de Condé de réserver la conquête des Pays-Bas, pour des temps plus heureux, & de terminer au plus vîte la campagne. Mais avant que de lui obéir, le Prince jugea à propos de réduire Furnes, pour dégager Dunkerque & Ypres.

: maréchal de Rantzau fut chargé
ı siège de cette place avec cinq 1648.
ille hommes.

Ce Général força d'abord & bat-
: le marquis de Sfondrate, qui
›uvroit Furnes avec un corps égal.
et exploit, sembloit annoncer la
›nquête de cette ville; mais le
auvais temps, des pluies con-
ıuelles, décourageoient le Maré-
ıal & les troupes. Il semble même
ıe l'esprit de désobéissance s'étoit
ıssé jusque dans le camp, & parmi
; armées, qui ne peuvent être con-
nues que par la discipline la plus
vere. Malgré les ordres réitérés
ı Prince, qui, des frontières de
\rtois, veilloit sur cette expédi-
›n, la tranchée ne s'ouvroit point.
: Maréchal eut même la hardiesse
dater ainsi une de ses lettres au
ince : *Du camp de Furnes, ou auprès
Furnes, tout comme il vous plaira.*
la vue de cette lettre, Condé
ınsporté de fureur monte à cheval,
ıvi de quatre Escadrons, traverse
.e partie du pays ennemi & arrive
. camp, résolu d'humilier le Ma-

Histoire du prince de Condé, par M. Coste.

Ibidem.

1648. réchal. Mais celui-ci prévenu de sa marche, s'étoit hâté d'exécuter ses ordres. C'étoit l'unique moyen de le désarmer.

Le zèle du Prince manqua de lui être funeste, il ne descendit de cheval que pour entrer dans la tranchée. Il y avoit à peine mis le pied, qu'il reçut un coup de mousquet au haut de la hanche droite. La blessure eût été mortelle, sans le plus heureux des hazards. Le buffle du Prince se trouva replié en deux en cet endroit. Néanmoins la contusion fut si grande, qu'il fallut avoir recours à des incisions considérables. Au reste, cet accident, loin de rallentir l'activité du Prince, sembloit l'avoir augmentée. Les assiégés n'eurent pas plutôt appris que Condé étoit devant Furnes, que, vaincus au seul nom de ce Prince, ils se rendirent prisonniers de guerre, au nombre de quinze cents hommes.

Histoire du maréchal de Grammont.

C'est à cet unique exploit, que se bornèrent les suites d'une victoire qui devoit entraîner la conquête des Pays-Bas. Mais comme si l'Espagne,

depuis qu'elle étoit affoiblie, n'eût plus paru digne d'être attaquée, les François ne pensoient plus qu'à tourner leurs bras victorieux contre eux-mêmes. Il étoit de la destinée de cette Nation, après s'être montrée invincible au-dehors, de n'être vaincue que par elle-même, au-dedans. 1648.

La Reine, qui s'étoit retirée à Ruel, n'osoit retourner dans la Capitale, encore souillée par la faction & la révolte. Paris, jusqu'alors le centre des plaisirs & de la mollesse, sembloit être celui des intrigues & des cabales. Déjà dans les cercles, on ne parloit plus que politique, administration : on exagéroit la misère & l'oppression publique. On s'entretenoit avec complaisance du fameux Edit de 1617, qui exclut les Etrangers du Gouvernement; on ne blâmoit dans les guerres civiles d'Angleterre, que l'emportement & la cruauté : il n'y avoit pas jusqu'aux femmes, qui, portant leurs passions, leurs rivalités, leurs prétentions dans les cabales,

Mémoires de madame de Némours.

ne les échauffassent. La Nation sem-
1648. bloit avoir changé de mœurs, de génie & de caractère ; elle s'accoutumoit à l'idée de la guerre civile. Les Provinces ébranlées par l'exemple contagieux de la Capitale, & le succès des barricades, n'attendoient que le signal de la révolte. On étoit à la veille d'une révolution.

Anne d'Autriche, de son côté, voyant son autorité foulée aux pieds, sa personne attaquée par toute sorte d'outrages, son Ministre près d'être chassé avec ignominie, ne dissimuloit son ressentiment, que par l'impuissance où elle étoit de le laisser agir avec éclat. Elle attendoit avec *Ibidem.* impatience le prince de Condé, dans l'espérance qu'il se prêteroit au ministère terrible de la vengeance.

Il parut enfin. Tous les regards étoient fixés sur lui. Les nouveaux lauriers, dont il venoit de se couvrir, le rendoient peut être moins cher à la Nation divisée, partagée d'inclination, de vues, en proie à toutes les passions; que le bonheur

e n'avoir eu aucune part aux trou-
les qui venoient d'ébranler la ca- 1648.
itale. L'un & l'autre parti cher-
hoit en lui son appui, son défen-
eur. La Reine & Mazarin l'envi-
ageoient comme le seul homme
apable de rendre la force & la
najesté au commandement suprême.
.a Fronde qui n'espéroit de vaincre
k de dominer que par le secours de
on bras, invoquoit sa protection
ar toute sorte de voies & d'arti-
ices : elle accusoit sur tout Mazarin
l'avoir osé souiller & profaner la
ictoire de Lens, en la faisant ser-
ir à l'oppression du Parlement. Il
est constant que, si le Prince se
ut prêté aux vues de la faction dans
n temps où l'enfance du Roi, le
népris qui entouroit la Reine, la
foiblesse du duc d'Orléans, l'exé-
cration qui suivoit le Ministre, la
fureur & la licence de la multitude
ouvroient la plus vaste carrière à
l'ambition du premier Prince du
Sang, il se feroit vu le maître ab-
solu du Royaume. Tout sembloit
concourir à sa grandeur : d'un côté

Mémoires de la minorité de Louis XIV, par le duc de la Rochefoucaud.

Memoires du cardinal de Retz, t. I. p. 236.

les fautes, l'infortune, le mépris : 1648. de l'autre, la vigueur, la fermeté, le courage; tout ce qui environnoit Condé participoit à son éclat. La gloire, le génie, la réputation, la puissance & les richesses sembloient être alors uniquement concentrées sur la branche de la Maison Royale, dont il étoit le chef & l'ornement.

Mémoires de madame de Motteville, T. III.

Armand de Bourbon, prince de Conti, son frère, venoit d'entrer dans le monde avec tous les avantages que la plus auguste naissance, beaucoup de finesse, de délicatesse, de vivacité d'esprit & de courage procurent auprès d'une Nation idolâtre du sang de ses Maîtres. Soit que le Prince son père le jugeât incapable de soutenir les fatigues de la guerre, à cause de la délicatesse de sa santé; soit plutôt qu'il regardât le partage de ses biens entre ses deux fils comme une espèce de dissipation, il avoit destiné celui-ci à l'état ecclésiastique. Le jeune Prince répondit avec succès aux vues paternelles; il parcourut, avec le même éclat que son aîné,

ſa carrière des études; mais ce fut particuliérement ſur les bancs de Sorbonne qu'il ſe ſurpaſſa lui-même. Le ſpectacle d'un Prince du Sang, ſoutenant à l'âge de ſeize ans des théſes ſur toute la théologie, parut un prodige. L'Archevêque de Bourges, en ouvrant cet acte célèbre, le comparoit aux jeux ſéculaires de Rome, à l'entrée deſquels le héraut invitoit les citoyens d'aſſiſter avec d'autant plus d'empreſſement que perſonne ne les avoit vus, & ne les verroit jamais. Mais les applaudiſſements ne fixèrent point le prince de Conti dans l'état qu'il avoit embraſſé. Entraîné par ſon courage, aiguillonné par les trophées du Prince ſon frere, il abdiqua les plus beaux & les plus riches bénéfices du Royaume; & parut à la tête des armées qu'il commanda avec ſuccès. On reprochoit à ce jeune Prince de la légéreté, de l'inconſtance; trop de confiance en ceux qui l'approchoient, du penchant à la raillerie & à la

1648.

Hiſtoire de Louis XIV, par Larrey, tom. I.

1648. malignité : mais ces défauts disparurent avec le feu de la première jeunesse.

La piété, à laquelle il se livra à la fin de sa carrière, donna un nouveau lustre à ses grandes qualités, & sur-tout à sa bienfaisance qui devint presque sans bornes. Le Clergé qui avoit alors l'honneur de le compter au nombre de ses membres, & qui le regardoit comme son appui & son protecteur, ne lui étoit pas moins dévoué, que la noblesse & les gens de guerre l'étoient à son frere.

Mais de toute cette maison si florissante, celle qui, après Condé, jouoit le rôle le plus brillant, étoit Geneviève de Bourbon duchesse de Longueville, sa sœur aînée. Les divers hommages que les hommes s'empressent de rendre à la beauté, à la naissance, à la fortune, au génie, se réunissoient presque sur elle seule : elle étoit l'objet de tous les vœux. Ses lumières, son éloquence douce, vive & pénétrante, les graces répandues sur toute sa per-

Mémoires de madame de Motteville, t. II, pag. 15 & 16.

onne achevoient de lui soumettre ous les cœurs. On avoit une si 1648.
aute idée de sa sagacité & de sa énétration, qu'il n'y avoit personne à la cour & à la ville, qui ne egardât son suffrage comme le bien uprême. La Reine, seule, quoique age & modérée, ne pouvoit se léfendre de quelque sentiment de aloufie, d'autant mieux fondée, que la Princesse affectoit de ne lui endre que les devoirs dont elle ne ouvoit se dispenser, & qu'elle sembloit vouloir élever au milieu de la cour & jusque sous ses yeux, autel contre autel.

Au reste cette Princesse, l'un des ouvrages les plus rares & les plus accomplis de la nature, qui ressembloit, dit-on, à un ange plutôt qu'à une femme, avoit un défaut qui fut a source de ses fautes, de ses écarts & de ses malheurs. Au-lieu de dominer sur ses adorateurs, elle épousoit leurs sentiments, leurs goûts, leurs passions, leurs querelles avec tant de zèle & d'ardeur, qu'elle ne paroissoit plus la même à ceux qui

Mémoires de la minorité de Louis XIV par le D. D L. R.

l'étudioient davantage. Ainsi quoi-
1648. qu'elle fût naturellement amie du repos, des jeux, des plaisirs, des arts, & jalouse seulement de régner dans un cercle, elle n'eut pas plutôt accordé son estime & sa confiance au prince de Marsillac, jeune, ardent, brave & spirituel, mais inquiet & factieux, qu'elle devint l'ame & l'héroïne de presque tous les partis. Elle fit voir dans cette nouvelle vie, si agitée, si contraire à ses véritables inclinations, autant d'activité que de fierté; elle bravoit les périls avec la même audace que Condé. Si, comme on l'a prétendu, la duchesse de Longueville, en excitant, en soutenant les factions, n'eut d'autres vues que celles d'acquérir une grande réputation, on peut dire que la fortune la servit au-delà de ses vœux. Nos annales seront éternellement remplies de son nom; elles attesteront à la postérité la plus reculée ses intrigues & ses talents, ses passions & ses vertus, ses foiblesses & son courage, ses remords & son repentir, sa

Vie de la duchesse de Longueville.

pénitence aussi longue que sévère.
Personne n'ignore que le milieu & la fin de la vie de cette Princesse furent aussi purs devant Dieu, que les commencements en avoient été éclatants aux yeux des hommes. 1648.

La princesse Douairière, Charlotte-Marguerite de Montmorency, conservoit dans un âge assez avancé presque tout l'éclat de cette beauté qui avoit étonné la cour de Henri IV, & celle de Louis XIII: c'étoit la femme la plus respectée de la Nation, tant par son rang & ses grands biens, que par le mérite supérieur de ses enfants: son caractère étoit haut, fier, vrai & décisif; amie sincère & zélée, ennemie implacable; on la soupçonnoit d'être trop sensible à la faveur & à la fortune. Tout le monde convient qu'elle n'avoit d'autre objet que celui de resserrer les liens qui unissoient son fils à la Reine, & d'éteindre jusqu'aux moindres étincelles de l'incendie qui menaçoit de dévorer la France, pour jouir en paix de sa gloire & de ses richesses.

Mémoires de madame de Motteville, t. I.

1648. *Mémoires du cardinal de Retz, t. I.*

Le duc de Longueville, son gendre, n'avoit pas des vues si droites; c'étoit l'homme le plus considérable de la Nation, après les Princes du Sang: généreux, magnifique, humain, bienfaisant, l'alliance du grand Condé, l'empire presqu'absolu dont il jouissoit dans son gouvernement de Normandie, l'entrée qu'il avoit obtenue au conseil de Régence, ses richesses & ses créatures ajoutoient un nouvel éclat à ses belles qualités; mais l'inquiétude, l'inconstance & la légéreté de son caractère le privèrent de presque tous ces avantages. Il entra le premier dans tous les partis, & s'en lassa le premier; négociateur éternel & infatigable, il trouva en la personne de Mazarin un ministre plus actif, plus rusé, plus habile; il en fut toujours trompé. Enfin il ne tira d'autres fruits, des intrigues, des cabales & des factions, que celui de partager les malheurs du prince de Condé, à qui, dans ces temps de trouble & d'orage, il ne passa jamais pour être sincérement attaché.

Au nombre de ces appuis plus pparents que ſolides de ſa gran- 1648.
eur, Condé, s'il eût voulu ſe délarer contre la Cour, eût pu comper les Bouillons, les Turennes, les lemours, les la Rochefoucaud, & reſque tous les grands, déjà corompus par l'eſpoir de s'élever ſur es débris de l'Etat; mais quelue éclat qu'eut la fortune qu'on lui aiſoit enviſager, il ſut la mépriſer; l ne balança pas entre le devoir & 'ambition. Après avoir été le déſeneur du Royaume, il voulut en être e pacificateur, & marcher d'un pas gal & intrépide entre le trône & a cabale.

Tel fut le plan ſage qu'il ſe preſrivit à lui-même, pour prévenir & écarter la guerre civile. Il préendoit renouveller à la Cour les narques d'attachement & de reſpect qu'ils lui avoient toujours prodiguées, réparer avec ſoin les traits de mépris qui lui étoient quelquefois échappés contre le Miniſtre, s'inſinuer de plus en plus dans l'eſprit de la Reine, & l'accoutumer peu-

à-peu aux vérités dures qu'elle re-
1648. fuſoit d'entendre du Parlement, l'or-
Mémoires de la minorité, P. L. D. D. L. D. gane de la Nation : parvenu à ce point décifif, il devoit faire ſentir à la Reine combien elle hazardoit en ſoutenant ſon Miniſtre contre le Royaume preſqu'entiérement ſoulevé, & l'obliger inſenſiblement à l'abandonner. Les chefs de la Fronde ont publié que Condé leur avoit promis d'embraſſer leurs intérêts, s'il ne pouvoit venir à bout de vaincre l'opiniâtreté d'Anne d'Autriche. Condé à toujours nié le fait. On préſume, d'après pluſieurs Ecrivains du temps, que le duc de Châtillon, dépoſitaire de tous les ſecrets du Prince, avança cette parole à ſon inſçu. Il eſt conſtant que ce Seigneur, qui, en héritant du courage & du génie de ſes pères, avoit auſſi hérité de leurs inquiétudes & de leurs penchants à la faction, étoit perſonnellement irrité contre le Car-
Ibidem. dinal, qui le laiſſoit languir après le bâton de Maréchal de France ; on le verra bientôt déployer tout ce qu'il avoit de force & d'adreſſe dans

l'esprit pour engager le Prince à la révolte. 1648.

Quoi qu'il en soit, le plan de Condé ne fit que suspendre l'orage, bientôt il échoua par l'imprudence, l'audace & la malignité des principaux Frondeurs. Condé outré de colère ne ménagea pas long-temps la cabale qu'il méprisoit. Ce flegme, cette patience si nécessaires au caractère d'un médiateur, lui échapèrent; il oublia cette modération magnanime qu'il avoit fait paroître jusqu'alors, & qui eût été aussi utile à l'Etat que ses victoires.

L'aigreur étoit parvenue à son comble entre la Cour & la Fronde: tout-à-coup la nouvelle se répand que le marquis de Chavigni est arrêté; le parti crie au despotisme; on publie que Chavigni ne gémit dans une étroite prison, que pour s'être opposé à la destruction de la Capitale, que Mazarin vouloit surprendre & saccager.

Chavigni dont le sort intéressoit si vivement la faction, ministre & sécrétaire d'Etat par la protection

de Richelieu, de bienfaiteur de Ma-
1648. zarin, en étoit devenu la victime; il renferma avec soin son ressentiment contre le Cardinal, jusqu'aux troubles de Paris qu'il fomenta & encouragea ; mais son plus grand crime étoit d'avoir voulu séduire & armer Condé contre la Cour.

Cependant le Prince, fidèle au plan qu'il avoit adopté, se rendit à Ruel auprès du Roi; Anne d'Autriche lui proposa de réduire Paris par la force des armes; Condé modéra ses transports; mais en l'arrêtant ainsi dans ses vues; il jugea à propos de la consoler & de la satisfaire sur les autres points. Ce fut par ce motif que, pressé par quelques Frondeurs de venir prendre séance au Parlement, il déclara qu'*il n'obéiroit qu'à la Reine, dût-il en périr.* La Régente répondit aux compagnies qui la conjuroient de ramener le Roi à Paris, comme le seul moyen d'appaiser la fermentation, qu'elle avoit coutume de faire prendre l'air, tous les automnes au jeune Prince, & que sa santé lui étoit plus recomman-

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

lable que les vaines allarmes du peuple. 1648.

Dès le lendemain, le Conseil défendit au Parlement de délibérer sur l'Edit de 1617, qui exclut les étrangers du ministère ; la compagnie s'émut & ordonna des remontrances par écrit ; elle enjoignit au Prévôt des Marchands de veiller à la sûreté & à la subsistance de la Ville, aux Gouverneurs des Provinces de laisser les passages libres & ouverts ; & en même temps, elle prit jour pour trouver les moyens de rendre à l'Edit de 1617 sa force & sa vigueur ; c'étoit ainsi que les Factieux faisoient naître de la fidélité & du zèle du Parlement, les premières étincelles de la guerre civile.

Déjà Anne d'Auttiche, en proie à tout ce que l'indignation & le ressentiment ont de plus violent, avoit fait enlever de Paris le duc d'Anjou encore tout rouge de la petite vérole, pour ne pas laisser un ôtage si précieux entre les mains de la Fronde. Elle ne parloit plus que de

vengeance & de châtiments exem-
1648. plaires. Ce ne fut pas sans peine que le Prince la fit consentir à une négociation avec le Parlement ; en conséquence il écrivit à la compagnie pour lui proposer des conférences. Le duc d'Orléans en fit autant. Le Parlement n'y acquiesça qu'à condition que le premier Ministre en seroit exclus. Mazarin se vit obligé de se soumettre à cet affront d'autant plus humiliant, qu'il achevoit en quelque sorte de le dégrader aux yeux de toute la France.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Tel fut le résultat de la négociation, 1° que le quart des tailles seroit supprimé ; 2° que la liberté seroit rendue aux prisonniers & aux exilés ; 3° que le Roi retourneroit à Paris ; 4° qu'il ne seroit permis d'emprisonner aucun citoyen, qu'il ne fût au pouvoir de ses Juges naturels de l'interroger dans les vingt-quatre heures ; 5° qu'il ne seroit jamais établi d'impôt, sans être enregistré au Parlement.

Mémoires de madame de

Anne d'Autriche opposa longtemps la résistance la plus vive à la

conclusion de ce traité ; elle aimoit mieux tout hazarder que de ne pas laisser à son fils l'autorité telle qu'elle l'avoit reçue du Roi, son époux. Mais personne n'osoit se charger de la haine publique, en se prétant à ses vues. Condé lui fit observer qu'elle ne pouvoit avoir recours à la force, sans exciter une révolte générale, & que c'étoit aux premières marques de désobéissance, qu'elle eût dû employer les remèdes vigoureux. *C'est une faute, j'en conviens*, répliqua la Princesse, *mais n'en faisons pas une seconde, en cédant.* Il fallut pourtant s'y résoudre ; ce ne fut pas sans verser bien des pleurs : avant que de signer, elle exigea des Princes, & sur-tout de Condé qu'ils se déclareroient contre la Fronde, si le Parti, fier des avantages qu'il venoit d'obtenir, en sollicitoit de nouveaux, & de plus grands dans la suite. Jamais le public ne célébra avec plus de joie les victoires remportées sur l'ennemi, que celle qu'il venoit d'obtenir sur la Cour. Il se trouvoit déchargé de trente-deux

1648.

Motteville, tom. XI, p. 427 & 28, & suiv.

Mémoires d'Omer Talon, t. IV.

1648. millions d'impôts. Nul François ne pouvoit être détenu plus de trois jours en prisons, sans avoir la consolation d'être renvoyé à ses Juges; il n'y eut que les Gens de qualité, à l'égard desquels cette grace fut restreinte. Comme la Cour est le théâtre éternel des intrigues & des cabales, le Parlement consentit que la Reine ne rendît les Courtisans prisonniers que trois mois après leur détention, afin d'avoir le temps d'approfondir les soupçons ou les accusations, en vertu desquels ils auroient été arrêtés.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Condé jusqu'ici s'étoit conduit en homme qui ne respiroit que la félicité publique : lui seul avoit éteint le flambeau de la guerre civile, près de consumer la Patrie; il avoit procuré au peuple le soulagement le plus prompt; le Royaume alloit respirer de tant de maux & d'allarmes. Il n'y eut point d'hommages que les Grands & le Parlement, la Noblesse & les Citoyens ne rendissent à sa vertu. Il trouvoit sa grandeur dans la paix & la concorde,

Anne d'Autriche, de ſon côté, étoit perſuadée que c'étoit à la conduite du Prince, & peut-être à la terreur de ſon nom, qu'elle devoit le ſalut de ſon Miniſtre que la Fronde ſe préparoit à pourſuivre. Son autorité étoit à la vérité limitée par la déclaration ; mais en conſervant la Régence, combien d'occaſions de rentrer inſenſiblement dans l'exercice des droits dont elle ſe plaignoit d'être privée ! La paix ſembloit établie ſur des fondements inébranlables; mais bientôt on fit de part & d'autre des fautes que la paſſion rendit irréparables. Au-lieu d'obſerver les articles de la déclaration avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, le premier ſoin de Mazarin fut de l'entamer & de l'altérer. Le parti qui la regardoit comme loi fondamentale de l'Etat, en défendit les articles les moins importants avec la même vigueur que s'il ſe fût agi de l'oppreſſion du Royaume. Ainſi cette Déclaration fameuſe, l'ouvrage des Princes & du Parlement, concertée avec tant de peines & de ſoins, qui,

1648.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

selon le témoignage d'un Jurisconsulte célèbre, ne renfermoit que les
1648.
Privilèges de la nation reconnus & confirmés par une longue suite de Rois, qui devoit faire évanouïr jusqu'au moindre nuage de la tempête qui menaçoit depuis si long-temps de bouleverser l'Etat, devint inutile & dangereuse. Le calme qui succéda à tant d'agitations, ne fut que faux & trompeur. Il nourrissoit de nouveaux orages encore plus terribles.

Mémoire de Talon, tome III.

La Cour ne goûta pas même cet instant de tranquillité; elle fut en proie à des intrigues sans nombre. Celle qui fit le plus d'éclat, & à laquelle Condé se vit forcé de prendre part, n'eut d'autre source que l'ambition forcenée de l'Abbé de la Rivière.

Louis Barbier, Abbé de la Rivière, dont on a déjà fait connoître la lâcheté, avoit été tiré du sein de l'obscurité & de la misère par le Duc d'Orléans. La réputation qu'il avoit d'entendre parfaitement l'inutile Rabelais, lui servit de recommandation auprès de Gaston, qui lui-

Mémoires de Joli.

lui-même avoit fait une étude particulière de cet Ecrivain également hardi, obſcène & ſatirique. L'eſprit d'intrigue, de baſſeſſe, le libertinage acheverent ſa fortune. Il devint premier Aumônier de S. A. R., Chef de ſes Conſeils, & Miniſtre d'Etat. Il n'y avoit que l'avarice de la Rivière qui égalât ſa méchanceté. Il avoit fait le trafic le plus honteux des graces, des bienfaits & des ſecrets de ſon maître. Il l'avoit vendu au Miniſtre, le règne précédent, toutes les fois que ſon intérêt l'avoit exigé. En un mot, il paſſoit pour le traître le plus fameux & le mieux récompenſé du Royaume. 1648.

C'étoit pourtant par un homme ſi vil & ſi mépriſable que Gaſton, qui ne manquoit ni de lumières ni de pénétration, ſe laiſſoit gouverner. Dès le commencement de la Régence, la Rivière qui ne ſavoit point mettre de bornes à ſon ambition, aſpira au Cardinalat; Mazarin, ne pouvant alors ſe paſſer de l'appui de Gaſton, donna à ſon favori les plus fortes eſpérances de *Mémoires de la minorité P. L. D. D. L. R.*

1648. cette grande dignité. Mais il se garda bien de les réaliser, dans la crainte de trouver un rival de son autorité dans un homme qui marcheroit son égal au Conseil. Il le combloit seulement de dons & de bénéfices pour enchaîner son avidité & le rendre plus souple & plus docile. Ce manège fut justifié par le succès jusqu'à la naissance des troubles. Alors l'Abbé jugeant que Mazarin ne pouvoit subsister sans la protection des Princes du sang, exige le chapeau pour prix de celle de son maître. Mazarin céda à la nécessité. Il donna cette nomination si ardemment désirée; mais il se réservoit les moyens de la reculer & même de l'éluder par des obstacles secrets.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III, p. 15. & suiv.

Cependant la Rivière au comble de la joie, prodigue l'argent à Rome. Il agit avec tant d'adresse, d'activité & de bonheur, qu'il reçoit parole du Pape d'être bientôt revêtu de la pourpre sacrée. A cette nouvelle, Mazarin éperdu, lui suscita un rival contre lequel il ne lui étoit pas permis de lutter, sans encourir

l'indignation de toute la France.

Ce rival, si redoutable, étoit le 1648.
prince de Conti. Déjà Condé pour *Ibidem.*
le fixer de plus en plus dans la carrière Ecclésiastique, avoit essayé de lui ménager l'Evêché de Liége. Ce projet également utile & glorieux pour la France, n'avoit échoué que par la jalousie & les artifices du Cardinal qui ne redoutoit rien tant qu'un accroissement de puissance dans la branche de Bourbon-Condé. Le Prince travailloit alors à obtenir pour son frere le chapeau de Cardinal, mais par une promotion extraordinaire & avec les mêmes distinctions que les enfants des Rois. Dans ces circonstances Mazarin s'adresse à Condé. Il lui fait observer les dégoûts & l'aversion que le prince de Conti avoit déjà laissé entrevoir pour un état qui captiveroit son courage. Il ajoute qu'il y a lieu de craindre qu'il ne lui échappe, s'il ne trouve le moyen de le fixer malgré lui dans le Clergé. Le Prince reçut avec joie les ouvertures & les offres du Ministre. Ce jour-là

même Conti subjugué par l'ascendant
1648. de son frere, demanda lui-même en plein Conseil, la nomination de France, qui lui fut accordée sur-le-champ. Ce coup imprévu accabla la Rivière. Son étonnement, sa con-
Ibidem. fusion, sa fureur n'eurent point de bornes. Il fait retentir le Luxembourg de ses plaintes, de ses cris & de son désespoir. Il traite Mazarin de fourbe & d'ingrat. Il inspire à son maître toutes les passions qui le dévorent. Gaston se croyant méprisé & insulté, éclate, menace, rassemble chez lui tous les mécontents & semble se disposer à la révolte.

Avant que de laisser embarquer son maître dans une entreprise si odieuse, la Rivière le fit consentir à une négociation avec le prince de Condé. On lui députa un homme de la premiere qualité, avec ordre de lui offrir tout ce qui peut tenter l'avarice & l'ambition, pourvu qu'il engageât son frere à renoncer au Chapeau. Le Prince répondit en peu de mots, & avec toute la dignité de la vertu, *que sa fortune étoit si gran-*

de, qu'il n'avoit besoin que de la modérer ; que s'il suivoit les conseils de Monsieur, & qu'il accumulât charge sur charge, trésor sur trésor, il se rendroit justement odieux & suspect au Roi, qui devenu majeur ne chercheroit qu'à détruire sa puissance ; qu'il n'avoit enfin d'autre ambition que celle de conserver son héritage & ses établissements par de nouveaux services, un zèle & une fidélité à toute épreuve. 1648.

Ibidem.

Ces paroles magnanimes ne firent qu'aigrir Gaston ; il n'alloit plus chez le Roi qu'accompagné de tous les Princes des maisons de Vendôme, de Savoie, de Lorraine, des ducs d'Epernon, de Candale, & suivi d'une nombreuse garde ; il ne parloit plus que de réformer l'Etat, de chasser Mazarin, de pacifier l'Europe, & de remplir les premières charges du Royaume de nouveaux sujets, plus habiles & plus intègres que ceux qui les occupoient. Ces invectives, ces menaces pénètrent bientôt au Palais-Royal, & le remplissent d'inquiétude, de troubles & d'alarmes. On craint de voir

à chaque inſtant Gaſton à la tête
1648. des Frondeurs enlever le Roi, & envahir la Régence : mais bientôt Condé raſſura toute la Cour.

Ibidem. Il parut lui-même dans les rues de Paris, avec la même eſcorte que le duc d'Orléans. Les deux partis ſe bravoient mutuellement : on s'attendoit à quelques coups d'éclat, funeſtes préliminaires de la guerre inteſtine ; mais cet incendie, allumé en ſi peu de temps, s'éteignit & diſparut bientôt.

La Cour fut redevable du calme & de la concorde au maréchal d'Etrées & au marquis de Senneđterre, l'un & l'autre reſpectables par leurs lumières & leur expérience ; ils ſe préſentent au Luxembourg, & demandent audience à Gaſton ; ils lui remontrent avec force que ſa rupture avec la Reine ne peut durer plus long-temps, ſans entraîner la ruine de l'Etat ; que la cauſe en eſt odieuſe & injuſte ; qu'il ne peut ſans ſe déshonorer, préférer ſon domeſtique à un Prince du Sang, ſon proche parent ; que s'il ne modère

ses transports & son ressentiment, il forcera la Reine à s'abandonner 1648.
à la conduite de M. le Prince; qu'il connoît le courage impétueux de Condé, capable de tout entreprendre pour le réduire à son devoir. Puis s'adressant à l'Abbé, ils lui demandent s'il prétend porter le flambeau de la discorde dans la Maison Royale, & plonger le Royaume dans les horreurs de la guerre civile, pour satisfaire son ambition; s'il ne doit pas rougir d'entrer en concurrence avec un Prince du Sang; s'il espère que son maître bravera long-temps les reproches & la haine de la Nation, en le protégeant au mépris de la décence & de l'équité: enfin, comment il se mettra à couvert de la vengeance & du ressentiment d'un homme, tel que M. le Prince.

A ce nom redoutable, la Rivière, déjà vaincu par la frayeur, céda, & conjura Gaston d'abandonner ses intérêts; mais rien n'étonna plus le Duc, que le bruit qui se répandit tout-à-coup, que Condé, à la tête

de la garde du Roi, se disposoit à le
1648. venir forcer jusque dans son propre Palais. Gaston, éperdu de crainte, frémissant de colère & de dépit, alla cacher sa honte & sa douleur à Limours, d'où il revint deux jours après chez la Reine, traitant Mazarin à son ordinaire : on acheva de le désarmer à force de promesses qu'on oublia bientôt. Ce fut ainsi que Condé, par la seule terreur de son nom, termina une querelle, sur laquelle les factieux avoient conçu les plus vastes espérances.

Cependant les vacances étoient à peine écoulées, qu'on vit renaître à Paris la fermentation & le désordre : il n'y avoit point d'artifice auquel les chefs de la Fronde n'eussent recours pour entretenir les Parlements & les Citoyens dans la défiance, les soupçons, la haine & la frayeur. On publioit par-tout que la régente conservoit un vif & profond ressentiment de la journée des Barricades, dans laquelle elle avoit eu la douleur de voir la multitude prévaloir contre l'autorité suprême,

la Majesté Royale éclipsée ; que cette victoire des Peuples sur le Souverain n'étoit susceptible ni de pardon ni d'oubli ; que les injures, les invectives, les outrages étoient presque toujours gravés en caractères ineffaçables dans l'ame des Maîtres du monde ; que Mazarin surtout condamné & proscrit par la voix du peuple, ne dissimuloit sa rage & sa vengeance, selon le génie de sa Nation, que par le sentiment de sa foiblesse actuelle ; qu'il n'attendoit qu'un schisme dans le Parlement, un changement dans le peuple naturellement léger & inconstant, la majorité du Roi, les occasions enfin, que le dépositaire de la puissance Royale est toujours le maître de ménager, pour laisser éclater son ressentiment dans toute son étendue ; que tandis que les circonstances étoient favorables, que le Parlement étoit prévenu contre le Ministre, plein de force & de vigueur, la multitude échauffée & encouragée par le succès, il falloit poursuivre & chasser cet étranger dont le joug 1648.

étoit si honteux pour l'Etat; que la
1648. Reine n'étoit ni assez puissante ni assez respectée pour le maintenir, sans le concours & l'appui du duc d'Orléans & de M. le Prince; que l'on connoissoit la modération & même la foiblesse du premier, incapable d'encourir l'indignation publique pour protéger un homme qui l'avoit souvent trompé; que l'autre à la vérité étoit plus redoutable, mais qu'il étoit trop éclairé pour ne pas savoir qu'un Prince de sa réputation n'a d'autre asyle contre l'insolence & la tyrannie d'un favori, que la faveur publique; que quand même il se chargeroit du salut de Mazarin pour complaire à la Reine, il sauroit bien arrêter & modérer son zèle; qu'il n'y avoit pas lieu de craindre que le premier Prince du Sang préferât les intérêts d'un Italien odieux & détesté, à ceux de la Nation.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Ainsi raisonnoient Longueil, Broussel, Novion, Blancmesnil, Viole, Charton, dans les assemblées qui se tenoient tantôt chez le pre-

mier de ces Magiſtrats, tantôt ailleurs. On prétend que tous, excepté Brouſſel, n'agiſſoient que par des motifs de vengeance, d'ambition, d'intérêt perſonnel. Le bien public, ſi cher à la compagnie dont ils avoient l'honneur d'être membres, n'étoit que le prétexte de leur zèle. Mais leur parti eût été bientôt diſſipé & anéanti, ſans un de ces hommes remuants & audacieux que la providence ſuſcite quelquefois pour châtier les Peuples & les Rois. On voit que je veux parler du Coadjuteur de Paris, ce Prélat ſi longtemps funeſte à ſa Patrie, à Condé, à Mazarin & à lui-même.

1648.

Mémoires de Joli.

Mémoires de madame de Nemours.

Jean-François-Paul de Gondi de Retz, iſſu d'une famille ancienne à Florence, & très-illuſtre en France, avoit reçu de la nature un génie puiſſant & lumineux, des qualités éclatantes, un courage indomptable. Son ame étoit inquiète, jalouſe, amie de l'oſtentation, du faſte, des nouveautés, de l'indépendance & de la faction. Les dangers éminents, ſuivis d'une grande réputation, n'a-

voient que de l'attrait pour cet hom-
1648. me fier & dangereux, habile à pénétrer les desseins d'autrui, profond & impénétrable dans les siens, d'une foi inviolable envers ses complices, prodigue de son bien & de celui des autres, capable de tout oser, de tout attaquer, de tout renverser pour satisfaire ses passions; au-reste, sans frein & sans mœurs, faisant servir indifféremment à ses vues la vertu, le vice, la probité, les sciences & la religion. C'étoit du sein de la débauche & du libertinage qu'il osoit prêcher au peuple toute la sévérité de la morale chrétienne. Son éloquence, son génie, son affabilité, ses profusions secrètes, le zèle dont il affectoit d'être pénétré pour le bien public, le rendirent long-temps l'objet de la vénération de la multitude. Elle ne voyoit que des vertus, de l'élévation, de la grandeur d'ame, de la générosité dans un Prélat qui n'étoit regardé par les sages, que comme un homme factieux, violent, hardi & emporté. Tels étoient les déréglements

de l'ame & de l'eſprit de Gondi, qu'il eût préféré la qualité de chef 1648.
de parti à celle de premier Miniſtre.

Croiroit-on qu'il s'honoroit du nom de petit Catilina ! & que dès ſon enfance, il ne regardoit qu'avec vénération ce fameux conſpirateur & les autres, dont le génie & les attentats, le courage & la deſtinée ont étonné l'univers. Il approfondiſſoit leurs caractères, il démêloit leurs intrigues, il étudioit leurs marches, & ſe formoit ſur leur modèle. Lorſqu'au Séminaire on le croyoit occupé à méditer les vérités de la Religion, dont on lui deſtinoit un des principaux miniſtères, il eſſayoit ſon ame aux complots & aux conjurations : il avoue lui-même qu'il en conduiſit une à l'âge de vingt-trois ans, contre la vie de Richelieu. Cet apprentiſſage du crime enhardit ſon courage, dévelopa ses talents, au-point qu'on diſoit de lui, qu'il avoit autant de génie pour déchirer & renverſer un Empire, que le Grand Condé pour le conquérir & le gouverner.

1648. Les mémoires que cet homme sublime & pervers nous a laissés, & dans lesquels il parle avec autant d'audace que d'indifférence, de ses vices, de ses excès, de ses fautes, de ses passions; de ses crimes, & de ses talents, respirent la grandeur, le feu, l'impétuosité & l'inégalité du génie. On voit qu'il n'est touché que des choses extrêmes, souvent chimériques, impossibles, & toujours supérieures à la fortune & à l'ambition d'un particulier. Au-reste, la destinée de ce Prélat fut la même que celle de presque tous les grands hommes de ce siècle. Après avoir scandalisé la terre, il l'édifia; aux passions les plus violentes succéda le calme le plus profond; l'esprit de faction & de discorde fit place à la douceur & à l'aménité; il devint enfin dans sa vieillesse l'amour & les délices des honnêtes gens, dont il avoit été le fléau dans sa jeunesse. Personne n'ignore que le cardinal de Retz paya scrupuleusement les dettes prodigieuses que le Coadjuteur n'avoit contractées que pour

Histoire du vicomte de Turenne, par Ramsai, tom. I.

plonger sa patrie dans le trouble, la révolte & les guerres civiles. 1648.

C'étoit ce Prélat alors si redoutable par ses passions, son caractère, sa place & ses talents dangereux, qui avoit été l'auteur secret & invisible des Barricades; c'étoit lui qui animoit & dirigeoit la Fronde; mais il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il ne mettroit pas à la tête du parti, l'homme qu'il paroît avoir le plus estimé de son siècle.

Dès le retour de Condé à Paris, le Prélat avoit épuisé toutes les ressources de son génie, pour l'exciter à embrasser la protection de la Fronde. Condé n'avoit, comme on l'a remarqué, d'autre point de vue que celui de préserver le Royaume de la guerre civile, & de détacher la Reine d'un Ministre, contre qui il voyoit la Nation déchaînée. Déjà il avoit suspendu le ressentiment d'Anne d'Autriche, préservé la Capitale d'un siège, & obtenu ou plutôt arraché de la Cour cette fameuse Déclaration, qui sembloit mettre le Royaume à l'abri de l'oppression.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

1648. Il ne lui restoit plus, pour consommer son ouvrage, que d'éloigner peu-à-peu le Cardinal du ministère, & de l'envoyer à Rome, sa patrie, avec une grande récompense & un beau titre; mais il n'eût pas plutôt vu la chaleur de la faction, qu'il la soupçonna de vouloir restreindre l'autorité royale dans des bornes trop étroites. Plusieurs traits particuliers augmentèrent encore le dégoût, l'aversion & le mépris, qui commençoient à naître dans son ame contre la Fronde. Les chefs du parti avoient été offrir leurs services à S. A. R. dans le démêlé éclatant qu'il venoit d'avoir avec elle. Cette disposition du Prince n'échapa point à la pénétration du Coadjuteur; il déploya tous les artifices de l'éloquence pour justifier son parti, & lui ménager un chef, qui seul, pouvoit le préserver du naufrage; il fit souvent retentir à ses oreilles les fameux noms de Guyse & de Mayenne, qui, avec une naissance moins éclatante, un rang moins élevé, moins de génie & de fortune, avoient lutté

ſi long-temps contre l'autorité ſuprême. Condé connoiſſoit auſſi-bien que le Coadjuteur, la ſupériorité de ſes avantages ſur ces deux Princes étrangers : mais il vouloit alors les ſurpaſſer en vertus, comme il les ſurpaſſoit en réputation. 1648.

Il répondit au Coadjuteur, qu'il n'avoit rien promis dont la faction ne l'eût diſpenſé par ſon emportement. *Le parti*, lui dit-il, *eſt entraîné, précipité au-delà de ſes vues par des eſprits fougeux ; ſi je me précipitois avec lui, je ferois peut-être mieux mes affaires que lui ; mais je m'appelle Louis de Bourbon, & je ne veux pas ébranler la couronne.* Gondi ne ſe rebuta point ; il étala pluſieurs fois aux yeux de Condé tout ce que le crédit & la puiſſance d'un chef de parti, l'amour & les applaudiſſements des peuples préſentent d'attraits à un ambitieux. Son diſcours fut vif, preſſant, plein de feu, de force & d'énergie ; Condé n'y répondit qu'en exhortant le Coadjuteur à renoncer lui-même à la cabale, offrant de le rétablir dans les bonnes graces

de la Reine. Le Coadjuteur eût
1648. plutôt renoncé à sa place. Il ne vit plus dès-lors dans le Prince qu'un homme qui aimoit mieux régner dans le cabinet que dans la faction. Il eut recours à des moyens plus faciles pour bouleverser l'Etat; ils ne lui réussirent que trop. Il étoit de la destinée de la capitale d'être en proie aux horreurs de la guerre civile, par un homme, dont le ministère n'est institué que pour le maintien de la concorde, de la paix & de l'union, & par une Princesse qui sembloit n'être née que pour les jeux, les ris, les plaisirs & les graces.

Mémoires de Montglat, t. III.
Mémoires de Joli; de la duchesse de Nemours.

Tel est le détail d'une partie des intrigues qui précédèrent le siège de Paris. Quelques Ecrivains ont cependant prétendu que Condé ne balança jamais dans le fonds de son cœur, entre la Cour & la faction, & que s'il prêta l'oreille aux chefs du parti, ce ne fut que dans le dessein de rendre un nouveau service à la Reine, & de les empêcher de s'adresser au duc d'Orléans.

Quoi qu'il en soit, les assauts que le Coadjuteur livra à sa vertu, ne furent pas les plus dangereux qu'il eût à repousser; la duchesse de Longueville essaya de le séduire; le Duc son époux lui prédit qu'il perdroit la fortune de l'État & la sienne même, s'il protégeoit Mazarin. Enfin, le duc de Châtillon, qui ne l'abandonnoit pas plus à la Cour que dans les combats, ne cessoit de lui représenter qu'à travers tous les vains dehors de respect & de soumission, que le Cardinal lui prodiguoit, on voyoit percer de temps en temps la jalousie, la crainte & les soupçons; que sans rappeller le siège de Lérida, où il n'avoit pas tenu à ce Ministre qu'il ne perdît la vie avec la réputation, il venoit d'éprouver des marques plus récentes de haine & de défiance de sa part; qu'il lui avoit débauché le marquis de Noirmoustier qui, pendant cette dernière campagne, n'avoit pas rougi de prendre auprès de lui l'humiliant emploi d'espion. Quelles récompenses lui avoient valu ses victoires? 1648.

le refus de l'Amirauté, des offres in-
1648. sidieuses, des persécutions secrètes, des refus réitérés & constants de graces & de bienfaits pour ses amis. Est-il juste qu'il sacrifie tous les avantages que la naissance, la victoire & la réputation réunissent à l'envi en sa personne, pour soutenir la fortune chancelante d'un Ministre qui prétend gouverner la Nation par des maximes étrangères & tyranniques, Depuis quand, la France, si féconde en génies puissants, cherche-t-elle les dépositaires de l'autorité souveraine parmi des étrangers issus d'un sang ennemi? Il ajoute qu'il ne voit que des pièges, des écueils, des précipices en se liant avec Mazarin; que si le Prince le maintient contre tout le Royaume, l'ingrat ne profitera de sa fortune, que pour détruire celle d'un protecteur trop puissant? que si au-contraire le Ministre vient à succomber, il l'entraînera dans sa chûte.

Mémoires de la minorité de Louis XIV. par le duc de la Rochefoucault.

Ibidem. Ces raisons ébranloient Condé, & le laissoient flotter dans l'incertitude & la perplexité; mais le maré-

chal de Grammont, le compagnon de ses victoires & de ses plaisirs, 1648.
qui partageoit sa confiance avec Châtillon, plaidoit encore avec plus de force & de chaleur la cause de la Cour. Il exagère les entreprises de la faction; il se plaint qu'elle ne met bientôt plus de bornes à ses prétentions, qu'elle envahit insensiblement toute l'autorité; que loin d'être satisfaite de la fameuse déclaration du 28 Octobre, qui laissoit en quelque sorte l'administration absolue des finances au Parlement, elle aspire maintenant à la connoissance des affaires de la guerre, à la disposition du ministère; que si on ne l'arrête, il y a lieu de craindre qu'elle n'attaque bientôt les personnes les plus sacrées; que la condition des factieux seroit enviée de tout le monde, s'ils imposoient des loix aux Souverains, & celle des Princes du Sang dignes de compassion, s'ils s'y soumettoient; que la Monarchie, de sa nature, est une, indivisible, absolue, indépendante; que s'il y a des abus à corriger dans

le gouvernement, c'eſt à la Nation
1648. aſſemblée par ſes députés à les détruire, & non à une cabale enhardie par l'impunité ; que ce n'étoit point par des conſeils foibles & timides, mais par le courage & la vigueur, que les Empires ſe ſoutenoient & devenoient floriſſants ; que le mal étoit parvenu à un point qu'il falloit avoir recours à la force pour le réprimer ; que ſi dans cette extrêmité le grand Condé refuſoit ſa protection à une Cour opprimée & réduite aux abois, il auroit la honte & la douleur de voir la Reine ſuivie du Roi & du duc d'Anjou, ſortir du Royaume pour aller mendier un aſyle & des ſecours chez des Nations alliées de la Couronne.

Ibidem.

Ainſi parloit un homme eſclave de la faveur; il ajoutoit, pour défendre ſon ami, que la mutation des Mininiſtres ètoit preſque toujours inutile & dangereuſe; qu'il valoit mieux en tolérer de médiocres & même de mauvais, que d'en recevoir des mains d'un peuple mutiné. Il excuſoit enſuite & pallioit la conduite

& les défauts de Mazarin, proteſtant au Prince que ce Miniſtre ſouple, complaiſant, facile, n'auroit jamais ni le pouvoir ni la volonté de ſe souſtraire au joug de ſon libérateur. 1648.

Mais ce qui décida Condé, fut la conduite d'Anne d'Autriche. Elle employa, pour l'attendrir, tout ce que les larmes & la douleur ont de force dans une Reine malheureuſe; elle lui proteſta que n'ayant de reſſource & d'eſpérance que dans ſon appui, elle le regarderoit toujours comme ſon troiſième fils. Mazarin s'humilia juſqu'au point de lui jurer qu'il dépendroit toujours de ſes volontés. Enfin, le jeune Roi dont les graces & la majeſté naiſſantes commençoient à imprimer le reſpect & la tendreſſe, préparé par la Reine ſa mère, ſe jette au cou du Prince, l'embraſſe, le ſerre dans ſes bras, & lui recommande le ſalut de l'Etat & de ſa perſonne. L'ame du Héros ne put réſiſter à une ſcène ſi touchante; comment le Vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Nortlingue & de Lens eût-il oſé démentir tant

de gloire & de service? Il se livra
1648. au plaisir de protéger une Cour qu'il croyoit ingrate & un Ministre qu'il n'estimoit pas.

Il garda d'abord quelque modé-
[1] Ibidem. ration, essayant de ramener le calme par d'autres voies que par la force des armes; mais bientôt son caractère impatient & fougueux, irrité par des obstacles qu'il dédaignoit, l'emporta comme un torrent au-delà des bornes qu'il sembloit s'être prescrites. La querelle de Mazarin devint la sienne, & il la soutint avec tant de fierté & de hauteur, qu'il convertit en haine & en terreur cette tendre vénération dont chaque ordre de l'Etat lui avoit donné tant de marques.

Cependant, la Reine mettoit en usage les ressources d'une politique foible & méprisée, pour arrêter les progrès du parti. Elle se plaint que la Fronde, sous prétexte du bien public, remplit la France de divisions & de malheurs; que le peuple, encouragé par les factieux, refuse de payer les impositions; que toutes

toutes les sources de la Finance sont taries ; & que l'Etat est réduit à la triste nécessité de faire banqueroute aux familles qui lui ont prêté des sommes considérables avant l'expulsion d'Hémeri. Elle demande enfin ce qu'on veut que la France devienne dans de si tristes conjonctures. Mais la Fronde, qui domine dans le Parlement, craignant que les secours que la Reine réclame, ne servent à sa ruine, répond que la chambre de Justice, établie pour la recherche des Financiers, produira plus d'argent qu'il n'en faut pour obliger l'Espagne à une paix qui lui est plus nécessaire qu'à la France. L'esprit de vertige, de discorde & de faction avoit amené les choses au point, qu'il falloit que l'autorité Royale reprît son ancienne vigueur ou achevât d'être anéantie. 1648.

Anne d'Autriche tenta un dernier effort ; elle envoya au Parlement les Princes & les Pairs, dans l'espérance que ce concours des premières têtes de l'Etat contiendroit les plus emportés, & imprimeroit du *Mémoires de madame de Motteville, T. III.*

respect & de la terreur à la multitude qui assiégeoit le Palais. Telle
1648. étoit la prévention de cette Princesse en faveur des Grands, qu'elle comptoit sur le secours de tous en général, & de chacun en particulier. Elle ignoroit que plusieurs d'entre eux, déjà séduits par leur propre corruption & les artifices du Coadjuteur, ne respiroient que le trouble. Ce prétendu remède ne fit que précipiter le fléau de la guerre civile.

Mémoires du Cardinal de Retz, de madame de Nemours, de Joli.

En effet, l'assemblée n'eut pas été plutôt ouverte, que le président Viole invoque le Saint-Esprit pour éclairer messieurs les Princes sur les abus de l'administration; il entre ensuite dans le détail de ces abus, & finit en se plaignant vivement que, tandis que le Ministre cherche à entamer une négociation insidieuse, il fait filer des troupes vers Paris, pour opprimer les défenseurs de la patrie. Le Prince, qui ne s'étoit contenu jusqu'alors qu'avec beaucoup de peine, se leve & demande au Président, d'un air fier, qui commande ces troupes : *C'est*, lui ré-

pondit Viole, *le Colonel David*. Le Prince élevant la voix déclara à la compagnie que, depuis qu'il étoit à la tête des armées, il n'avoit jamais entendu parler du Colonel David; il réfuta ensuite avec la même hauteur tout ce que Viole avoit avancé, & conclut en disant que ce n'étoit pas à la Compagnie à s'immiscer des affaires d'Etat; mais qu'elle devoit se renfermer dans le soin de rendre la justice aux particuliers. La Compagnie étonnée de la vivacité & de la véhémence du Prince, demeura quelque temps dans un profond silence: à ce silence succédèrent des murmures sourds & confus. Condé aigri par le bruit, jette des regards fiers & méprisants sur quelques jeunes Conseillers qui témoignoient le plus de chagrin & d'impatience. Un d'eux, le plus impétueux des Enquêtes, appellé Quatresoux, s'écrie que M. le Prince l'a menacé du doigt. Condé a toujours protesté qu'il n'en avoit pas même eu la pensée. Cependant la fermentation augmentoit avec les plaintes; l'heure qui sonna

1648.

Mémoires de la minorité de Louis XIV P. L. D. D. L. R.

alors empêcha les progrès du trouble. Chacun se retira triste & mécontent. Le discours & la prétendue menace du Prince, répandus & exagérés dans le public, lui aliénèrent tous les cœurs; il cessa dès ce jour d'être l'amour & les délices de la Capitale; il soutint ce revers avec fermeté, opposant autant de mépris aux clameurs du peuple, qu'il avoit laissé voir d'indifférence pour ses applaudissements.

1648.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

Cependant, les démarches de la faction indignoient Condé; il déclara à la Reine, qu'il ne retourneroit plus au Palais, qu'on lui avoit manqué de respect, que *de Prince du Sang il ne deviendroit jamais Bourguemestre.* Enfin, ce Prince, jusqu'alors si sage & si magnanime, qui seul avoit arrêté la vengeance de la Reine, la sollicita, & offrit d'en être le Ministre.

Mémoire de Talon, tome III.

Quand même Anne d'Autriche eût eu assez de grandeur d'ame pour oublier la journée des barricades, il étoit difficile que tout ce qui se passoit alors, ne rappellât & n'é-

chauffât ses anciens ressentiments.
Elle éprouvoit de la part des compagnies supérieures des contradictions auxquelles Mazarin ne pouvoit s'accoutumer; la déclaration du 28 Octobre n'avoit été enregistrée à la Chambre des Comptes & à la Cour des Aides, qu'avec beaucoup plus de clauses & de modifications qu'au Parlement même. 1648.

La seconde de ces Compagnies venoit de donner un Arrêt, par lequel il étoit défendu, sous des peines capitales, de mettre les tailles en parti, & d'avancer de l'argent au Roi sur cette branche de ses revenus. Certes, la Cour des Aides n'avoit d'autres vues que d'écarter l'oppression des campagnes, & d'arrêter la dissipation des fonds absorbés par des intérêts énormes; mais cet Arrêt n'en réduisoit pas moins la Cour au discrédit & à l'indigence: sur les plaintes amères & réitérées de la Reine, la Cour crut se relâcher beaucoup, en suspendant son Arrêt pour six mois. La Régente envoya dans le même temps à la

Chambre des Comptes une déclaration, qui l'autorisoit à emprunter à
1648. dix pour cent d'intérêt; la Compagnie entière se prêtoit à ses vues, lorsque, tout à-coup, le Clergé de Paris, animé & excité par le Coadjuteur, s'oppose à la déclaration, comme illicite & défendue par les loix de l'Eglise, qui ont toujours proscrit l'usure; il déclare que les Compagnies ne peuvent acquiescer aux désirs du ministère, sans autoriser la corruption & le scandale; la Reine se vit forcée de retirer sa déclaration.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

Pendant que la haine agissante & infatigable du Coadjuteur surprend & alarme la vertu, le zèle & la fidélité du Clergé, des Compagnies & des Citoyens, il poursuit & attaque Mazarin, son ennemi, avec les armes du ridicule, presque toujours victorieuses & décisives auprès d'une Nation également vive, ingénieuse & enjouée. Il n'y avoit point de jour qu'il ne parût quelque vaudeville contre le Cardinal : le succès en fut prodigieux. Mazarin se vit

Mémoires de Lainé, t. I, page 67.

en même temps couvert de mépris, d'opprobres, de haines & de railleries. 1648.

Il ne manquoit plus au Prélat que la ressource de la calomnie pour achever de le rendre odieux & exécrable; il ne tarda pas à l'employer. Ses Emissaires publient dans tout Paris que la nuit de Noël doit être aussi funeste à la Nation que l'avoit été dans le siècle dernier celle de la Saint-Barthélemi; que la Cour l'avoit destinée au meurtre & au pillage. On ne sauroit croire avec quelle avidité ces bruits absurdes & horribles étoient reçus de l'imbécille populace. La haine, la fureur, la licence n'avoient plus de bornes; les places publiques, les carrefours regorgeoient de placards satiriques, & les maisons, de libelles, dans lesquels on déchiroit impitoyablement tout ce qu'il y avoit de plus auguste & de plus sacré dans la Nation.

Mémoires de madame de Motteville, tom. II.

Mémoires de Nemours, de Joli, de la Rochefoucaut &c.

La Reine ne se consoloit de tant d'outrages, que parce qu'elle se voyoit à la veille d'en châtier les

auteurs. Déjà elle tenoit des conseils
1648. secrets & fréquents avec le prince
Mémoires de Montglat, tom. III. de Condé ; elle concertoit avec lui les moyens d'accélérer la vengeance. Condé, persuadé qu'elle ne peut dompter la faction & recouvrer son autorité, que par le secours de la terreur & la force des armes, écoute & adopte les conseils les plus hardis : voici celui qu'il appuya le plus & qui convenoit davantage à son caractère fier & entreprenant.

Il vouloit répandre le bruit que les Espagnols paroissoient sur la frontière de Picardie, & sous ce prétexte faire sortir l'armée de ses quartiers, & l'appeller promptement vers la Capitale ; que, lorsqu'elle ne seroit plus éloignée que d'une journée, le Roi s'avanceroit avec lui au-devant d'elle ; qu'il la posteroit entre la rivière & le fauxbourg Saint Antoine ; qu'on se saisiroit de l'arsénal, & qu'alors on sommeroit les chefs de la Fronde de se retirer ; que s'ils refusoient d'obéir, & que le peuple eût recours à de nouvelles barricades, l'armée partagée en trois corps,

ayant chacun à sa tête vingt pièces de canon, entreroit en même temps dans la Ville par la porte Saint Antoine, le quai des Céleſtins & la porte Saint-Bernard; qu'on s'empareroit de l'iſle Saint Louis, dont on feroit une eſpèce de place d'armes, pour contenir la Cité; qu'on romproit les barricades à coup de canon; qu'à meſure que le peuple reculeroit, les troupes & l'artillerie avanceroient jusqu'à ce qu'on eût emporté tous les retranchements; que le Roi, devenu maître de la Ville & du Palais, se feroit livrer les principaux factieux, dont il feroit un châtiment exemplaire, & qu'il régneroit alors ſans obſtacle & ſans contradiction.

1648.

Ibidem.

Tels étoient les moyens de Condé; on ne peut nier qu'ils ne fuſſent auſſi faciles que décisifs. Quelle réſiſtance eût pu apporter un peuple immenſe, à la vérité, & irrité, mais amolli par le luxe & les délices, n'ayant ni Généraux ni artillerie; d'un autre côté, n'étoit-ce pas hazarder le ſalut d'une infinité de Citoyens plus malheureux que coupa-

bles, & expofer aux plus terribles
1648. extrêmités la Ville la plus floriſſante de l'Europe, l'ouvrage immortel de tant de ſiècles & de Rois, qui déjà commençoit à être la patrie des arts, des ſciences & de l'induſtrie.

Mémoires de la minorité de Louis XIV P. L. D. D. L. R.

Cependant, le Conſeil preſqu'entier applaudit au plan du Prince; il n'y eut que Mazarin qui s'y oppoſât. La foibleſſe & non l'humanité guidoit ce Miniſtre; il craignoit de ne trouver jamais aſſez d'iſſues pour ſe ſauver de la Capitale, & ſe dérober à la fureur des Bourgeois déſeſpérés. On préféra le ſentiment de Michel le Tellier, ſecrétaire d'Etat, de la guerre, & autrefois procureur du Roi au Châtelet. Le Tellier, très-inſtruit des reſſources qui répandent l'abondance à Paris, prétendoit que, ſi l'on pouvoit venir à bout de bloquer cette grande Ville, & de lui couper les vivres, ſeulement pendant huit jours, on l'affameroit aiſément, & que la multitude viendroit elle-même livrer au Roi les auteurs des troubles, pour obtenir la paix & du pain. Peu importoit à la Reine de

quels moyens elle se serviroit pour recouvrer son autorité; cependant, comme elle croyoit appercevoir moins de périls & d'obstacles dans le projet de le Tellier, elle adopta son plan, & chargea Condé de l'exécuter. 1648.

Soit que le duc d'Orléans fût jaloux du chef de l'entreprise, soit qu'il voulût ménager les frondeurs, qui lui avoient offert plusieurs fois la régence; soit qu'il craignît un soulévement général de la part des Provinces, il combattit une résolution concertée à son insçu. La Reine employa long-temps envain les prières & les larmes pour le toucher; voyant qu'elles ne l'ébranloient pas; *Puisque*, dit-elle d'un ton ferme, *le Lieutenant Général de la Couronne, l'oncle du Roi, l'abandonne dans le péril le plus pressant, je n'en poursuivrai pas moins mon entreprise; je suivrai par-tout M. le Prince avec mes enfants; seul il aura la gloire d'être le défenseur & le restaurateur de l'Etat.* L'émulation produisit des effets, que la tendresse & la pitié n'avoient

point opérés. Gaston consentit à
1649. tout : il fut résolu sur-le-champ que la Maison Royale sortiroit de Paris la nuit du 5 au 6 Janvier.

Ce jour-là même le maréchal de Grammont donna un grand souper au duc d'Orléans, à M. le Prince & au cardinal Mazarin : chacun couvroit, sous les apparences de la joie & du plaisir, les desseins vastes & profonds dont il étoit occupé. Sur les deux heures, les Princes & les Ministres rentrèrent au Palais Royal, dont les portes furent fermées ; une heure après, la Reine sortit, ayant dans son carosse le Roi & le duc d'Anjou ; elle attendit au cours Gaston & Condé, qui avoient été prendre leurs familles. Le premier parut bientôt suivi de son épouse & de ses quatre filles, dont les trois dernières étoient encore au berceau. Le Prince de Condé arriva le dernier au rendez-vous, avec sa mère, sa femme, son fils & le prince de Conti qu'il avoit été chercher jusque dans son lit, parce qu'il s'en défioit. Il ne manquoit de toute la Maison Royale que la du-

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

cheſſe de Longueville qui, ſous pré-texte d'une groſſeſſe très-avancée, refuſa opiniâtrément de ſortir de la Ville. On verra bientôt les motifs de ſa conduite. 1649.

Au moment que les premières têtes de l'Etat s'échapoient de la Capitale, comme des fugitifs, on diſtribuoit à tous les Officiers de la Couronne, aux Miniſtres, aux Grands, des billets qui leur enjoignoient de partir ſur-le-champ & d'aller joindre le Roi à Saint-Germain. Jamais nuit ne fut plus remplie d'effroi, de trouble & d'alarmes: funeſte contraſte des fêtes & des plaiſirs qui ſignaloient ce temps conſacré aux réjouiſſances. La Cour arriva à Saint-Germain, ſans Officiers, ſans meubles, ſans linge & ſans argent. On vit des Dames de la première qualité, des Princeſſes, être obligées de coucher ſur la paille dans la ſaiſon la plus rigoureuſe de l'année. L'inquiétude, le chagrin, la crainte de l'avenir déchiroient tous les cœurs. Il n'y avoit que Condé qui, par ſon intré-

pide gaieté & sa confiance, rassurât
1649. les esprits. Anne d'Autriche partageoit sa fermeté & son courage; elle disoit en riant que ce n'étoit qu'un voyage de huit jours, tant le Tellier avoit sçu lui persuader que, dans ce court espace de temps, elle jouïroit de la gloire & du plaisir de voir les habitants de cette Ville, si
Ibidem. fière & si indocile, réclamer à genoux sa clémence & son humanité. Cependant, la situation de la Reine n'étoit guères moins affligeante que celle des Courtisans; elle manquoit de tout. Elle ne subsista pendant toute cette expédition que de l'argent que lui prêta la Princesse Douairière. La table du Roi étoit renversée; les diamants de la Couronne engagés; les Pages de la Chambre congédiés; la plupart des grands & des petits Officiers avoient disparu, dans l'impuissance où ils étoient de servir plus long-temps à leurs dépens. Les troupes mêmes destinées au châtiment de la Capitale, ne subsistèrent que de pillage, pendant un blocus de trois mois.

Telle étoit la face de Saint-Germain : celle de Paris étoit encore 1649.
plus déplorable. A peine le bruit de *Ibidem.*
l'évaſion du Roi eſt-il répandu que tous les Citoyens ſortent de leurs maiſons ; les uns font retentir l'air de cris & de gémiſſements, ceux-ci d'imprécations, de menaces & de blaſphêmes. On en voit qui courent dans les rues, éperdus de crainte & de frayeur ; les autres prennent les armes, tous s'accordent à regarder Mazarin comme l'unique auteur des malheurs publics.

Cependant le Parlement s'aſſembla, malgré la ſolennité de la Fête. La douleur s'étoit communiquée à tous les Membres de la Compagnie : chacun ſe regardoit avec étonnement ; les larmes couloient de preſque tous les yeux ; on gardoit un morne & profond ſilence, qui n'étoit interrompu que par les ſoupirs qu'arrachoit la vue des maux qui alloient inonder le Royaume. La compagnie fit tout ce qui dépendoit d'elle pour les prévenir ; elle députa à Saint Germain, pour ap-

prendre de la bouche même de la
1649. Reine les causes de sa retraite, & la supplier de désigner les Citoyens qui lui étoient suspects, afin de leur faire leur procès.

Les députés se présentèrent à Saint-Germain, en qualité de suppliants; Mazarin eut l'impudence de faire congédier, sans réponse, ceux du Parlement: faute d'autant plus inexcusable, que la Reine n'auroit éprouvé qu'une soumission aveugle & sans bornes de la part de la Compagnie; elle seroit rentrée le jour même dans la Capitale, victorieuse, triomphante & absolue, sans qu'il en eût coûté une goutte de sang françois. Déjà la plupart de ceux qui avoient contribué à la cabale ne pensoient qu'aux moyens d'échapper à la vengeance suspendue sur leurs têtes.

Mémoires de Montglat, t. IV.

Cependant les Gens du Roi étoient retournés à Paris, tristes, confus & humiliés; ils rendirent compte à la compagnie, en peu de mots & avec les marques les plus sensibles de douleur, de la fierté, de la hauteur & de la dureté de la Cour; ils ajou-

Mémoires de Talon, du cardinal de Retz.

tèrent qu'elle étoit réfolue de porter les chofes jufqu'aux extrêmités les plus effrayantes; qu'il n'y avoit d'efpérance de falut que dans la protection du ciel; en un mot que Paris étoit bloqué de toute part. A cette terrible nouvelle, la fureur & le défefpoir s'emparent de tous les efprits; l'excès de la frayeur produit l'audace & la fermeté; Mazarin eft profcrit; on prend les armes; l'avarice, l'ambition, la vengeance amenent de nouveaux défenfeurs à la Fronde.

1649.

Le premier, qui fe préfenta, fut le duc d'Elbeuf avec fes trois fils, il fut fuivi des ducs de Beaufort, de Bouillon, de Briffac & de Luines, du maréchal de la Mothe-Houdancourt, des marquis de Fosfeufe, de Vitri, d'Alluie, de la Boulaie, de Fiefque, de Montréfor, de Matha, de Saint-Germain-d'Apechon & de plufieurs autres. Mais le Coadjuteur, le principal artifan des troubles, qui n'avoit ceffé d'attifer le feu de la difcorde, avoit ménagé fecrétement à fon parti

un Chef, dont le nom seul donna
1649. plus de force & de réputation à la cause commune, que tout ce concours de Généraux & de Gens de qualité. C'étoit le prince de Conti qui, déjà subjugué par l'ascendant qu'il avoit laissé prendre sur lui à la duchesse de Longueville, céda aisément aux instances du Prélat.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

La jalousie seule arma le frère contre le frère; le jeune Prince vouloit faire voir à son aîné qu'il étoit capable des plus grandes choses sans lui, & même contre lui. Pour la duchesse de Longueville, l'envie de se venger de quelques railleries, échapées au prince de Condé contre elle, & de briller à la tête d'un grand parti, la précipitèrent dans la faction. Condé, qui ne voyoit qu'à regret sa sœur entre les mains des Frondeurs, lui assigna un rendez-vous aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, d'où il prétendoit l'enlever à la tête de deux mille chevaux; mais la Duchesse, qui attendoit de jour en jour le prince de Conti, n'eût garde d'accepter ses offres.

Ce fut le duc de Longueville, le prince de Marſillac & les marquis de Noirmouſtier & de Silleri qui dirigèrent & accompagnèrent la fuite du jeune Prince. Il ne fut pas d'abord reçu du peuple avec la joie & les applaudiſſements qu'un Prince du Sang devoit attendre; les Pariſiens n'oſoient ſe fier au frere de Condé, qui ſembloit avoir juré leur ruine. Le duc d'Elbeuf eut l'audace de lui diſputer le pouvoir ſuprême; il fallut que le Coadjuteur l'aidât de tout ſon crédit, & rendît publiques les liaiſons que Conti avoit formées avec lui, quelque temps auparavant, en faveur de la Fronde. Le Prince fut proclamé Généraliſſime; le duc d'Elbeuf, le maréchal de la Mothe-Houdancourt, les ducs de Beaufort & de Bouillon partagèrent ſous lui les honneurs & les fonctions du commandement. Le duc de Longueville, qui n'oſoit aſpirer à l'égalité avec un Prince du Sang, mais trop fier pour ſe voir confondu avec cette multitude de Généraux, ſe retira en Normandie, dans le deſſein de

1649.

Ibidem.

soulever & d'armer cette grande Pro-
1649. vince contre la Cour.

Au-reste, rien ne rassura plus la multitude, que le parti que prit la duchesse de Longueville de venir demeurer à l'Hôtel de Ville avec ses enfants, pour servir d'ôtage à la foi de son frère & de son époux. On peut dire que c'est là qu'elle régna avec plus d'éclat que la Reine même à Saint-Germain. Les Généraux, les Magistrats, les Gens de qualité lui composoient une Cour plus nombreuse, plus brillante; elle présidoit aux conseils, elle étoit l'arbitre des grandes affaires, & la dispensatrice des graces.

Ibidem.

Cependant l'autorité du prince de Conti contint & modéra les transports du peuple. Paris jusqu'alors n'avoit présenté que l'image la plus effrayante : on n'entendoit jour & nuit dans les rues que des cris affreux, des imprécations, des menaces horribles : tout ce qui étoit soupçonné de zèle & d'attachement à la Cour se voyoit à chaque instant sur le point de perdre la vie ou les biens.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Le respect, dû à un Prince du Sang, arrêta la plupart de ces désordres. A la fureur succéda la gaieté la plus licencieuse & la plus dissolue : c'étoit au milieu des cabarets & des maisons de débauche, qu'on tenoit les conseils, qu'on agitoit les affaires les plus importantes. Les chansons & les épigrammes inondoient Paris : les Chefs de la faction n'étoient pas eux-mêmes à l'abri du ridicule ; il n'y avoit point de jour qu'on n'épuisât sur le Coadjuteur qui en étoit l'ame, & le duc de Beaufort qui en étoit le héros, les traits de la raillerie la plus ingénieuse, les sarcasmes les plus piquants. La duchesse de Longueville n'étoit guères plus épargnée. On eût ignoré l'existence des Officiers Généraux, sans les vaudevilles qu'on publioit tous les jours contre eux : enfin on passoit les jours & les nuits à se moquer les uns des autres. Condé disoit de cette guerre, qui d'ailleurs ne fut accompagnée d'aucun de ces excès atroces, qui caractérisent presque toujours les discordes civiles, qu'elle ne méritoit d'être

1649.

Mémoires de madame de Nemours.

Mémoires de Joli.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Mémoires de madame de Nemours.

1649. traitée qu'en vers burlesques; lui même égayoit tous les jours la Reine & son cercle par les contes les plus plaisants sur le génie, le caractère, les exploits & les entreprises des chefs de la Fronde.

Au-reste, il ne falloit pas moins que la confiance magnanime de Condé, pour soutenir le courage de la Reine; l'évasion du prince de Conti avoit été pour elle un coup de foudre : elle avoit vu avec douleur les gens de qualité, dont on vient de parler, déserter ses drapeaux, pour combattre sous ceux de la Fronde; cependant elle se consoloit, dans l'espérance de leur faire bientôt éprouver les justes effets de son indignation. Qu'on juge de sa surprise, lorsque, le 10 Janvier au matin, elle voit entrer chez elle la Princesse Douairière, éperdue, désolée, qui dès la porte se met à crier, *Madame, donnez-moi des gardes, faites-moi mettre en prison, ou plutôt ayez pitié de la plus malheureuse de toutes les femmes; mon fils, le prince de Conti & M. de Longueville se*

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

ſont jettés cette nuit parmi les Rebelles. En parlant ainſi, elle tombe aux pieds du lit de la Reine, verſant un torrent de larmes. La Reine, ſaiſie de crainte & d'étonnement, demeura long temps immobile, ſans avoir la force de proférer un mot; elle conſidéroit, en frémiſſant, tous les avantages que la Fronde alloit recevoir d'un Prince du Sang. Mais ce qui la touchoit le plus, c'eſt qu'elle ſoupçonnoit Condé lui-même d'infidélité, Condé, ſans l'appui duquel elle déſeſpéroit de vaincre. Etoit il vraiſemblable que le prince de Conti, qui l'avoit toujours honoré & reſpecté, moins comme ſon aîné, que comme ſon père, eût oſé prendre à dix-neuf ans une réſolution ſi déterminée, à ſon inſçu & contre lui? Le hazard fortifioit encore les ſoupçons & la défiance de la Reine. Condé étoit parti, la veille même, de Saint-Germain pour aller établir des troupes dans les poſtes qui ſont ſitués ſur la Seine, au-deſſus de Paris. Depuis ce temps, on n'en avoit reçu aucune nouvelle, & Anne

1649.

Mémoires de Monglat, tom. IV.

d'Autriche trembloit qu'il n'eût suivi
1649. la même route que son frère.

Dans ces moments si tristes, elle envoya chercher le duc d'Orléans & le Cardinal, à qui elle fit part de la défection de Conti & de ses inquiétudes sur Condé. Loin de consoler la Reine, l'un & l'autre ne témoignèrent que de l'abattement & de la consternation; le Ministre sur-tout succomboit sous le poids de la douleur & de la frayeur; il ne trouvoit plus de ressources contre un Prince dont la réputation & l'autorité alloient entraîner toute la France; il n'attendoit que la nuit pour fuir du Royaume, où la fortune ne lui présentoit que des pièges & des écueils. Mais enfin la présence de Condé, qui arriva le soir même à Saint-Germain, mit fin à la perplexité & à la désolation de la Cour.

Il seroit difficile de peindre les transports auxquels il s'abandonna, en apprennant la fuite de son frère; il devint si furieux, que personne n'osoit l'aborder ni lui parler; il éclatoit en invectives contre la duchesse

Mémoires de madame de Nemours.

chesse de Longueville, à qui il attribuoit la conduite de cette intrigue. 1649.
L'idée de voir sa famille indocile & révoltée autant contre lui que contre la Reine, ajoutoit encore à son indignation ; mais bientôt témoignant le calme le plus profond, il fait revêtir d'une casaque dorée, & armer de pied en cap un nain qu'il présente à la Reine, en lui disant : *Madame, voici le Généralissime des Parisiens.* Après avoir exhalé son ressentiment contre son frère par tout ce que l'ironie a de plus amer, il prend Mazarin qu'il voit toujours pâle & tremblant, le conduit devant la Reine, & jure qu'il périra, ou qu'il le fera triompher de tous ses ennemis. Il ajouta qu'il vouloit battre les Parisiens comme des poltrons, & leurs Généraux comme des hommes dont la valeur & l'expérience deviendroient inutiles par la jalousie & la mésintelligence : l'ame de la Reine s'éleva avec celle de son invincible défenseur ; elle agit avec une nouvelle vigueur, ne ménagea plus rien, & porta les cho-

ses jusqu'aux dernières extrêmités.
1649. Mais les coups d'éclat & d'autorité qu'elle frappa, les hostilités de ses troupes, n'excitoient plus que le mépris & la raillerie des Parisiens. Depuis que le prince de Conti avoit embrassé la défense du parti, il n'y avoit point de jour que des gens considérables ne se jettassent dans Paris. On voyoit des Villes, des Provinces entières donner un libre essor à la haine qu'elles portoient au Ministre, & former des vœux tout haut en faveur de ses ennemis; peut-être même se seroient-elles déclarées contre lui, sans le respect & la terreur qu'inspiroit le nom de Condé.

Pendant que les Parisiens, fiers de leur nombre, de leurs trésors & de leurs ressources, insultoient du haut de leurs murs à Mazarin; Condé déployoit toute la force de son courage & de son génie, pour les obliger à tomber bientôt aux pieds de ce Ministre outragé.

Mémoires de la minorité de Louis XIV. P, L. D. D. L. R. Le duc d'Orléans étoit revêtu des marques du commandement; Condé en remplissoit les fonctions; sur lui

ſeul rouloit la conduite & les détails de cette entrepriſe, à laquelle la poſtérité aura peine à ajouter foi. 1649.

En effet, c'étoit avec ſept ou huit mille hommes, les débris de la dernière campagne, que le prince de Condé avoit formé le projet d'en réduire plus de cinq cents mille retranchés derrière des murailles, & animés par la fureur, la haine & la vengeance. Il n'avoit ni argent ni magaſins; l'hiver étoit tel qu'on ne ſe ſouvenoit pas d'en avoir vu un plus rigoureux. On regardoit dans l'un & l'autre parti le deſſein du Prince comme téméraire & impraticable; on ſoutenoit qu'il échoueroit & qu'il perdroit devant Paris la réputation du plus grand Capitaine de l'Europe, dont il jouiſſoit de l'aveu unanime de toutes les Nations. Mais ce Prince, accoutumé à exécuter de grandes choſes avec de petits moyens, fit bientôt voir qu'il n'y a rien d'impoſſible à la conduite, à la vigilance & à l'audace. D'abord il s'empara de Pontoiſe, de Saint-Cloud, de Meudon, de Montlhéri,

Mémoires de Montglat. tom. IV.

de Corbeil, de Lagny, de Charen-
1649. ton, de Vincennes & de Saint-Denis; il jetta ſon Infanterie dans tous ces poſtes, qui coupoient aux Pariſiens la communication avec la Normandie, la Picardie, la Brie, la Champagne, la Beauce & l'Orléanois; en ſorte que les chemins de ces Provinces, qui ſont les greniers de la Capitale, étant fermés, il falloit les ouvrir par la force des armes, ou ſe réſoudre à périr de faim.

Après avoir fait toutes ces diſpoſitions avec une activité incroyable, Condé n'avoit plus à ſes ordres qu'une poignée de Cavalerie, à la tête de laquelle il défioit cette multitude innombrable, renfermée dans les murs de Paris. On le voyoit marcher jour & nuit, viſiter & fortifier ſes poſtes, enlever les convois qui arrivoient des Provinces aux aſſiégés, pourſuivre & combattre les troupes qui ſortoient de la Ville. De toutes les guerres qui rempliſſent les annales du genre humain, celle de Paris eſt peut-être la ſeule où la fortune n'ait eu aucune part aux

événements. Jamais ni la ſupériorité du nombre, ni l'avantage des poſitions ne firent balancer un inſtant la victoire en faveur de la Fronde: ce n'eſt pas que les Généraux du parti manquaſſent de courage, d'application & d'expérience; mais leurs troupes n'étoient recommandables que par la bonne mine & l'élégance; elles n'avoient ni valeur, ni fermeté, ni diſcipline. 1649.

Le nom ſeul de Condé les épouvantoit au point que des Régiments entiers jettoient leurs armes, & s'enfuyoient à la vue d'une compagnie de l'armée qu'il commandoit. Les vaincus ne rentroient à Paris qu'au milieu des huées & des inſultes de la populace; mais ils s'excuſoient ſur le reſpect qu'ils devoient aux troupes du Roi, qui ne leur avoit pas permis de tirer les premiers. Le régiment de Corinthe, que le Coadjuteur avoit levé & armé à ſes frais, ayant témoigné plus de réſolution, fut battu & diſſipé dans un combat. On appella cet échec, *la première aux Corinthiens.*

Mémoires de madame de Motteville, t. IV.

Tout ſuccédoit ſi heureuſement

au Prince; il avoit pris des mesures
1649. si sages, qu'il eût réduit Paris en moins de quinze jours, sans l'avarice de ses propres troupes. Les assiégeants renouvellerent ce qui s'étoit passé au siège de Paris, sous Henri IV; ils vendoient secrétement des vivres aux assiégés. Les Paysans, attirés par l'appas du gain, profitoient de la longueur des nuits, pour se glisser jusque sous les murs de la Ville avec des hottes chargées de pain & de viande, qu'ils échangeoient contre de l'or. Enfin, comme le Prince n'avoit pas assez de troupes pour garder exactement les vastes dehors de la Capitale, quelques convois entrerent heureusement dans la Ville. Ces divers moyens prolongerent le blocus; & quoique le peuple souffrît beaucoup, cependant ses maux ne furent jamais assez extrêmes, pour l'obliger d'abandonner les chefs de la faction au ressentiment de la Cour.

Mémoires de Montglat, tom. IV.

Condé, faute de troupes, n'avoit pu se saisir de Brie-Comte-Robert ni de Lésigni; il se vit même obligé

d'évacuer Charenton. Auſſi-tôt le prince de Conti ſe ſaiſit de tous ces poſtes; il y établit un grand nombre de troupes pour favoriſer les convois qu'il attendoit de la Brie. Le duc de Beaufort forma un projet plus éclatant; ce fut de forcer Corbeil, & d'ouvrir les paſſages de la Seine. Il ſort de Paris avec ſix mille hommes de troupes réglées & une multitude de Bourgeois; mais cette armée n'eut pas plutôt appris que Condé en perſonne lui avoit épargné la moitié du chemin, en ſe poſtant au moulin de Charenton, que, vaincue ſans avoir vu l'ennemi, elle ſe diſſipa & s'enfuit, malgré tous les efforts de ſon Général.

1649.

Mémoires de la minorité P. L. D. D L. R.

Le Prince voyant qu'il lui étoit beaucoup plus difficile de trouver les Frondeurs que de les battre, réſolut d'attaquer Charenton qu'ils avoient fortifié avec beaucoup de ſoin. Clanleu, le plus brave & le plus expérimenté des Officiers-Généraux de la Fronde, commandoit dans ce poſte; il avoit ſous ſes ordres neuf Régiments qui formoient

un corps de plus de trois mille
1649. hommes.

Condé rassemble cinq mille hommes de tous les postes qu'il occupoit ; il fait ses dispositions la nuit du 7 au 8 Février, & invite le duc d'Orléans, les Grands, les Ministres & tous les Courtisans à être spectateurs du combat, ou plutôt de la victoire.

Mémoires du cardinal de Retz.

L'infanterie, qui ne consistoit qu'en trois mille hommes, étoit partagée en trois corps, sous les ordres de trois Officiers Généraux. Condé se posta avec la cavalerie sur une éminence, tant pour soutenir l'attaque, que pour contenir l'armée de la Fronde, qui couvroit toute la plaine qui s'étend depuis Piquepus jusqu'à la Rivière : ce corps, composé de quinze mille hommes, étoit soutenu par une multitude innombrable de Parisiens rangés en bataille depuis la Place Royale jusqu'à Piquepus. On voyoit au premier rang le Coadjuteur chargé de rubans, armé de pied en cap, impatient de signaler sa valeur en faveur du parti,

Mémoires du marquis de Montglar, de Retz, de Joli, de Nemours, &c.

Mémoires de madame de Nemours.

comme il avoit signalé son éloquence.

1649.

Dès que le jour eût paru, Condé donna le signal aux troupes destinées à l'assaut; elles s'ébranlèrent en même-temps, & avec la même ardeur sous la conduite du duc de Châtillon, à qui le Prince vouloit ménager la gloire de mériter le bâton de Maréchal de France aux yeux de tout ce qu'il y avoit de plus illustre en France. Clanleu, qui voit la plaine couverte des troupes de son parti, oppose la résistance la plus vigoureuse, dans l'espérance d'être secouru; cependant, malgré tous ses efforts, le jeune comte de Boutteville pénètre le premier dans la place à la tête de la division qu'il commande. Bientôt les autres corps le suivent: en moins de cinq quarts d'heure, les assaillants forcent six barricades, tuent ou prennent tous ceux qui les défendent. Clanleu, à qui le vainqueur offre généreusement quartier, répond qu'il aime mieux périr les armes à la main, que de porter sa tête sur un écha-

Histoire du maréchal de Luxembourg, tom. I.

faud; en même-temps il se précipite au milieu des Royalistes, où il tombe percé de coups. Le duc de Châtillon, qui avoit fait des prodiges de valeur, est lui-même blessé mortellement dans le sein de la victoire: il n'y en eut jamais de plus complète. L'artillerie, les bagages, tous les drapeaux, où étoient inscrits ces mots, *Regem nostrum quærimus*, tombèrent entre les mains du Prince; le seul marquis de Cuguac, petit-fils du maréchal de la Force, après avoir combattu vaillamment à la tête de son Régiment, se sauva sur un glaçon qui l'amena heureusement à Paris.

1649.

Mémoires de Montglat, tom. IV.

Pendant que Châtillon tailloit en piéces les meilleures troupes du parti, l'armée parisienne demeuroit immobile dans sa position, n'osant franchir la vallée de Fécamp qui la séparoit de Condé: il sembloit que ces nombreuses légions n'étoient sorties de la Capitale, que pour voir de plus près la honte & le désastre du parti. Le combat étoit à peine fini, que les Généraux reprirent la route

de Paris, honteux & consternés; ils ne furent reçus de cette multitude armée dont on a parlé, qu'avec des reproches & des insultes. Le soldat qui jusqu'ici n'avoit donné que des marques de frayeur, osoit se plaindre qu'on lui eût arraché la victoire en ne le conduisant pas au combat; il eût volontiers puni les Généraux de sa propre lâcheté.

1649.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Ce combat, le plus sanglant de cette guerre, coûta à la France plus de cent braves Officiers, quatre-vingt du côté des vaincus, & quinze de celui des vainqueurs. L'un & l'autre parti donnèrent des larmes à la mort du duc de Châtillon qui expira le lendemain, âgé de vingt-sept ans & à la veille d'être Maréchal de France. Anne d'Autriche le fit enterrer à Saint-Denis, au milieu des Héros, dont il égaloit déja la gloire. Jamais Achille, sous les murs de Troie, ne témoigna des regrets plus douloureux de la perte de Patrocle, que Condé de celle de Châtillon. Il avoit déja vu périr à ses yeux Tournon, Laval, Chabot qu'il ai-

moit tendrement; & l'impitoyable
1649. Mars lui enlevoit le premier de ses amis, le compagnon de ses victoires & de ses plaisirs, un autre lui-même. On craignoit qu'il ne succombât sous l'excès de son affliction.

Cependant, au milieu de ses cris & de ses gémissements, il n'oublia ni ce qu'il devoit au Roi, ni ce qu'il se devoit à lui-même. La nuit qui suivit la mort de Châtillon, il détacha le comte de Grancey, depuis Maréchal de France, avec quelques troupes pour s'emparer de Brie-Comte-Robert, de Lésigni & de Villemenon, les seuls passages qui restassent aux Frondeurs; en les perdant, il falloit succomber sous le poids de la faim & de la misère, ou recevoir la loi du vainqueur. Il n'y avoit qu'une révolte générale de la part des Provinces qui pût garantir le parti de sa chûte.

Mémoires de la minorité, P. L. D. D. L. R. Grancey remplit avec autant de courage que d'activité les ordres de son Général. D'abord il battit le marquis de Noirmoustier qui commandoit un camp volant de dix-sept

escadrons; il força ensuite les châteaux de Lésigni & de Villemenon, 1649.
& obligea en moins de deux jours la garnison de Brie Comte-Robert, composée de huit cents hommes, à se rendre prisonnière de guerre.

Ces avantages furent suivis ou précédés des combats de Vincennes, de Lagny & de Montlhéri. On n'entrera point dans le détail de ces actions célèbres alors & presque oubliées aujourd'hui; elles présentent toutes le même spectacle. Le petit nombre l'emporte toujours sur la multitude; la discipline & la valeur triomphent de tous les obstacles. En un mot, Condé ne parut pas moins admirable aux vaincus qu'aux vainqueurs.

Mémoires de Montglat, tom. IV.

Cependant tous les désastres, dont on vient de parler, remplissoient la Capitale de deuil & de terreur: pour comble de malheur, la Reine avoit abandonné au pillage les Maisons de Campagne & les Terres des Magistrats; les sommes auxquelles les Citoyens s'étoient taxés, avoient été dévorées par les Généraux &

Mémoires de Talon, t. IV.

les Officiers. Il falloit s'épuiser pour
1649. former de nonveaux fonds, ou se résoudre à voir l'armée fondre misérablement, faute d'argent & de vivres. Le Parlement n'avoit plus que les vaines apparences de l'autorité & du commandement : les Généraux seuls jouissoient de la réalité : la Fronde avoit bien trouvé le secret dangereux de soulever le peuple ; mais celui de le contenir lui étoit échappé.

Dans ces circonstances, les plus illustres membres des Compagnies, presque toute la haute Bourgeoisie désiroient ardemment la cessation de la guerre, ce fléau qui ruinoit la fortune de l'Etat & celle des Particuliers; mais ils n'osoient exprimer leurs vœux tout haut, dans la crainte de devenir l'objet des oupçons & de la haine des zélés, qui, déguisant leurs passions sous le prétexte spécieux de la liberté & de la sûreté publiques, ne vouloient traiter qu'à condition que la Régente abandonneroit son Ministre. Anne d'Autriche de son côté,

Ibidem.

Mémoires de madame de

fière de tous les avantages que le bras de Condé lui avoit ménagés, ne vouloit traiter qu'en Reine victorieuse : elle exigeoit que les Factieux implorassent à genoux sa clémence, & se soumissent à toutes les conditions qu'elle jugeroit à propos d'imposer : la hauteur de cette Princesse n'étoit secondée que par celle de Condé. Déja Gaston, toujours foible & incertain, se justifioit auprès des Frondeurs, de la sortie du Roi & de la guerre qui en étoit la suite. Mazarin lui-même recherchoit par des bassesses secrètes les Chefs du parti contraire ; il osoit rejetter sur l'audace & l'impétuosité de son Protecteur, le projet du siège de Paris, & tous les maux qui étoient venus fondre sur les rebelles.

1649.

Motteville, tom. IV.

Ibidem.

Cette manœuvre honteuse & perfide n'échappa point au Prince : il déclara aux négociateurs du duc d'Orléans & du Ministre, qu'il ne vouloit point être seul chargé de la haine publique ; & qu'il feroit sa paix avec le parti entier, s'ils ne renonçoient pas à des démarches capa-

Ibidem.

1649. bles de relever le courage & les espérances des vaincus. Les menaces du Prince effrayèrent Mazarin, qui se contenta de jetter la division parmi les Chefs de la faction.

Cependant chaque jour rendoit le sort des assiégés plus affligeant & plus douloureux. La Reine eût bientôt joui du plaisir de les voir humiliés & accablés, sans les nouvelles funestes qu'elle reçut coup sur coup des Pays étrangers, des Provinces & de la frontière.

Le Coadjuteur ne se fut pas plutôt apperçu que la puissance & les forces du parti qu'il avoit créé & animé, ne répondoient point à ses vastes projets, qu'il engagea les autres Chefs à implorer les secours & la protection de l'Espagne : on vit, à la honte du nom François, les marquis de Noirmoustier & de Laigues briguer le criminel honneur d'introduire l'ennemi dans le sein de l'Etat. L'Archiduc, guidé par ces deux Officiers, s'avança jusqu'à Guise & delà à Crespi en Valois, avec vingt mille hommes. Ses Envoyés furent admis

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

au Parlement, & prirent féance fur les Fleurs de Lis; peut être même 1649.
que la Capitale lui eût été livrée fans l'autorité & le courage de Matthieu Molé, premier Préfident, & d'un grand nombre de Magiftrats qui ne voyoient qu'avec horreur le fuccès des intrigues du Prélat.

Dans le même temps on apprit que le duc de Longueville avoit trouvé le fecret de lever une armée de dix mille hommes en Normandie, & qu'il fe préparoit à venir enlever le Roi jufque dans Saint-Germain. L'efprit de révolte s'étoit communiqué aux principales Villes; les Parlements de Bordeaux & d'Aix venoient de s'unir à celui de Paris; celui de Touloufe chanceloit; Reims, Châlons, Tours, Poitiers, le Mans s'étoient déclarés ouvertement en faveur de la Fronde. Le marquis d'Hocquincourt, depuis Maréchal de France, écrivoit à madame de Montbazon, fort attachée au duc de Beaufort, que Péronne étoit à la belle des belles. Enfin le duc de la Trémouille, proche parent du

Prince, venoit de lever une armée
1649. contre la Cour.

Mais ces nouvelles effrayèrent moins la Reine, que celles qu'elle reçut d'Alſace. Le Roi entretenoit ſur cette frontière les troupes les plus aguerries de l'Europe, l'armée Veymarienne, dont on a tant parlé dans le volume précédent; le vicomte de Turenne la commandoit depuis cinq ans avec autant d'éclat que de ſuccès. Ce Général, qui depuis ſon enfance avoit paru ſi éloigné, non-ſeulement de l'eſprit de faction, alors naturel aux Grands de la Nation, mais de tout ce qui avoit l'air d'intrigue & de cabale, démentit tout-à-coup ſes ſervices, ſa gloire & ſon caractère; il ſouleva contre le Roi l'armée que le Roi lui avoit confiée. Cette action, qui étonna juſqu'à l'audace du petit Catilina, étoit capable d'entraîner la ruine de la Monarchie. Que doit-on penſer du genre humain, quand on voit ceux qui en ont été la gloire & l'ornement, s'oublier juſqu'au point de fouler aux pieds les devoirs les plus

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

ſacrés? Il n'a pas moins fallu que les exploits immortels & ſur-tout les vertus de ce grand homme pour réparer une faute ſi funeſte & ſi dangereuſe. 1649.

Cependant l'Etat étoit à deux doigts de ſa perte. Turenne marchoit d'un côté, l'Archiduc de l'autre, Longueville s'ébranloit auſſi; l'armée Royale, compoſée de ſept à huit mille hommes épuiſés de veilles, de fatigues & de travaux, alloit être enveloppée ou diſperſée. La Cour étoit ſans reſſources; elle ne voyoit d'aſyle que dans la fuite, & elle ne ſavoit de quel côté la diriger, dans le bouleverſement preſque général des Provinces. Dans ces circonſtances déſeſpérées, Condé eut encore la gloire de raſſurer & de ſauver la Monarchie. *Ibidem.*

C'étoit à la tête de cette même armée, devenue rebelle ſous les ordres de Turenne, qu'il avoit gagné les mémorables batailles de Fribourg & de Nortlingue, & détruit preſque toutes les forces de l'Allemagne. Les Officiers & les Soldats avoient con-

ſervé pour lui la plus profonde vé-
1649. nération; Condé profita de cette diſpoſition favorable; il écrivit à tous les Colonels de ne plus reconnoître l'autorité de Turenne. Ces lettres appuyées de celles du Roi, & ſurtout d'une ſomme de huit cents mille livres qu'Hervart, Contrôleur-Général des Finances, avança de ſes propres fonds, furent ſuivies d'un ſuccès déciſif. Turenne ſe vit preſque généralement abandonné; il s'enfuit dans les pays étrangers, dans la crainte d'être arrêté & livré à la Reine qui ne demandoit qu'à ſignaler ſur lui ſa vengeance. Du fond de ſon aſyle, il implora la protection de Condé qui la lui accorda généreuſement; non-ſeulement il ménagea ſon pardon, mais il lui obtint des graces conſidérables. Condé négocioit alors auſſi heureuſement qu'il faiſoit la guerre; il trouva le moyen d'arrêter & de ſuſpendre la marche des ducs de Longueville & de la Trémouille.

Ibidem. La Cour étoit à la vérité délivrée d'ennemis redoutables; mais les ap-

proches des Espagnols troubloient la joie de ces succès. 1649.

Dans ces circonstances, la nécessité rapprocha tous les partis ; la Fronde, parce qu'elle voyoit la Ville près d'être affamée ; la Reine, parce qu'elle ne pouvoit soutenir à la fois une guerre civile & étrangère. Tels furent les moyens simples qu'on employa pour dénouer cette intrigue si compliquée, & accélérer la paix.

La Cour envoya un Hérault d'armes sommer le prince de Conti, le Parlement & la Ville de rentrer dans le devoir. Après une longue délibération, le Parlement refusa d'entendre le Hérault : le respect dirigea les démarches de la Compagnie ; elle répondit qu'il n'étoit d'usage d'envoyer des Hérauts qu'à des Souverains ou à des Ennemis ; qu'elle n'étoit ni l'un ni l'autre, & qu'elle députeroit à Saint-Germain pour recevoir les ordres du Roi.

Mémoires de Retz, de Joli, de la minorité.

Condé, qui d'abord ne vouloit rentrer dans la Capitale qu'en conquérant, eut la grandeur d'ame de sacrifier ses ressentiments à l'amour

de la patrie : il se prêta avec zèle
1649. à la paix; mais il vouloit que la Reine en dictât les conditions. Personne ne le seconda : Anne d'Autriche, qui regardoit le salut & la fortune de Mazarin comme d'assez dignes prix de la victoire, fut la première à se relâcher. On prétend que la nouvelle du parricide commis en la personne du Roi d'Angleterre, qui enfin, après de longues infortunes, venoit de périr sur un échafaud, victime de la fureur de ses sujets, ne contribua pas peu à modérer la fierté de cette Princesse. Au-reste, cette action atroce n'excita guères moins de pitié, d'indignation, d'horreur & de regrets à Paris qu'à Saint-Germain; l'un & l'autre parti déploroient à l'envi des guerres intestines, qui ne produisoient que des calamités & des forfaits inouis.

C'est sur ces entrefaites que la paix fut enfin signée à Saint-Germain : personne n'en ignore les conditions; aucun des deux partis ne remplit son objet; la Reine, qui

vouloit accabler le parti, se vit obligée de traiter, pour ainsi dire, 1649.
d'égal à égal avec lui; la Fronde, qui n'avoit armé que pour perdre Mazarin, ne lui porta que des coups foibles & impuissants; il demeura comme auparavant le maître de la Cour, & par conséquent à portée de se venger de tous les outrages qu'il avoit reçus.

Il n'y eut guères que Condé qui gagna de la gloire & de la puissance dans cette guerre. Il avoit réduit la Fronde à des extrêmités si déplorables, qu'elle ne pouvoit éviter sa ruine entière, qu'en employant les moyens les plus odieux, c'est-à-dire, en livrant la Capitale aux Espagnols, & en précipitant le Royaume dans le plus affreux précipice. Enfin, ce qui valoit mieux que des victoires, c'étoit lui qui principalement avoit négocié & rendu la paix à la France.

Cependant Matthieu Molé, qui revenoit de Saint-Germain, la branche d'olivier à la main, au-lieu d'être reçu avec les honneurs qu'on

doit au père & au libérateur de la patrie, se vit en proie aux insultes, aux reproches & aux menaces des Factieux: on l'accusoit d'avoir trahi les intérêts de la Nation, en souffrant dans le ministère son oppresseur & son tyran; il se vit sur le point d'être mis en piéces par les ingrats qu'il venoit de sauver; mais loin d'être effrayé de la mort qui se présentoit sous l'aspect le plus hideux, l'intrépide Magistrat présenta toujours un front calme, une ame inébranlable à l'orage.

1649.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

C'étoit le Coadjuteur principalement, soutenu des ducs de Beaufort & de Bouillon, qui s'opposoit avec le plus d'aigreur & d'animosité à cette paix si agréable au Parlement & aux Gens de bien. Gondi, qui avoit souillé si souvent la sainteté de son ministère, au milieu des armes & des factions, s'étoit rendu le maître de la Capitale par une multitude de scélérats qu'il payoit: fier d'un crédit qu'il ne devoit qu'à l'imposture & à son argent, il anime les Généraux & les Officiers, il appelle

pelle l'ennemi avec de nouvelles & de plus fortes instances; il remplit 1649.
les salles du Palais de ses émissaires, il y paroît lui-même un poignard sous sa robe. Molé, secondé de presque toute la Magistrature, fit tout ce qui dépendoit de son zèle, pour déconcerter ses desseins; cependant il céda à la crainte de voir le temple de la justice profané & ensanglanté; il se vit obligé de ménager jusqu'aux vues mercenaires des Chefs de la faction, & de consentir à une nouvelle députation vers la Reine, afin d'obtenir des graces & des bienfaits pour des hommes, qui ne méritoient, aux yeux de la Cour, que des châtiments. Ceux-ci exigeoient pour prix de leur révolte, des récompenses telles, que Condé, qui avoit sauvé l'Etat, n'en eût osé prétendre de plus grandes; la moitié du Royaume suffisoit à peine à leur avidité.

Cependant l'imbécille populace, au lieu de voir qu'elle n'étoit que la victime de l'intérêt & de l'ambition des Grands qui l'avoient si mal ser-

vie, applaudissoit à leur audace; ceux-ci en rougirent eux-mêmes, & envoyerent offrir à Condé de se désister de leurs prétentions & de se contenter de l'amnistie, à condition que Mazarin seroit renvoyé. Condé se moqua de l'alternative, & le Cardinal trouva le secret de les diviser & de les affoiblir; il accorda seulement au prince de Conti l'entrée au Conseil & le gouvernement de Damvilliers; il lui eût accordé d'autres graces sans Condé qui s'y opposa avec vigueur. On désarma les autres Chefs avec un peu d'argent & beaucoup de promesses, & il ne resta à la plupart des rebelles que la honte & la douleur d'avoir indiscrétement manifesté leur avidité & leur ambition.

1649.

Mémoires de Montglat, de madame de Motteville, de Joli, de Nemours, de Retz, de la Rochefoucault, &c.

Dès que la paix eût été signée, le premier soin de la Princesse Douairière fut de réconcilier ses enfants. Le temps avoit calmé les transports de Condé; il présenta lui-même au Roi & à la Reine le prince de Conti son frère; & celui-ci tous les Gens de qualité qui avoient servi sous lui,

Vie de la duchesse de Longueville.

excepté le Coadjuteur & le duc de Beaufort, qui ne purent se résoudre 1649. à remplir ce devoir sacré. L'opiniâtreté de leur haine augmenta leur réputation & leurs forces; ils eurent le secret de conserver un parti, à la tête duquel ils dominerent encore long-temps dans la Capitale.

Au-reste, le feu de la guerre intestine n'étoit pas tellement éteint, qu'on n'apperçût encore par-tout les semences de l'embrasement. La défiance, la haine, les soupçons, la terreur partageoient tous les esprits. La Fronde, qui demeuroit exposée à la vengeance de Mazarin, entretenoit par toutes sortes de moyens l'animosité publique, comme le seul asyle qui lui restoit contre la puissance du Ministre. Paris présentoit la même image qu'avant la guerre; il retentissoit de plaintes, d'imprécations & de murmures : c'est ainsi qu'après un violent orage, le bruit sourd de la foudre se fait encore entendre dans les airs.

Il n'y avoit qu'un moyen de ramener le calme; c'étoit de conduire

Mémoires de la minorité de

1649. le Roi à Paris : la Magistrature, la Bourgeoisie, le corps des Marchands sur-tout que la guerre civile avoit écrasé, sollicitoient vivement la Reine de rétablir son séjour dans la Capitale. Condé offroit d'être son guide ; mais Anne d'Autriche, sensible à tous les outrages qu'elle avoit reçus, ne pouvoit consentir à rentrer sitôt dans une Ville, encore souillée & profanée par l'esprit de révolte & de faction. Mazarin principalement ne se croyoit point en sûreté au milieu de plus de deux cent mille ennemis ; il mena la Cour à Compiégne, sous prétexte de veiller de plus près aux opérations de la campagne que les Espagnols avoient déja ouverte, mais en effet dans l'espérance que la main bienfaisante du temps calmeroit la fermentation.

Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

La conduite de Condé contraste parfaitement avec celle de Mazarin. Ce Prince, qui savoit que les Parisiens ne le haïssoient guères moins alors que le Ministre *qu'il avoit*, selon l'expression trop énergique du cardinal de Retz, *tiré du gibet*, s'ima-

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

gina qu'il y alloit de sa gloire de se montrer à ce peuple innombrable qui le regardoit comme le seul auteur de tous ses maux. Il se rend à Paris, & parcourt, seul dans son carrosse, les principales rues de cette Ville. O spectacle, ô triomphe! sa vue n'inspire que des sentiments de respect & de vénération; tant il est vrai que le génie & la valeur suprême ont des attraits pour ceux-mêmes qui en ont éprouvé les plus terribles effets! Tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Capitale s'empressa de venir rendre ses hommages à un Prince qui, quelques jours auparavant, imprimoit tant de crainte & de frayeur.* Le Parlement lui-même lui envoya une célèbre députation, tant pour le saluer, que pour le remercier de la paix à laquelle il avoit puissamment contribué. Il y eut des Magistrats qui voulurent s'opposer aux honneurs qu'on lui déféroit, en disant qu'ils n'appartenoient qu'aux

1649.

Mémoires de madame de Nemours.

* Les Frondeurs avoient fait accroire au peuple que M. le Prince ne se nourrissoit que des oreilles des Bourgeois de Paris.

Ibidem.

Rois & aux enfants des Rois ; mais
1649. le Parlement décida qu'il n'avoit pas besoin d'exemple pour honorer la vertu d'un si grand homme.

Ibidem. La joie que Mazarin ressentit de voir Condé lui frayer ainsi le chemin de la Capitale, fut bientôt tempérée par l'éclat qui suivoit ce Prince. Le Ministre, devenu jaloux de son protecteur, le regardoit comme un Rival dangereux ; les honneurs extraordinaires qu'il avoit reçus à Paris, son autorité, sa réputation qui augmentoient chaque jour, l'épouvantoient. Il lui offrit, pour l'éloigner de sa famille, de ses amis & de Paris, le commandement de l'armée des Pays-Bas ; mais soit que la santé de Condé fût altérée par les fatigues d'une campagne d'hiver, pendant laquelle il avoit été nuit & jour à cheval ; soit plutôt qu'il regardât le plan formé par le Ministre comme mal conçu, il déclara qu'il iroit se reposer dans son gouvernement de Bourgogne. Avant que de partir, il voulut avoir la gloire d'achever de pacifier tout le Royaume : la Guienne

& la Provence étoient le théâtre des troubles les plus violents, excités par la mésintelligence des Parlements & des Gouverneurs : tous les partis s'en rapportoient aux lumières & à la sagesse du Prince ; mais le Cardinal, qui ne cherchoit qu'à affoiblir sa puissance, trouva le secret d'éluder sa médiation. 1649.

Ibidem. Cependant tous ceux qui approfondissoient le génie, le caractère, les prétentions des Chefs de la Nation, envisageoient, dans la situation présente des affaires, des troubles plus longs & plus dangereux, que ceux dont on vient de parler. Le service que le Prince venoit de rendre à la Reine & au Cardinal, *Ibidem.* étoit si grand, qu'il étoit presque impossible qu'ils conservassent une reconnoissance proportionnée à ce bienfait. D'un autre côté, comment Condé, parvenu au comble de la gloire & de la puissance, à un âge où il est si difficile de modérer ses passions, soutiendra-t-il ce poids immense de prospérités ? Déja la crainte, la défiance, les soupçons,

la jalousie, prenoient insensiblement
1649. la place de la confiance & de l'amitié entre le Prince & le Ministre. A peine échappé du naufrage, Mazarin essayoit déja de secouer le joug qu'il s'étoit imposé à lui-même. Condé mettoit sans cesse la complaisance du Ministre à l'épreuve, en lui demandant des graces, moins pour lui, que pour les Officiers qui l'avoient aidé à vaincre. Si Mazarin lui opposoit ses artifices & sa lenteur ordinaire, les reproches & les menaces succédoient bientôt aux prières. Ce n'est pas que le Prince eût envie de perdre le Cardinal & de détruire son propre ouvrage ; mais il vouloit le contenir dans les bornes de la soumission & de la dépendance qu'il lui avoit jurée ; il aspiroit sur-tout à conserver l'autorité qu'il avoit acquise dans les Conseils pendant le siège de Paris, ne pouvant soutenir de concurrence & d'égalité avec son
Ibidem. protégé. Mazarin, accoutumé à la puissance absolue jusqu'aux troubles, ne voyoit plus qu'en frémissant un supérieur & un maître en la personne

de Condé : la grandeur de ſon génie ne l'étonnoit pas moins que celle de ſon courage. 1649.

Mais quand la paſſion de dominer, qui a produit tant de calamités, n'eût pas diviſé le Prince & le Cardinal, étoit-il poſſible que deux hommes de caractère, de mœurs, de conduite & de génie ſi différents, vécuſſent long-temps dans l'union & la concorde ? On voyoit briller dans le premier toutes les qualités du Héros, la franchiſe, la vigueur, l'énergie, la force & la fierté; l'autre n'étoit connu que par le manège, la ruſe, la fauſſeté & l'ingratitude. Condé n'enviſageoit les choſes que du côté de la gloire, de la magnanimité & de la réputation; Mazarin du côté de l'intérêt. L'un ſe conduiſoit & s'expliquoit toujours en Héros ; on le voyoit en même temps braver la Cour & menacer la Fronde : l'autre, toujours circonſpect, toujours diſſimulé & défiant, accabloit de careſſes les gens qu'il craignoit & haïſſoit le plus. Le Prince, ferme & inébranlable dans ſes principes, faiſoit voir

en toute occaſion une ame ſupé-
1649. rieure aux événements; le Miniſtre ſavoit s'accommoder au temps, ſe prêter aux circonſtances, avancer, reculer, promettre, ſe dédire ſelon les occurrences: dans l'un éclatoient des vertus réelles, des qualités éminentes, obſcurcies par quelques défauts; dans l'autre le raffinement de la politique, l'apparence des vertus: ce fut ſous ſon miniſtère, & peut-être à ſon exemple, que l'honneur commença en France à paſſer pour une chimère, la gloire pour vanité; le vil & ſordide intérêt s'empara des eſprits & des cœurs, & chacun ſe rendit baſſement avare, croyant n'être que judicieuſement prévoyant.

Œuvres de Saint-Evremont.

Mémoires de la minorité de Louis XIV. P. L. D. D. L. R.

Le Prince, juſqu'au ſiège de Paris, avoit reſpecté en Mazarin l'ouvrage de la fortune, le choix de la Reine; il lui avoit ſuppoſé le génie, les talents, le courage & la fermeté convenable au rang qu'il occupoit; mais lorſque dans le commerce intime & familier qu'il fut obligé d'entretenir avec lui pendant toute la guerre, il l'eût étudié de plus près,

l'estime s'évanouit peu-à-peu ; il ne pouvoit lui pardonner ses irrésolutions, ses foiblesses, sa crainte & son envie perpétuelle de tromper, qui sembloient être en lui les sentiments les plus naturels. Il ne pouvoit surtout soutenir la lâcheté & la perfidie avec lesquelles l'ingrat, dans l'instant même qu'il le défendoit, au péril de sa propre vie, contre presque tout le Royaume, s'efforçoit de détourner sur lui seul toute la haine de la faction. Le Cardinal de son côté étoit effrayé de la hauteur, de l'inégalité, des saillies & de l'impétuosité du jeune Prince ; mais il dissimuloit profondément la crainte & la jalousie qui le déchiroient ; au-lieu que Condé s'abandonnoit trop au plaisir dangereux de tourner en ridicule un homme, dont l'ame étoit si inférieure à la sienne. 1649.

Cependant Mazarin, dégoûté d'un protecteur qui l'humilioit, cherchoit dans tout le Royaume de nouveaux appuis ; il jetta les yeux sur la maison de Vendôme, qui lui avoit

été si fortement opposée au commencement de son ministère.

1649.

Il destina l'aînée de ses nièces au duc de Mercœur. La Reine, qui n'avoit d'autres sentiments que ceux qui lui étoient inspirés par son Ministre, approuva cette alliance, & se chargea elle-même d'obtenir l'agrément du Prince. Quoique celui-ci fût trop éclairé pour ne pas appercevoir que le Cardinal cherchoit à lui échapper, il consentit aux vues de la Reine, soit qu'il méprisât les suites de cette affaire, soit plutôt qu'il appréhendât l'éclat d'un refus formel.

Mais bientôt ses parents & ses amis lui font un crime de sa complaisance. Par quelle fatalité le premier Prince du Sang, le Héros de la Nation, au-lieu d'être le maître de la Cour, l'arbitre du Gouvernement, s'abaisse-t-il jusqu'au point de complaire à un Ministre odieux & ingrat ? La duchesse de Longueville, toujours gouvernée par Marsillac, & encore remplie de ces funestes & dangereuses illusions qui

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

l'avoient précipitée dans la révolte, signaloit sur-tout sa haine contre le Cardinal, tantôt par des invectives sanglantes, tantôt par des railleries fines & amères, dans lesquelles elle n'épargnoit pas Condé lui-même : elle lui reprochoit d'être le valet du Cardinal. Loin de mépriser les discours de sa sœur, Condé avoit la foiblesse d'en rougir. C'est ainsi que ce Prince, si grand, si fier, qui ne craignoit rien tant que de passer pour être gouverné, laissoit prendre insensiblement à la Duchesse un ascendant qui leur fut également fatal à l'un & à l'autre. 1649.

L'ambition & l'intérêt, ces deux grands mobiles des hommes, guidoient madame de Longueville. Personne n'ignore que la maison d'Orléans-Longueville, issue de cet immortel Dunois qui sauva la France sous Charles VII, prétendoit marcher immédiatement après les Princes du Sang. Les Grands du Royaume & sur-tout les Princes légitimés, combattoient cette prérogative : il n'y avoit rien de décidé. Mais la

Mémoires de Montglat, tom. IV.

fierté de la duchesse de Longueville,
1649. issue de tant de Rois, fille & sœur de deux premiers Princes du Sang, étoit allarmée de l'alliance qui se préparoit ; elle craignoit qu'un jour ses enfants ne fussent obligés de céder le pas aux nouveaux alliés du Cardinal, maître absolu des graces & des distinctions. Elle ne cessa d'exciter le naturel bouillant & impétueux de son frère, jusqu'à ce qu'elle l'eût amené à ces démarches hardies & éclatantes, qui donnerent lieu à sa prison, & par conséquent à tous les malheurs qui fondirent sur la Maison Royale & sur le Royaume.

Déja Condé, environné de gens qui ne parloient qu'avec mépris de Mazarin, commençoit à tenir le même langage ; il déclara à ses amis que jusqu'ici il avoit défendu le Cardinal par déférence pour la Reine ; mais que si ce Ministre osoit manquer à la reconnoissance, il l'abandonneroit à la merci de ses ennemis.

Mémoires de madame de Motteville, T. IV.

Bientôt après, Condé se rendit à Compiegne. Son premier soin fut de présenter le vicomte de Turenne

à la Reine ; quoique ce Général fût regardé à la Cour comme aussi coupable que le Coadjuteur même, la protection de Condé lui valut l'accueil le plus brillant. Le Prince s'occupa ensuite de l'échange de Sédan, avec le même zèle que s'il se fût agi de ses propres intérêts ; cependant l'adroit Mazarin différa de l'exécuter jusqu'en 1652, qu'il s'en servit comme du moyen le plus puissant pour enlever au Prince le duc de Bouillon & le vicomte de Turenne. 1649.

Lorsque Condé vint prendre congé de la Reine pour son voyage de Bourgogne, Anne d'Autriche, qui n'ignoroit pas les combats qu'il avoit tous les jours à soutenir contre ceux qui vouloient le détacher de ses intérêts, lui dit avec beaucoup de sensibilité : *Je me flatte, mon Cousin, que nous nous séparons bons amis ; il faut, en dépit de la cabale, que l'étroite union qui règne entre nous depuis ma Régence demeure inviolable.* Condé répondit avec respect à la Reine ; mais incapable de dissimuler ses sentiments, il fit dire sur-le-champ

1649. au Cardinal qu'il ne devoit plus compter sur son appui, s'il ne renonçoit au mariage de sa nièce avec le duc de Mercœur. Quoique ce compliment perçât l'ame de Mazarin de douleur & de désespoir, il ne laissa pas de se rendre chez le Prince pour lui faire ses adieux ; mais il se fit suivre d'un cortège si nombreux, qu'il sembloit n'oser confier sa vie à celui qui venoit de hazarder la sienne pour le défendre. Les soupçons & la défiance du Ministre ajoutèrent encore au mépris que Condé avoit conçu pour lui ; elles lui attirèrent les railleries les plus sanglantes.

Cependant, au milieu des troubles & des factions qui déchiroient le Royaume, la Cour avoit trouvé le moyen de former sur la frontière des Pays-Bas la plus puissante armée qu'on eût mise sur pied depuis la minorité ; elle étoit composée de trente-cinq mille hommes, au nombre desquels on comptoit ces intrépides Veymariens qui avoient fait la destinée de l'Allemagne ; elle étoit commandée par le comte d'Harcourt;

il n'y avoit point de progrès dont on ne se flattât sous un si grand Capitaine : les Espagnols, épuisés des fatigues de leur invasion en France, au milieu de l'hiver, & des sièges d'Ypres & de Saint-Venant qu'ils avoient repris, sembloient ne devoir opposer qu'une foible résistance. On attaqua Cambrai ; le succès paroissoit certain : le Cardinal accourut lui-même au siège, dans l'espérance que l'éclat de cette expédition rétabliroit sa réputation éclipsée en France & dans les Pays étrangers ; mais il apporta au camp le malheur qui sembloit attaché à ses pas. L'Archiduc jetta à travers le quartier des Veymariens un secours si puissant dans la place, que le comte d'Harcourt se vit obligé de lever le siège. La campagne fut perdue.

1649.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Ibidem.

Ces désastres augmentoient la réputation de Condé ; lui seul sembloit être alors invincible. On a écrit dans plusieurs Mémoires du temps, qu'il parut fort insensible à cette disgrace qu'il avoit prévue & prédite. Ces mêmes Mémoires ne ménagent guè-

Ibidem.

res plus le vicomte de Turenne.

1649. On l'accusa d'avoir préparé le malheur d'Harcourt par le moyen de quelques Officiers Veymariens de ses amis, qui ne firent pas tout ce qui dépendoit d'eux pour repousser les Espagnols : quoi qu'il en soit de ces anecdotes qui n'ont peut-être d'autre fondement que la malignité & l'imposture, l'armée Veymarienne déclara qu'elle ne porteroit plus les armes pour la France, à moins que ce ne fût sous les auspices de Condé ou de Turenne.

La honte de ces événements retomboit sur le Pilote, chargé du gouvernail de l'Etat. Le nombre des ennemis publics & secrets du Cardinal augmentoit ; il étoit exposé tous les jours à de nouveaux outrages. Dans ces circonstances il rechercha encore la paix avec l'Espagne ; mais il n'en reçut que des marques de hauteur, d'indifférence & de mépris.

Cependant la situation de l'Etat ne pouvoit être plus déplorable :

la Capitale se plaignoit avec amertume de l'absence du Roi, qui achevoit d'anéantir le commerce déja presque ruiné par la guerre civile. Le peuple menaçoit hautement de ne plus payer d'impôts, à moins que le Roi ne vînt rétablir son séjour à Paris. D'un autre côté la Fronde se portoit sans cesse à de nouveaux excès. On vit, à la honte du nom François, des gens de qualité de la Faction, battre outrageusement dans les rues & en plein jour des valets de pied de Sa Majesté, sans autre raison que celle de faire éclater la haine qu'ils portoient au premier Ministre. Le nombre & la fureur des libelles n'avoient plus de bornes. Quelques-uns des plus emportés osoient se plaindre que la Monarchie avoit duré trop longtemps; ils demandoient qu'on essayât d'un nouveau gouvernement. On ne rapporte ces traits de fanatisme & de folie, démentis avec horreur par la Nation, que pour donner quelque idée de la licence

1649.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Mémoires de Nemours, de Motteville, de Joli, de Talon, de Montglat.

atroce de ces malheureux temps.

1649. Le Parlement, le corps de Ville se hâtèrent de les désavouer dans une célèbre députation qu'ils envoyèrent à la Reine; ils les attribuèrent à la méchanceté de quelques particuliers dont l'audace ne pouvoit plus être réprimée que par l'autorité & la présence du Roi.

Mémoires de la Minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

Le zèle des vrais Citoyens ne rassuroit point la Reine; elle traînoit ses pénibles jours dans l'incertitude & la perplexité, n'osant exposer son Ministre à la haine de tant de milliers d'hommes qui rejettoient sur lui les malheurs de l'Etat. Mazarin éperdu ne savoit quel parti prendre; cependant la fermentation augmentoit dans la Capitale, & il ne pouvoit prolonger davantage le séjour du Roi à Compiegne, sans achever d'aigrir & de soulever tous les esprits. Après de fréquents conseils & de longues irrésolutions, la nécessité l'emporta sur la frayeur; ce ne fut pas sans témoigner beaucoup

de regret & de douleur, que la Reine consentit à négocier son retour à Paris avec les Frondeurs qui en étoient regardés comme les maîtres. 1649.

Mazarin employa toutes les précautions que sa timide politique lui suggéra, pour mettre sa personne en sûreté; il s'humilia devant le Coadjuteur & le duc de Beaufort à qui il prodigua les promesses les plus magnifiques. Il se seroit épargné toutes ces bassesses, s'il eût réclamé l'appui de Condé; mais la renommée publioit que ce Prince étoit devenu Frondeur & dévot; d'ailleurs, comment oser implorer la protection d'un Prince qui avoit pénétré son ingratitude?

Condé apprit à Dijon les inquiétudes & les allarmes de la Cour. Aussi-tôt n'écoutant que les sentiments de sa générosité naturelle, il vole à Paris, sollicite avec ardeur ses amis de contribuer au retour du Roi & du Cardinal: jamais il ne témoigna

1649. plus d'activité, soit qu'il crût qu'il y alloit de sa gloire d'achever son ouvrage, soit qu'il se flattât que la Cour n'oublieroit jamais un service si éclatant.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Après avoir tout disposé dans la Capitale, il alla chercher la Reine à Compiegne : *Madame*, lui dit-il en riant, *votre Majesté ne me trouvera point changé, je ne suis ni frondeur ni dévot ; mais toujours le même, toujours prêt à répandre pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang ;* il la pressa de retourner à Paris, lui répondant du salut de Mazarin sur sa propre tête. On conçoit combien la générosité de Condé, qui se livroit ainsi au plaisir de défendre une Cour qu'il méprisoit, dut plaire à la Reine : en la quittant, il alla chez le Cardinal, & bientôt il rétablit dans son ame agitée le calme & la confiance.

La Reine, ayant un guide tel que Condé, ne balance plus ; elle prend la route de la Capitale : l'événement justifia le Prince, &

ſurpaſſa même ſes eſpérances. Le Roi fut reçu de la multitude avec cette joie, cette ſenſibilité qui caractériſent la Nation. On voyoit à la même portière de ſon carroſſe le Prince & Mazarin. Celui-ci n'étoit raſſuré que par le courage de ſon intrépide défenſeur. La Reine arriva au Palais Royal au milieu des acclamations & des bénédictions publiques. Ce changement imprévu lui parut un prodige; elle trouva dans ſa chambre le Coadjuteur, le duc de Beaufort & les autres Chefs de la Fronde, qui l'attendoient pour lui rendre leurs hommages. Condé, au comble de la joie du ſuccès de ſes ſoins, s'approcha de la Régente pour lui dire qu'il s'eſtimoit le plus heureux des hommes d'avoir ramené le Roi & le Cardinal à Paris. *Monſieur*, lui répondit Anne d'Autriche, en élevant la voix, *le ſervice que vous avez rendu à l'Etat eſt ſi grand, qu'il faudroit que le Roi & moi fuſſions des ingrats pour l'oublier.* On ſait qu'un ami du Prince, té-

1649.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

moin de ces belles paroles, lui dit
1649. à l'oreille, qu'il trembloit pour lui
Ibidem. de la grandeur de ce service. *Je n'en doute pas*, repliqua Condé, *mais j'ai fait mon devoir.*



SOMMAIRE

SOMMAIRE
DU QUATRIEME LIVRE.

Intrigues du Cardinal Mazarin ; sa haine contre Condé, sa crainte & sa dissimulation ; il le presse de demander la récompense de ses services. Diverses prétentions du Prince ; Mazarin les élude, & rend son ambition & sa puissance suspectes à la Reine. Mécontentements de Condé ; sa fierté : il traite Mazarin avec mépris ; sa rupture avec le Ministre ; quelle en fut la cause. La Fronde recherche le Prince ; frayeurs du Cardinal ; il s'humilie. Situation de Condé ; il ne peut consentir à la guerre civile ; il se raccommode avec Mazarin ; à quelles conditions. Déchaînement de la Fronde contre le Prince ; Condé méprise ses cris

impuissants ; il obtient les honneurs du Louvre pour le prince de Marsillac ; la Noblesse s'y oppose ; sa requête au Roi, à la Reine, au duc d'Orléans & au Prince ; suite & fin de cette affaire. Condé ménage le Coadjuteur ; inquiétudes de Mazarin ; il persévère dans le dessein d'accabler Condé & la Fronde. Affaire des Rentiers ; elle produit de nouveaux troubles ; Mazarin s'en sert pour rendre le Prince & la Fronde irréconciliables ; attentat prétendu de la Fronde contre le Prince. Mazarin excite la vengeance de Condé ; le Prince poursuit les Frondeurs au Parlement ; triste situation du Coadjuteur & du duc de Beaufort ; leurs démarches pour se justifier auprès du Prince ; Condé refuse de les entendre. Paris est partagé en deux partis. Le Coadjuteur se défend au Parlement avec beaucoup de courage. Nouvelles intrigues ; la fermentation

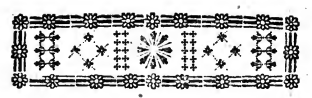
augmente dans la Capitale ; danger où elle se trouve exposée. Divers traits particuliers. Aventure de Jarzai. Condé autorise le mariage du duc de Richelieu avec madame de Pons ; douleur de la Reine ; elle consent à la perte de Condé. Mazarin recherche la Fronde ; il est appuyé par la duchesse de Chevreuse ; portrait de cette Princesse ; elle procure à Mazarin l'appui de la Faction. Le duc d'Orléans abandonne Condé ; la prison du Prince est résolue. Condé méprise les avis qu'il en reçoit ; sa confiance ; il tombe dans les pièges de Mazarin ; il est arrêté au Palais Royal, avec le Prince de Conti & le duc de Longueville, & conduit à Vincennes. Sa fermeté ; sa conduite en prison ; triomphe de la Fronde ; joie du Peuple. Abattement des amis du Prince. Hardiesse du comte de Boutteville. La duchesse de Longueville se sauve en Normandie ; elle y est pour-

ſuivie & forcée de ſe ſauver par mer. Manifeſte de la Cour contre Condé. Le public eſt indigné de le voir traité avec tant d'injuſtice. La Cour réduit la Bourgogne & la Champagne. La Princeſſe Douairiere reçoit ordre de ſortir de Chantilly. Les ducs de Bouillon & de la Rocheſoucault forment un parti au-delà de la Loire, en faveur du Prince. La ducheſſe de Longueville & Turenne ſignent un traité avec l'Eſpagne. Madame la Princeſſe & le jeune duc d'Enguien paſſent à Montrond, & de là en Guienne ; ils ſont reçus à Bordeaux, malgré les Partiſans du Roi. Guerre civile en Guienne ; alternative de ſuccès & de revers. La ville de Bordeaux eſt aſſiégée ; courage de ſes Habitants ; ils obtiennent une paix honorable. Entrevue de madame la Princeſſe avec la Reine ; elle retourne à Montrond. Négociations des amis du Prince avec la Fronde, Turenne entre en Picardie & en

Champagne avec une armée Espagnole ; ses succès ; il marche vers Vincennes ; les Princes sont transférés à Marcoussi. Le peuple visite avec respect la chambre où a été renfermé Condé. Commencements de division entre la Cour & la Fronde. Le duc d'Orléans demande la permission de s'aboucher avec l'archiduc Léopold pour terminer la guerre. Retour de la Cour à Fontainebleau. Le duc d'Orléans consent à la translation des Princes, de Marcoussi au Havre-de-Grace. Indignation de presque tout le Royaume contre Mazarin. La Princesse Palatine négocie avec succès auprès de la Fronde ; caractère de cette Princesse. Intrigues sans nombre. La Cour revient à Paris. Mazarin marche en Champagne ; siège de Rétel ; le Maréchal du Plessis-Praslin remporte une victoire complette sur Turenne. Le Coadjuteur se déclare contre le Cardinal. Le Parlement demande la liberté des Princes ;

il est appuyé de tous les Ordres de l'Etat. Traité entre les Princes prisonniers d'une part, le duc d'Orléans & les Frondeurs de l'autre. Indiscrétion du cardinal Mazarin ; la Nation entière est soulevée contre lui ; il se sauve de la Capitale. Le Palais Royal est bloqué ; la Reine est obligée de consentir à la liberté des Princes ; Mazarin se rend au Havre-de-Grace pour leur ouvrir les portes de la prison ; humiliation de ce Ministre ; il est proscrit & forcé de chercher son salut dans les Pays étrangers. Retour triomphant de Condé à Paris ; joie & applaudissement du peuple.





HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND*.

LIVRE QUATRIEME.

1649-1650.

Le prince de Condé se flattoit que le service qu'il venoit de rendre au Cardinal, seroit gravé en caractères immortels dans l'ame du Ministre. Mazarin ne s'en souvint que pour 1649.

punir un protecteur trop heureux
1649. trop puissant ; persuadé que loin d'avoir rien désormais à espérer, il a tout à craindre du premier Prince du Sang, il jura en secret sa perte, à moins qu'il ne donnât lui-même à tout le Royaume l'exemple de la soumission & de la dépendance à ses volontés : il vouloit que l'homme, le plus considéré de la Nation, demeurât son appui, ou devînt sa victime : cependant, comme ç'eût été achever de se rendre exécrable aux yeux de la Nation, en opprimant ouvertement son libérateur, il jugea qu'il n'y avoit pas de ménagements apparents qu'il ne dût employer à son égard, tandis qu'il semeroit autour de lui, les dégouts, les soupçons, les pièges de toute espèce & la calomnie. Il eût été difficile à un homme vieilli dans le manège & les intrigues des Cours, de se garantir des traits empoisonnés du machiavélisme, armé de l'autorité légitime ; à plus forte raison, un jeune Prince, fier de ses victoires & encore plus de son innocence, qui ne voyoit

en France que des Grands qu'il avoit vaincus ou sauvés, qui loin de s'attendre à être traité en criminel, n'envisageoit dans l'avenir que le sort le plus glorieux & les récompenses les plus brillantes. 1649.

Rien n'encourageoit plus le Ministre, dans son nouveau plan, que les démonstrations de joie que la Capitale avoit fait éclater sous les pas du Roi. A l'aspect de cet amour si vrai, si sincère, il comprit qu'il seroit désormais impossible aux Factieux d'émouvoir cette multitude encore effrayée du souvenir récent & affreux du siège de Paris. Le mépris & la haine qu'il avoit lus dans l'ame de Condé contre la Fronde, le rassuroient sur les liaisons qu'il eût pu prendre avec le parti; son plan étoit de le commettre peu-à-peu, avec les Chefs de la Cabale, de profiter de toutes les circonstances que son génie fécond en ruses & en artifices feroit naître, pour les détruire les uns par les autres, afin de rétablir sa puissance & son autorité sur les débris de toutes les factions.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

1649. Pour ne pas s'égarer dans ce dédale inextricable d'intrigues, de complots, de mouvements rapides & orageux, qu'on va parcourir, on aura toujours recours au fil d'Ariadne, c'est-à-dire, aux Mémoires du temps, composés par les Acteurs qui figurèrent le plus dans ces scènes de haine & de discorde, les dernières que la France donnera à l'Europe, si la modération est le fruit des progrès de la raison & de la philosophie.

En conséquence du nouveau plan qu'il avoit embrassé, Mazarin s'enveloppa de plus en plus dans les replis tortueux de la dissimulation la plus profonde; tout l'art que la politique la plus déliée peut employer, fut mis en usage pour tromper & perdre Condé. Le Cardinal emprunta envers lui la contenance de l'homme le plus pénétré de reconnoissance. La Reine, pour prix de tous les services du Prince, lui avoit laissé le choix de la récompense. Mazarin le pressa d'expliquer ses prétentions; mais c'étoit pour

essayer de les rendre suspectes & criminelles aux yeux de la Reine, du duc d'Orléans & de toute la France. 1649.

Rien n'eût égalé la gloire de Condé, si, après avoir plus mérité de son Roi & de sa patrie, que les plus grands hommes des siècles passés, il eut dédaigné des graces, qui sont plus souvent le fruit de l'intrigue, que de la vertu ; mais entouré de parents, d'amis & de serviteurs avides, qui ne cherchoient qu'à élever sa puissance, pour augmenter leur fortune, il se laissa trop éblouir par l'éclat attaché au pouvoir de servir & de nuire.

Mémoires de Lainé, tom. I.

Cependant Mazarin, qui vouloit rendre ses pièges inévitables, l'exhortoit à acheter la souveraineté de Montbelliard, qu'un Prince de la maison de Virtemberg mettoit en vente ; il lui offrit le secours de la puissance Royale : Hervart, Contrôleur-Général des Finances, partit pour l'Alsace, chargé en apparence des pouvoirs les plus étendus, mais avec un ordre précis & réel d'é-

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours, de la Rochefoucault de Motteville.

chouer dans sa négociation. On pré-
1649. tend que le négociateur révéla lui-même au Prince le secret du Ministre.

Condé contint son ressentiment, sans se plaindre des artifices de Mazarin ; il demanda à la Reine qu'il lui fût permis d'acheter le Rételois & la principauté de Charleville, dont le duc de Mantoue vouloit se défaire ; on éluda ses instances, & ensuite on lui fit un crime d'avoir seulement pensé à agrandir sa fortune.

L'année, qui précède celle dont on décrit les événements, avoit été funeste à l'Europe, par une révolte presqu'épidémique de tous les peuples contre leurs Souverains. La ville de Naples, lasse & fatiguée du joug des Espagnols, l'avoit abjuré avec tous les transports de la haine & de la fureur ; incapable de se défendre par elle-même, elle avoit imploré la protection de la France ; elle lui demandoit un Roi à genoux ; c'étoit le duc d'Orléans, le duc d'Anjou, ou le grand Condé. Malgré l'alter-

Histoire manuscrite du prince de Condé.

native, il étoit aiſé d'appercevoir que la réputation de Condé avoit ébloui les peuples, & que tous les vœux penchoient en ſa faveur. Le frère de Louis XIV étoit encore, pour ainſi dire, au berceau; ſon oncle touchoit à l'âge, où l'on ne reſpire que le repos; la nature lui avoit d'ailleurs refuſé l'ame & le génie d'un Conquérant & d'un Roi.

1649.

Condé ſeul, à la fleur de ſon âge, le plus renommé des Généraux de ſon ſiècle, l'homme le plus puiſſant de l'Europe, après les têtes couronnées, pouvoit défendre & conſerver un ſceptre, que la faveur de la fortune lui préſentoit; mais Anne d'Autriche ne vouloit dépouiller ſon frère, qu'à condition que ſes enfants jouiroient des débris de ſa grandeur.

Pendant qu'elle héſite & délibère, le duc de Guiſe, l'un des hommes les plus brillants de la Nation, l'héritier de la valeur, des graces populaires & de la générosité de ſes pères, ſe jettoit dans Naples, réſolu de périr ou de régner : il étoit deſcendu par les femmes de ces anciens

& malheureux Rois de la maison
1649. d'Anjou, qui avoient si long-temps disputé cette belle contrée de l'Italie; la fierté de son caractère ne lui permit point de dissimuler ses droits & ses espérances.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger Mazarin de l'abandonner à sa destinée; enfin, après des prodiges d'audace, Guise, trahi par la fortune, & encore plus par ceux qui l'avoient appellé, tomba vif entre les mains des Espagnols; il n'échappa à l'échafaud, ou au-moins à une prison perpétuelle, que par la générosité de Condé, qui, devenu lui-même allié de l'Espagne, acheta sa liberté au prix des sommes immenses qui lui étoient dues.

On blâma en France la politique foible & incertaine de Mazarin, qui n'avoit pas saisi l'occasion d'ôter à l'Espagne un Royaume, dût Guise en profiter; la perte de Naples n'entraînoit elle pas celle de la Sicile, du Milanès, de la Sardaigne? La domination Espagnole, qui, depuis Charles-Quint, avoit jetté en Italie

des racines ſi profondes & ſi étendues, n'alloit-elle pas être détruite 1649.
& les Valois vengés ? Il n'y avoit qu'un moyen de réparer cette faute, les vœux publics l'indiquoient ; c'étoit de chaſſer les Eſpagnols des Pays-Bas & de la Franche-Comté. Le gouvernail de l'Etat forcé entre les mains du Miniſtre, au milieu des orages & des tempêtes, ne lui permettoit guères de tenter à la fois deux expéditions ſi éclatantes : Condé vint à ſon ſecours, il réitéra l'offre qu'il avoit déja faite de lever une armée & de conquérir à ſes frais la Franche-Comté, à condition qu'il jouiroit du fruit de ſes travaux : en même-temps, pour prévenir la défiance & la crainte que l'accroiſſement de ſa puiſſance eût pu exciter, il propoſa de remettre au Roi ſes gouvernements, ſes places fortes, ſa charge de Grand-Maître de France, ſes penſions, ne ſe réſervant que ſon patrimoine. On traita en plein Conſeil ces offres de magnanimes, d'héroïques ; Mazarin les traita tout bas de criminelles, & les éluda.

Mémoires de Lainé, t. I. page 37.

1649. Cependant il falloit adoucir l'amertume de tant de refus, ou plutôt exciter les soupçons du duc d'Orléans. Il n'y avoit que la dignité de Connétable qui fût digne des exploits & de la fortune de Condé : le soldat, l'Officier ne souhaitoient rien tant que de voir l'épée de l'Etat, confiée à des mains toujours victorieuses : Mazarin proposa lui-même au Prince cette charge si enviée, & à laquelle le duc d'Orléans aspiroit, pour se perpétuer dans les fonctions les plus éclatantes de Lieutenant-Général de l'Etat, lorsque le Roi seroit devenu majeur ; mais Condé craignant que la concurrence ne lui aliénât Gaston, refusa de se prêter aux vues perfides du Ministre ; cependant il y avoit eu une négociation entamée par le canal du duc de Rohan, & il n'en fallut pas davantage à Mazarin, pour rendre le Prince suspect aux yeux inquiets & jaloux du duc d'Orléans.

Mémoires de Lainé, t. I. page 50 & suiv.

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours, de la Rochefoucault, &c.

On a vu que la Reine ne s'étoit revêtue elle-même de la dignité d'Amiral, que pour en priver Condé ;

dès qu'elle eût arrêté le mariage du duc de Mercœur avec mademoiselle Mancini, elle destina cette grande Charge au duc de Vendôme. C'étoit déja avec beaucoup de regret & de chagrin que le Prince voyoit le Ministre lui échapper, pour chercher de nouveaux appuis dans une Maison ennemie & rivale de la sienne; mais comment soutenir l'idée de voir le duc de Vendôme, qui n'étoit connu que par ses écarts & ses révoltes, emporter sur lui les dépouilles sanglantes de son beau-frère ? 1649.

Ce fut alors que Condé, également touché & indigné de l'ingratitude du Cardinal, s'abandonna au plus vif ressentiment; il entreprit d'arracher par la crainte, par la terreur & les menaces, ce qu'il ne pouvoit obtenir à force de services & de victoires. On ne peut nier que la conduite du Prince ne fût aussi haute qu'imprudente; il n'avoit qu'une route à suivre; toutes les autres devoient l'égarer: au-lieu de braver & d'humilier le dépositaire de la puis-

sance Royale, il falloit le ménager
1649. ou le perdre sans ressource.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Le dernier parti eût convenu davantage à la fierté de Condé; mais soit qu'il ne voulût pas détruire son propre ouvrage, soit plutôt qu'il craignît d'être obligé d'avoir recours à une guerre intestine, s'il exigeoit ouvertement l'exil d'un Ministre, pour lequel la Reine avoit déja hazardé l'Etat; il crut qu'avec l'autorité, que la naissance, la victoire & le courage d'esprit lui donnoient, il viendroit facilement à bout de réduire le Cardinal dans les bornes étroites qu'il vouloit lui prescrire. Il est constant que le succès eût pleinement couronné ses vues, s'il eût voulu s'abaisser jusqu'au désir de plaire; mais il aimoit mieux alors gagner des batailles que des cœurs.

Mémoires de madame de Nemours, t. II.

Cependant sa marche parut d'abord plus politique qu'on ne l'avoit attendu de la violence de ses passions; la Fronde avoit été pour lui jusqu'alors un objet intarissable de plaisanteries; il en usa avec plus de circonspection; il ménagea sur-tout

le duc d'Orléans, sans le concours duquel il étoit impossible à Mazarin de rien entreprendre contre lui. L'Abbé de la Rivière fut l'instrument dont il se servit pour subjuguer Gaston; il fit entendre à ce favori, qui languissoit dans l'attente du chapeau de Cardinal, qu'il ne tenoit qu'à lui de saisir cette éminente dignité, en un mot, qu'il obligeroit le prince de Conti à la lui céder, ou à la lui disputer, selon que son Maître en agiroit à son égard; à ce prix, l'Abbé de la Rivière lui eût livré le Royaume entier.

1649.

Mémoires de Lainé, tom. I.

Assuré d'une grande partie des Grands, de presque tous les Militaires, du duc d'Orléans, comptant au besoin sur la Fronde, qui mendioit tous les jours son appui, respecté, redouté de tout le Royaume, Condé crut pouvoir enfin prendre impunément le ton d'un Maître irrité, vis-à-vis de l'ingrat Mazarin: dès ce moment oubliant ou feignant d'oublier ses intérêts personnels, il ne s'occupa que de ceux de ses

Mémoires de Talon.

amis; il donna la protection la plus
1649. ouverte au marquis de Chavigni, qui faisoit profession publique de haine & de mépris pour le Cardinal; il pressa avec une nouvelle ardeur l'échange de Sédan en faveur de la maison de Bouillon; mais rien ne choqua plus le Cardinal que l'appui éclatant que le Prince donna à la capitale de la Guienne.

Mémoires de madame de Motteville.

Bordeaux devenu par sa situation & par les ressources d'un commerce immense, la ville la plus florissante du Royaume après Paris, étoit alors gouverné par le duc d'Espernon, fils de ce célébre mignon d'Henri III, qu'un siècle de succès & de disgraces a immortalisé dans notre histoire. Les Gascons, qui n'avoient presque jamais vu à leurs têtes que des Princes du Sang, gémissoient d'avoir à obéir à un homme, qui ne devoit sa grandeur qu'au caprice de la fortune: au lieu d'adoucir par la sagesse & la modération de sa conduite, les regrets de la Province, le Duc, le plus fier & le plus violent des hommes, osa exiger du Par-

lement & de la Ville des honneurs auxquels la hauteur de ces peuples n'étoit point accoutumée. Bordeaux, las & fatigué de l'orgueil tyrannique de son Gouverneur, l'avoit chassé; delà, la guerre civile & les excès de toute espèce, qui en sont la funeste suite : il s'agissoit de rendre le calme à la Province désolée.

1649.

Mémoires du cardinal de Retz.

Mazarin, qui eût dû tenir la balance égale, sembloit vouloir accabler la Guienne du poids de l'autorité Royale. Condé plaida avec chaleur les intérêts de cette Province frontière, remplie d'hommes hardis, inquiets, belliqueux; il obligea le Cardinal à lui rendre la paix à des conditions équitables. Mazarin, forcé de plier, eut recours à la calomnie pour se venger; il supposa des desseins profonds & criminels au Prince; il l'accusa de n'avoir protégé Bordeaux, que pour mettre cette grande ville dans ses intérêts; mais ce qui devoit confondre le Cardinal, c'est que, dans le temps même qu'il le noircissoit ainsi, Condé

s'emportoit contre les députés de
1649. Bordeaux, qui avoient osé implorer l'appui de la Fronde & qu'il se refusoit opiniâtrément aux désirs de la Province, qui le demandoit pour Gouverneur.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Bientôt après, on agita dans le Conseil l'affaire de la Provence, qui, comme la Guienne, avoit été en proie aux troubles & à la guerre civile, par la querelle particulière du Parlement & du Gouverneur : Mazarin, qui se destinoit à lui-même le gouvernement de cette Province, favorisoit le peuple & le Parlement. Condé embrassa les intérêts du comte d'Alais, son cousin-germain. On prétend qu'il s'emporta contre les députés des Provençaux, jusqu'à les menacer de les faire rouer à coups de bâton, s'ils osoient déchirer davantage leur Gouverneur. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, Mazarin céda encore ; les contradictions, l'aigreur, la haine augmentoient de jour en jour ; funestes présages de l'orage, qui éclata enfin, au sujet du gouvernement du Pont-de l'Arche.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

On a vu plus haut que le Prince de Condé avoit trouvé le secret de désarmer le duc de Longueville, dans des circonstances où la Cour étoit perdue, si le Prince rebelle avoit marché à Saint-Germain; mais Condé ne lui avoit arraché les armes des mains, qu'en lui promettant, de l'aveu du Cardinal, le gouvernement du Pont-de-l'Arche; le duc, qui se défioit de Mazarin, exigea la garantie du Prince; il falloit le satisfaire. Condé ne pouvoit plus résister aux instances du duc de Longueville, sans encourir la haine de sa famille, sans perdre son crédit; cependant, le Ministre usoit de tous les artifices imaginables, pour se dispenser de sa promesse. Un jour que le Prince, au cercle de la Reine, le pressoit vivement de terminer cette affaire, le Cardinal leve le masque, & lui dit qu'il ne peut le satisfaire, sans trahir sa conscience, son honneur & l'Etat; que le Duc n'étoit déja que trop puissant en Normandie; que si, aux places fortes qu'il y possédoit, on ajoutoit le Pont-de-

1649.

Mémoires du cardinal de Retz.

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

1649. l'Arche, il ne répondroit plus du salut de cette riche & fertile Province ; en un mot qu'il périroit plutôt, que de consentir à la destruction de l'autorité qui lui étoit confiée.

Cette ostentation de courage & de vigueur, de la part d'un homme qu'il avoit vu jusqu'alors si foible, si abattu, surprit & indigna Condé. Mais, au-lieu de lui répondre, on prétend qu'il lui passa la main sur le visage, comme pour lui donner une nasarde, & qu'il se retira aussitôt, en lui criant du ton de voix le plus animé, *adieu*, *Mars*.

Mémoires de Montglat, tom. III.

Certes, on ne sçauroit nier que les maximes de Mazarin ne fussent aussi vraies que sages; mais il eût fallu s'en souvenir, avant que d'engager sa parole ; il eût fallu sur-tout ne pas offrir à ce même Longueville, le Havre-de-Grace, place infiniment plus importante que le Pont-de-l'Arche, à condition qu'il obtiendroit de Condé, l'union de mademoiselle de Valois, fille du comte d'Alais, avec le marquis Mancini. Condé préféra le duc de Joyeuse, prince de

Histoire de Louis II, prince de Condé. Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

de la maison de Lorraine, qui n'avoit presque pour tout bien, que son nom & son courage, au Gentilhomme Italien, que la faveur de son oncle destinoit à la plus haute fortune. 1649.

La scène dont on vient de parler, cette scène si humiliante pour le premier Ministre, s'étoit passée à onze heures & demie du soir, elle n'avoit eu que quelques témoins; cependant, à minuit, l'esprit de discorde & de faction l'avoit rendue publique dans la Capitale: la Fronde, impatiente d'aigrir Condé, & de combattre sous ses étendarts, attendit à peine le lever de l'aurore, pour aller lui offrir ses forces, son appui. Cette démarche impétueuse ne surprit point Mazarin; mais quels furent son étonnement & sa confusion, lorsqu'il apprit que les Gens de qualité, les grands Officiers de la Couronne, la France entière étoit dans les antichambres du Prince. Comme on reprochoit aux Courtisans cet excès de partialité, ils répondirent d'une voix unanime, que

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

dans une querelle qui intéressoit un Prince du Sang & le Ministre, il eût fallu renoncer à la qualité de François, pour ne pas épouser les intérêts du premier ; mais que, si M. le Prince formoit un parti contre l'autorité légitime, ils seroient les premiers à l'abandonner.

1649.

Mémoires de madame de Motteville, t. III, p. 378, & suivantes.

Cependant, Mazarin effrayé de la solitude qui regne au Palais-Royal, s'humilie ; il envoie le Tellier au Prince, pour justifier sa résistance, sur les ordres de la Reine ; il eût été à souhaiter que Condé eût été en effet convaincu que les obstacles & les contradictions qu'il essuyoit, partoient d'une main qu'il devoit respecter. Il est constant, d'après tous les Mémoires du temps, qu'il n'eût pris d'autre parti que le silence & la soumission ; mais il connoissoit trop l'empire absolu de Mazarin sur la Régente, pour se payer d'excuses frivoles : loin de modérer son ressentiment, cette ambassade ne fit que l'aigrir ; il répondit à le Tellier, qu'il étoit las de porter la haine publique, pour le plus faux & le plus

Mémoires de Nemours, de Joli, de la Rochefoucault.

ingrat des hommes, qu'il vouloit qu'il quittât l'administration des affaires, & qu'il sortît du Royaume. 1649.

Ce jour là même il acheva d'enfoncer le poignard dans le sein de Mazarin, en menant souper chez Prudhomme, fameux Baigneur de ce temps-là, tous les Chefs de la Fronde; Turenne, Rohan se trouverent à ce repas, qui ne fut que trop égayé aux dépens de Mazarin. On ne parla que de barricades, d'enlévements & de guerre civile; mais ces discours n'inspiroient que de l'aversion & de l'horreur à celui qui paroissoit les écouter avec le plus de complaisance; Condé avoit honte d'un emportement qui l'obligeoit à se jetter entre les bras d'un parti si violent, si séditieux. Son état étoit pénible; les choses en étoient venues au point, qu'il falloit ou s'accommoder avec le Cardinal, ou l'arracher, les armes à la main, du Palais-Royal. Il y avoit de la honte & du péril à reculer; d'un autre côté allumera-t-il une guerre civile pour soutenir des intérêts qui lui sont étran-

Mémoires de Motteville, tom. III,

gers. Condé voguoit dans un vaisseau agité par les vents contraires ; le sommeil se déroboit à ses yeux fatigués; ce combat intérieur n'étoit connu que de l'amitié ; il étoit ignoré du public, qui ne pouvoit se lasser d'applaudir à la vigueur de sa conduite ; la foule des Courtisans grossissoit de jour en jour autour de lui : il sembloit, en un mot, le maître absolu du Royaume.

1649.

Mais, au milieu de ces avantages honteux, Condé étoit en proie à l'inquiétude & aux remords ; la voix de la patrie, cette voix qui lui fut toujours si chere, qui l'avoit excité à de si grandes actions, se faisoit entendre au fond de son cœur ; il n'écouta enfin qu'elle ; le devoir l'emporta sur le ressentiment, heureux si dans la suite il lui eût fait de plus grands sacrifices !

Mémoires de Lainé, tom. I.

Ce fut le duc d'Orléans qui commença à dissiper les premiers nuages de la tempête qui menaçoit l'Etat ; il avoit d'abord voulu se joindre au Prince pour achever la ruine du Ministre qu'il haïssoit & méprisoit

quelques jours avant la rupture, dont on vient de parler : on l'avoit vu avec Condé peloter le Cardinal à coup d'oranges ; le lendemain, ils lui écrivirent une lettre, dont la souscription étoit un outrage, *à l'illustrissimo Signor Faquino.* Après tant d'insultes, il ne convenoit point aux intérêts de Gaston de laisser dans le ministère un Italien, qui pouvoit enfin armer un jour l'autorité Royale, contre un Prince qui l'immoloit à la gaieté satirique de la Nation. La Rivière arrêta les traits qu'il alloit lui lancer : ce n'est pas que ce favori ne désirât la perte du Cardinal ; mais il vouloit la différer, jusqu'à ce qu'ayant obtenu le chapeau, il pût lui succéder dans le ministère. Il représenta à son Maître, combien il étoit dangereux de laisser prendre un essor si rapide à M. le Prince, & de l'accoûtumer aux hommages flatteurs de la Nation ; que si, dans les circonstances, Condé prenoit les armes, ou Monsieur le soutiendroit, ou demeureroit uni avec la Reine ; que s'il se joint au Prince, il

1649.

Mémoires de Joli.

Mémoires de Lainé, t. I.

en sera éclipsé ; que s'il embrasse
1649. l'autre parti, il se verra en but à la haine de toute la France ; qu'il y alloit de sa gloire & de son intérêt de retenir à la Cour le Prince, sur qui il conservera toujours la prééminence du rang & de l'autorité. La jalousie de Gaston prêta des forces aux raisons de la Rivière ; il offrit sa médiation à l'un & à l'autre parti : Condé l'accepta avec joie ; il se hâta de congédier cette foule de Grands & de Gens de qualité, qui lui composoient le cortège le plus brillant & le plus redoutable.

La négociation à laquelle les hommes les plus sages de la Nation, Rohan, Villeroi, Grammont, Molé, eurent part, n'étoit pas encore conclue, que Condé déclara au Coadjuteur qu'il ne souhaitoit pas moins que lui l'exil de Mazarin, mais qu'il aimoit encore mieux le salut de l'Etat, que la perte de son ennemi ; qu'on ne pouvoit arracher à la Reine son Ministre, sans inonder la France de sang & de calamités ; qu'il ne se résoudroit jamais à

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

ſuivre la route tracée par Guiſe le Balafré ; en un mot, il lui offrit de le comprendre avec la Fronde dans ſon traité, ſinon de le protéger ſi Mazarin oſoit le pourſuivre. Le Prélat répondit avec reſpect ; mais il ſe retira le déſeſpoir dans l'ame. 1649.

Voici quelles furent les conditions de la réconciliation du Prince avec Mazarin : premiérement, que le Pont-de-l'Arche ſeroit remis au duc de Longueville ; ſecondement, que la Reine conſerveroit la dignité d'Amiral ; troiſiémement, que le mariage du duc de Mercœur avec mademoiſelle Mancini, ſeroit ſuſpendu ou même rompu, ſi le Prince ne vouloit point y conſentir ; quatriémement, que le Miniſtre ne diſpoſeroit des gouvernements, des grandes charges de la Couronne & de la maiſon du Roi, des bénéfices, des finances, & ne nommeroit de Généraux qu'avec la participation & de l'aveu des Princes du Sang. Une copie du traité fut remiſe entre les mains de la Reine, l'autre demeura au pouvoir de Con-

dé ; Mazarin, pour achever de vaincre la défiance & les soupçons du Prince, lui offrit toutes les sûretés dont il put s'aviser ; Condé n'en voulut point d'autres que la parole du duc d'Orléans ; mais il exigea que l'Abbé de la Rivière, dépositaire des secrets de la Cour & de son Maître, seroit autorisé à les lui révéler, lorsqu'il s'agiroit de sa sûreté : la Reine & Gaston y consentirent sans peine.

1649.

Mémoires de Lainé, tom. I.

Condé étoit au comble de la joie ; il avoit acquis une grande puissance sans le secours de la guerre civile ; il avoit resserré les liens de la dépendance, dont Mazarin avoit cherché à s'affranchir ; il se croyoit audessus de tous les revers, par l'union qui régnoit entre le duc d'Orléans & lui, union cimentée avec soin par l'Abbé de la Rivière, qui ne lui étoit pas moins dévoué qu'à son Maître.

Mémoires de madame de Motteville, tom. II.

Pendant que Condé triomphoit, on insultoit à la foiblesse de Mazarin : on lui reprochoit de s'être mis sous la tutelle de son rival ; comme si dans une minorité, le premier Prince du

Sang n'eût pas eu des titres plus légitimes, plus sacrés à l'administration, qu'un étranger haï de la Nation. 1649.

Au-reste, le Cardinal entretenoit avec soin le Prince dans la haute idée qu'il avoit de son pouvoir & de sa fortune ; il témoignoit tous les jours plus de foiblesse & d'abattement, ne parlant que d'abdiquer le ministère, & d'aller chercher à Rome la paix & la tranquillité, qui le fuyoient en France. Ce langage philosophique, si nouveau, ou plutôt si faux dans la bouche d'un Ministre, ajoutoit à la confiance du Prince ; il le confirmoit dans l'opinion peu avantageuse qu'il avoit conçue du génie & du courage du Cardinal. D'autres Ministres se sont soutenus en France par la fermeté & la terreur : Mazarin ne dût son salut qu'au mépris où il étoit tombé ; les Grands aimoient mieux alors arracher les graces que de les mériter ; ils voyoient avec plaisir les ressorts de l'autorité suprême, engourdis entre des mains si foibles ; la chûte du Ministre, qui pouvoit être rem-

Mémoires de Montglat, tom. III.

Mémoires du duc de la Rachefoucault.

Mémoires de madame de

placé par un homme plein de vigueur & de courage, eût été pour eux le comble de l'inquiétude & du chagrin.

1649.

Motteville, tom. III.

Cependant Mazarin se félicitoit de l'art avec lequel il avoit cédé à l'orage; déjà il commençoit à recueillir les fruits de son industrieuse politique; la Fronde indignée de voir ses vœux trahis par le Prince, se déchaînoit contre lui sans ménagement, sans retenue, sans pudeur; elle l'accusoit de l'avoir sacrifiée une seconde fois au Ministre, de méditer, de concert avec lui, un nouveau siège de Paris; il n'y avoit point de bruits absurdes que la calomnie n'enfantât, & que l'imbecillité ne crût. Chacun se rappelloit avec horreur les maux qu'il avoit soufferts, & n'envisageoit qu'avec effroi ceux dont il étoit encore menacé; bientôt il n'y eut que la crainte qu'on avoit conçue de Condé qui égalât la haine qu'on lui portoit.

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

Il est constant que l'amour seul de la patrie avoit enchaîné la vengeance de Condé; cependant la multitude le regardoit comme son oppresseur;

tandis que la Fronde qui ne respiroit que le trouble & la discorde, 1649.
obtenoit ses suffrages & ses applaudissements. Le Prince, rassuré par le cri de sa conscience n'opposa que le mépris & l'intrépidité aux clameurs du vulgaire; il entreprit de réprimer en même temps la Fronde & de contenir Mazarin, sans que la haine ouverte d'une puissante faction, & les pièges secrets & encore plus dangereux de la Cour le détournassent de la route qu'il s'étoit tracée.

Son premier soin, après sa réunion avec Mazarin, fut de demander les honneurs du Louvre pour le prince de Marsillac, dont l'ambition étoit encouragée par madame de Longueville. Le duc d'Orléans exigeoit la même grace pour madame de Pons, veuve de l'aîné de la maison d'Albret; Mazarin accorda tout; il n'en fallut pas davantage pour exciter un nouvel orage.

Les maisons de Rohan, de Luxembourg & de Foix jouissoient des honneurs de Princes étrangers, la

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

1649. maison de Bouillon y aspiroit ; le duc d'Espernon se les arrogeoit dans son gouvernement. La carrière étoit ouverte à l'ambition : de tous les Grands, qui remplissent la Cour de nos Rois, la plus brillante de l'univers ; il n'y en avoit presqu'aucun qui ne cherchât dans ses titres & sa généalogie des Rois & des Souverains ; chaque Maison avoit sa chimère, & toutes s'efforçoient de la faire valoir. La haute Noblesse, indignée des nouvelles graces de la Cour, s'émeut & s'assemble ; les Princes légitimés de France, ceux de Lorraine & de Savoie, les Pairs, les Maréchaux de France, imitent cet exemple ; le Clergé menaçoit de s'unir à la Noblesse : quand il eût été question du salut de la Monarchie, on n'auroit pas témoigné plus d'ardeur & de zèle.

Mémoires de Montglat, tom. III.

La requête de la Noblesse étoit conçue en des termes fiers & presque menaçants. Elle représentoit au Roi qu'il ne pouvoit accorder de prééminences à quelques grandes Maisons, sans offenser les autres, &

Mémoires de Talon, t. VII, p. 16.

renverser l'ordre & l'harmonie de l'Etat; que c'étoit jetter les semences de l'envie, de la haine & de la discorde dans un corps, dont l'union avoit toujours été le nerf & le salut de la Monarchie ; que la maison de Montmorenci, dont on ne pouvoit nier que les marques ne fussent aussi anciennes qu'éclatantes, qui avoit produit tant de Connétables, n'avoit jamais aspiré à d'autres honneurs qu'à ceux de la Pairie ; que le duc de Joyeuse, beau-frere de Henri III, le cardinal de Richelieu, encore plus puissant sous le regne précédent, avoient imité cet exemple de modération ; elle finissoit par supplier le Roi, non seulement de s'abstenir à l'avenir d'honorer certaines Familles, de distinctions qui étoient une injure pour les autres ; mais encore de révoquer tous les brevets qui avoient été accordés à ce sujet, depuis le dernier des Valois.

1649.

Ibidem.

Gaston intimidé céda ; Condé témoigna plus de vigueur ; il ne vouloit abandonner la protection de Marsillac qu'à condition, non seu-

lement que tous les tabourets privilégiés seroient renversés, mais encore que les Princes légitimés & étrangers seroient privés de la prérogative de se couvrir devant le Roi aux audiences des Ambassadeurs. c'étoit les réduire au même rang que les Pairs; l'alliance de la maison de Lorraine avec Gaston leur sauva cet affront.

1649.

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

La Cardinal avoit suscité & ménagé l'assemblée des Nobles, dans l'espérance de rendre illusoires les graces qui lui avoient été arrachées, & de voir les Princes du Sang, & sur-tout Condé en proie à la haine & aux reproches; mais sa politique manqua de lui devenir funeste. Ce fut lui-même qui devint l'objet des invectives, des menaces & des sarcasmes; on ne parloit dans l'assemblée que de forcer la Cour à convoquer les Etats Généraux, pour réformer tous les abus de l'administration. Le Ministre se hâta d'accorder à la Noblesse tout ce qu'elle exigeoit, & de révoquer, non seu-

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

lement les nouveaux brevets, mais encore les anciens. 1649.

Pendant que la Cour étoit agitée de tant d'intrigues, de mouvements & de factions, le Coadjuteur veilloit avec soin au salut de son parti. De tous les chefs de la Fronde, lui seul avoit ménagé Condé; il s'étoit opposé au déchaînement des siens, soit qu'il eût honte de voir un si grand homme déchiré avec tant d'indignité & d'injustice, soit plutôt qu'il ne désespérât pas encore de priver Mazarin de son appui. Sa sagesse lui fût utile; Gondi lié avec la princesse de Guimené, par des liens plus forts que ceux du Sang, touché des larmes & de la douleur de cette Dame, dont le rang alloit être anéanti, vola auprès du Prince, & plaida ses intérêts, avec tant de force & de zèle, que Condé lui promit de respecter les prétentions de la maison de Rohan. Mazarin fut moins étonné de l'entrevue de ces deux hommes qu'il haïssoit & craignoit également, que de la complaisance du Prince;

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Ibidem.

rien ne l'engagea plus à donner une
1649. nouvelle activité aux ressors secrets, qui devoient les rendre irréconciliables, & précipiter la perte de l'un ou de l'autre, & peut-être de tous les deux.

C'est dans les manœuvres iniques du Cardinal qu'il faut chercher la source des écarts du Prince, & des révolutions qui en furent la suite; mais on ne peut les développer, sans reprendre les choses d'un peu plus haut.

Mazarin avoit rappellé de son exil ce Particelli d'Hémeri si détesté, la cause ou le pretexte des troubles; il lui avoit rendu l'administration des Finances. Soit que le Surintendant eût corrompu au poids de l'or le suffrage des Grands; soit qu'on le regardât comme le seul homme capable de réparer les maux qu'il avoit faits: les factions se turent, & la Nation ne murmura point du rétablissement de sa fortune; il signala son retour par des traits dignes de l'immortel Sulli; il assura le remboursement des dettes de l'Etat, & il trouva

Ibidem.

le secret de faire un fonds de quarante millions, pour subvenir aux dépenses 1649. de la Cour & de l'armée. Rien n'accréditoit davantage le ministère de Mazarin; mais le Surintendant lui rendit bientôt des services plus agréables; il sema de l'argent à Paris, avec tant d'adresse & de mystère, qu'il détacha beaucoup de mécontents de la faction. La Fronde diminuoit sensiblement; on comptoit ses partisans, qui peu auparavant étoient innombrables.

Si Mazarin n'avoit eu d'autre objet que de détruire peu-à-peu la Fronde, il n'y avoit qu'à laisser agir d'Hémeri; mais il vouloit envelopper Condé, sous les mêmes débris que la faction: la matière étoit préparée depuis long tems; elle ne pouvoit être plus combustible; une étincelle l'allumoit & le délivroit à jamais de ceux qui osoient borner son autorité.

Personne n'ignore que nos Rois ont créé, dans les besoins de l'Etat, des Rentes considérables sur l'Hôtel de Ville de Paris; elles mon- *Ibidem.*

toient alors à dix millions, qui en
1649. vaudroient aujourd'hui plus de quinze mille; ces Rentes étoient le Patrimoine presqu'unique, d'un grand nombre de familles, qui n'avoient point d'autre ressource. Cette dette du Prince envers ses Sujets, seroit un lien politique qui les lui attacheroit davantage, si le François avoit besoin d'autres sentiments, que ceux que la nature & la loi ont gravés dans son cœur, pour être dévoué à son Roi. Jusqu'ici nul Ministre n'avoit porté atteinte à ce dépôt sacré; il étoit réservé à Mazarin de donner l'exemple humiliant de la négligence, ou de la prévarication: il n'y avoit eu depuis la minorité, que quelques familles riches & favorisées qui eussent touché le revenu de leurs créances; la Veuve & l'Orphelin dénués d'appui & de protection, languissoient dans l'indigence & l'oppression.

Le Parlement sensible à la misère profonde de tant de citoyens, avoit souvent & fortement reclamé en leur faveur, les droits de l'huma-

nité & de l'équité; Mazarin avoit enfin assigné des fonds, sur les Adjudicataires des Gabelles; mais ceux-ci n'eurent pas honte de manquer à leurs engagements; on accusoit aussi les Officiers chargés de la distribution des fonds, d'être complices du brigandage. 1649 Ibidem.

Les Rentiers pressés par la faim & le désespoir, entouroient sans cesse le Carosse du Roi & de la Reine, en demandant du Pain, avec des cris lamentables. Las enfin de l'inutilité de leurs efforts, ils s'assemblent à l'Hotel de Ville; & élisent des Syndics, comme autrefois le Peuple Romain des Tribuns, pour veiller à leurs intérêts. La Chambre des Vacations condamna ces assemblées, qui n'étant point autorisées par le Souverain, ne pouvoient passer que pour illégitimes & criminelles; la Grand-Chambre du Parlement confirma, par un second Arrêt, la proscription des assemblées, & cassa le Syndicat.

C'étoit le Coajuteur qui du fond de son Palais, encourageoit les mé-

contents ; il dirigeoit leurs vues :
1649. bientôt il s'offrit pour être leur Chef. On voyoit d'un côté ce Prélat factieux, suivi d'une nombreuse troupe de Rentiers; de l'autre le duc de Beaufort avec le même cortège, remplir les rues de Paris, assiéger le Palais, & demander hautement l'Assemblée des Chambres du Parlement, prétendant que c'étoit à la Compagnie en corps, & non à la Grand-Chambre, à décider une affaire si importante. Molé armé de la seule majesté des Loix, confondit les vues ambitieuses du Coadjuteur ; il eût rendu le calme à la Capitale agitée, sans un concours d'accidents, d'intrigues & de manœuvres qu'il étoit impossible de prévoir.

Il y avoit alors au nombre des Frondeurs, un certain Marquis de la Boulaie, moins célebre par sa naissance & son audace, que par la noirceur de son ame. De tous les factieux, nul n'avoit paru plus emporté, contre le Cardinal; mais sous de fausses démonstrations de haine &

Mémoires de Montglat, tom. III.

de fureur, il cachoit un commerce secret avec le Miniſtre : on pretend que ce ſcélérat offrit au diſpenſateur des graces, de tuer Condé, ſans qu'on ſçût d'où le coup partiroit, ſi ce Prince intrépide paroiſſoit dans les rues pour appaiſer la ſédition qu'on étoit tous les jours à la veille de voir éclore. 1649.

Ce feroit bleſſer la vérité de l'Hiſtoire, que de laiſſer former le plus léger nuage ſur l'innocence de Mazarin, il étoit incapable d'une action atroce ; il exigea ſeulement de la Boulaie, de faire toutes les démonſtrations de l'aſſaſſinat, & de ſe conduire, en ſorte que tout concourût à rendre la Fronde ſuſpecte de ce crime ; bientôt la fortune préſenta à la Boulaie les moyens de ſignaler ſon zèle, ou plutôt ſon infamie.

Les Frondeurs fatigués de la réſiſtance du Premier Préſident, eurent recours à la fourberie, pour lui arracher l'Aſſemblée des Chambres, ſur laquelle ils fondoient des deſſeins auſſi vaſtes que chimériques :

dans un Confeil fecret, tenu entre
1649. les principaux factieux, on réfolut de tirer un coup de piftolet à un des Syndics des Rentiers & de le manquer, dans l'efpérance que ce prétendu affaffinat fouleveroit le peuple, & replongeroit la Capitale dans de nouveaux troubles.

Joly, Confeiller au Châtelet, l'un
Mémoires Joli. des Syndics, offrit d'être l'inftrument de l'impofture, & d'effuyer le coup de Piftolet : on étudie la fcène ; on l'exécute le lendemain à fept heures du matin, dans la rue des Bernardins ; on crie au meurtre, la Place Maubert s'émeut, une foule de Rentiers volent au Palais & demandent juftice.

Ce n'étoit là que le prélude des troubles, qui devoient rendre ce jour éternellement mémorable dans nos Annales.

Mazarin n'eut pas plutôt appris les commencements de la fédition, qu'il manda à la Boulaie, qu'il étoit temps d'agir. Soudain la Boulaie raffemble deux cents hommes de la lie du peuple ; il fe jette comme un forcené, dans les Salles du Palais, en

criant *aux armes*, *au meurtre*, *trahison de Mazarin*. Quelques-uns de ses complices se détachent; les uns vont sonner le tocsin dans les principales Paroisses, les autres parcourent les rues, & excitent le peuple à de nouvelles Barricades; mais le peuple, las des anciens désordres, n'opposa que le mépris & les menaces, aux cris de la sédition.

1649.

Mémoires de Montglat, tom. III.

La Boulaie au désespoir de l'inutilité de ses efforts, résolut de ne point laisser écouler la journée, sans faire oublier son crime par un plus grand encore; il épioit depuis long-temps Condé; il sçavoit que ce Prince ne se retiroit tous les jours du Palais Royal que tard, & souvent mal accompagné; la facilité d'une entreprise sur sa personne, l'avoit déjà tenté plus d'une fois; dès le retour du Roi à Paris, il avoit offert au Ministre de l'arrêter prisonnier sur le Pont-Neuf. Mazarin l'avoit encouragé dans ce projet; mais quelque hardi que fût la Boulaie, l'idée de la valeur & de la fierté de Condé avoit enchaîné son bras, & suspendu son zèle; per-

Ibidem.

suadé qu'il y alloit de son honneur de
1649. ne plus reculer, il poste plusieurs de
ses complices armés, auprès de la
Place-Dauphine, vis-à-vis la statue
de Henri IV, dans le dessein d'y atten-
Vie manuscrite du grand Condé. dre le Prince, de l'attaquer, & de ne
le laisser échaper, qu'après l'avoir
mis dans la nécessité de croire que
la Fronde avoit attenté à ses jours;
cependant il instruit secrétement
Mazarin de son projet, c'étoit au
Ministre à voir quel parti il devoit
& pouvoit tirer de l'audace & de
la perfidie.

Il y avoit long-temps que Mazarin avoit formé son plan, préparé & combiné ses moyens; il n'attendoit plus que le signal de la Boulaie, pour mettre le feu à la mine qui alloit éclater.

Cependant le Prince vivoit dans la sécurité la plus profonde : la misère des Rentiers le touchoit; il avoit toujours opiné en leur faveur dans le Conseil, mais sans chercher à s'en faire un mérite auprès du public. A la première nouvelle de l'émeute

l'émeute, guidé par ſon zèle & ſon courage, il vole au Palais-Royal, pour défendre le Roi & la Reine ; il trouva cette Princeſſe, au milieu de ſes Femmes en pleurs, & de quelques courtiſans qui vouloient l'empêcher de ſortir & d'aller à Notre-Dame, ſelon ſa coutume. Condé n'eut pas plutôt offert de l'accompagner, que la crainte & les inquiétudes s'évanouirent ; elle monta en carroſſe, précédée du Prince à cheval, & ne trouva dans les rues que le ſilence & l'ordre.

1649.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Le ſoir du même jour, le Prince, après le Conſeil, alla ſe repoſer chez ſon Baigneur : ſur les neuf heures, il voit arriver un de ſes Ecuyers, le trouble & l'agitation dans les yeux ; il lui apportoit un billet, de la part du préſident Perraut, qui l'avertiſſoit, que la ſédition du matin n'avoit été excitée par la Fronde, que pour ſe défaire de lui ; que ſa vie étoit encore dans le danger le plus effrayant ; qu'un grand nombre de ſcélérats obſcurs l'attendoient dans l'Iſle du Palais, pour l'immoler

Ibidem.

1649.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Mémoires de Retz, de la Rochefoucault, de Joli, de Nemours, &c.

au ressentiment de la Faction ; l'Ecuyer ajoutoit qu'en passant sur le pont-neuf, il avoit essuyé, vis-à-vis la place Dauphine, une salve de carabines, dont il n'étoit échappé que par une espèce de miracle. A l'instant même, entre le comte de Servien, pâle & défait, qui assure le Prince qu'il y a plus de cent cinquante hommes, divisés en diverses bandes, qui se sont embusqués sur le pont-neuf pour l'assassiner. Ces avis si bien circonstanciés firent une impression d'autant plus sensible sur Condé, que depuis quelques jours, l'artificieux Mazarin avoit fait courir un bruit sourd, que la Fronde méditoit l'attentat le plus infâme, pour se venger d'un Prince qui servoit d'obstacle éternel à ses vastes desseins.

Jusqu'ici Condé avoit refusé d'ouvrir son ame aux soupçons & à la défiance ; mais persuadé qu'il y auroit enfin de la témérité à mépriser les indices d'une conspiration si bien détaillée, il se rend au Palais-Royal, suivi de Servien & de son Ecuyer ; il communique à la Reine, au duc

d'Orléans, à Mazarin, les avis qu'il vient de recevoir; la ſurpriſe, l'indignation, l'horreur & la frayeur ſe peignent ſur tous les viſages; le Miniſtre, artiſan de la trame, ſe ſurpaſſa lui-même; perſonne ne témoigna plus d'intérêt, de ſenſibilité ſur le danger, où étoit expoſée une vie ſi précieuſe à l'Etat; perſonne ne s'oppoſa avec plus de force à la réſolution que l'intrépide Condé avoit priſe, d'aller s'éclaircir lui-même de la réalité d'un complot ſi lâche, ſi exécrable. Le réſultat du Conſeil qu'on tint dans la chambre de la Reine, fut que le carroſſe du Prince, avec le cortège ordinaire de Pages & de Valets de pied, paſſeroit, les rideaux fermés, ſur le pont-neuf, & que ſon Alteſſe attendroit au Palais-Royal la ſuite & le dénouement d'une aventure ſi ſurprenante.

1649.

Ibidem.

Arrivé à onze heures & demie ſur le pont-neuf, le carroſſe eſt entouré, arrêté & viſité par une troupe de Cavaliers, qui n'y trouvant perſonne, font une décharge de piſ-

1649. tolets, dont un Valet de pied du Prince & un Laquais du comte de Duras, furent dangereusement blessés. Après un exploit si honteux, la Boulaie se sauva à l'Hôtel de Vendôme, sans doute pour autoriser de plus en plus les soupçons du Prince contre la Fronde, dont le duc de Beaufort étoit le Héros.

Vie manuscrite du grand Condé.

Le concours de toutes ces circonstances rassemblées, plus encore par les artifices de Mazarin, que par le caprice de la fortune, en imposèrent à la cour, au public & aux sages. Le zèle, l'amitié, la flatterie exagérèrent la noirceur du crime, la grandeur du péril; personne n'osoit révoquer en doute, la vérité d'une entreprise si atroce; Mazarin, dans l'excès de sa prétendue douleur, promet au Prince le sacrifice entier de la Fronde. Comment Condé se feroit-il défié du Ministre? la fortune pouvoit-elle lui fournir une occasion plus agréable de s'acquitter des services qu'il avoit reçus du Prince, en lui immolant justement, d'anciens & implacables ennemis? La cour entière monta à

cheval, malgré le Prince, pour l'escorter jusqu'à son Hôtel. 1649.

Dès le lendemain le bruit se répand, que la Fronde est coupable des attentats les plus infâmes & les plus réfléchis; qu'elle a formé le dessein sacrilège, d'enlever le Roi, de le conduire à l'Hôtel-de-Ville, d'égorger le premier Prince du Sang; on ajoutoit que les troupes d'Espagne étoient en mouvement sur la frontière, pour appuyer ces complots funestes, & la révolution qui devoit en être la suite sanglante.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

A la vue d'une accusation si subite, si imprévue, si dangereuse, le duc de Beaufort & le Coadjuteur, qui lisoient sur tous les visages l'horreur & l'effroi qu'ils inspiroient, jugèrent que c'étoit un artifice concerté entre le Prince & le Cardinal, pour les rendre exécrables aux yeux de la Nation, & les perdre sans ressource. Déja le peuple abattu & consterné gardoit un morne & profond silence; il fuyoit ses Chefs; il les eût abandonnés, si Mazarin ne leur eût pas donné le temps

Ibidem.

de se reconnoître, ou plutôt si son
1649. objet secret n'avoit pas été de les conduire, jusqu'au bord du précipice, de leur tendre ensuite une main secourable pour les engager à concourir avec lui à la perte de l'ennemi le plus formidable, que l'imposture leur avoit suscité.

Cependant le danger paroissoit si grand, & le découragement fut tel dans le parti, que les Chefs délibéroient s'ils ne chercheroient pas leur salut dans la fuite ; mais c'eût été s'avouer coupables, & se condamner soi-même à un éxil & à une infamie éternels. Le Coadjuteur eut honte
Ibidem. d'avoir balancé ; il trouva dans sa fermeté & son génie des ressources qui échappoient aux autres ; il demeura enfin, aimant mieux périr innocent d'un si grand crime, que de confirmer, en fuyant, les soupçons injurieux & les malédictions de la France entière. D'ailleurs plus il réfléchissoit sur le caractère de Condé, ce Prince si fier, si magnanime, qui ne s'étoit jamais conduit que par les principes de l'honneur & de

la franchise, moins il pouvoit se persuader qu'il se fût prêté aux manœuvres honteuses de Mazarin; il ne désespéroit pas encore de tourner les artifices du Ministre contre lui-même, & de perdre dans l'esprit de Condé un homme si faux & si dangereux. 1649. *Ibidem.*

En attendant qu'il pût dessiller les yeux éblouis & fascinés du Prince, il jugea à propos de faire publiquement trophée de la confiance la plus intrépide, du calme le plus profond; ainsi, au-lieu de ce cortège nombreux de Factieux & de mécontents qui le suivoient partout, il parut dans les rues de Paris avec un seul Aumônier, & le duc de Beaufort avec un Page. *Ibidem.* Cette solitude contrastoit parfaitement avec la pompe qui entouroit Condé; depuis le péril qu'il avoit couru, une foule prodigieuse de Seigneurs, de Gentilshommes, d'Officiers ne le quittoient plus: il n'eût tenu qu'à lui de terminer la querelle, en faisant arrêter & enlever les Chefs de la Fronde; mais

c'étoit de la ſainteté & de la majeſté
1649. des Loix, qu'il attendoit la réparation & la vengeance d'un ſi ſanglant outrage.

Déja ce Prince échauffé par le zèle de ſes proches, de ſes amis, de ſes ſerviteurs, emporté par le reſſentiment le plus légitime, avoit demandé juſtice au Roi de l'attentat formé contre ſes jours. Il n'y avoit que deux moyens de ſatisfaire ſa vengeance; l'un, de lui abandonner
Mémoires de la Rochefoucault. ſes ennemis; l'autre, de les mettre entre les mains du Parlement. Le premier parti étoit violent, cruel, inhumain; il ne pouvoit manquer d'en réſulter des ſuites affreuſes & déplorables; l'autre étoit long, délicat, incertain, il effrayoit l'impatience d'un jeune Prince, accoutumé à emporter tout de vive force, & qui avoit lieu de craindre que ſes ennemis ne trouvaſſent de l'appui dans le peuple, & de la protection au Parlement. Ce fut alors que Mazarin, prenant le ton de la modération, repréſenta qu'il ne convenoit, ni à la conſcience, ni à la dignité d'un

Monarque chrétien, d'ufer de violence envers fes fujets; que la voie de la juftice leur étoit également ouverte à tous; que ce feroit infulter au Parlement, que de croire qu'il ofât fauver les coupables; que l'Europe attendoit un exemple terrible; mais qu'on ne pouvoit lancer la foudre fur les hommes les plus convaincus de forfaits, que dans les formes prefcrites par les Loix. Ainfi raifonnoit Mazarin; on applaudiroit davantage à la vérité & à la fageffe de fon difcours, fi la crainte & l'intérêt ne l'euffent dicté. Avant que de perdre Condé, il afpiroit à la joie maligne de voir ce Prince fi haut, fi fier, dont les regards l'avoient fait trembler tant de fois, aux pieds des Juges, réduit & confondu avec fes ennemis, au nombre des fuppliants.

1649.

Ibidem.

Condé fut le premier à adopter les fentiments de Mazarin, bien réfolu de ne confier qu'à fon bras les intérêts de fa vengeance, fi fes vœux étoient trahis par l'événement.

1649. Cependant la Boulaie, cet homme vil & méprisable, étonné des suites affreuses de son audace, commençoit à se défier de la sûreté de son asyle; la voix publique désignoit le duc de Beaufort, comme l'un des principaux auteurs du complot: ce Prince ne pouvoit-il pas arrêter la Boulaie dans son Hôtel, & le livrer au Prince, ou au Parlement, pour constater son innocence? que devenoit alors le premier Ministre? quelle puissance eût pu le mettre à l'abri du ressentiment du Prince, de la Fronde, de la France entière, si ce tissu de fourberies & de manœuvres venoit à éclater? Mazarin se hâta de faire fournir des chevaux & de l'argent à son complice; il donna des ordres secrets, aux Gouverneurs des places frontières, de favoriser son évasion; le Marquis erra long-temps dans les pays étrangers; il ne revint en France, que pour porter les armes contre sa patrie: cependant un Ecrivain instruit, prétend que Mazarin mourant, le recommanda au Roi, com-

Mémoires de Montglat, tom. III.

me un des hommes du Royaume, qui, malgré les apparences, lui avoit rendu les services les plus heureux & les plus fidèles. 1649.

Mémoires de Monglat, tom. III.

Quoi qu'il en soit, le Cardinal rassuré sur son secret, goûtoit pleinement le fruit de tant d'artifices; il avoit enfin mis un obstacle éternel & insurmontable à l'union si redoutée du Prince & de la Fronde; de quelque côté qu'il jettât les yeux, l'avenir ne lui offroit que des triomphes faciles, des avantages certains & magnifiques; il alloit voir à ses genoux, l'un & l'autre parti, implorer le secours de l'autorité Royale, dont il étoit le dépositaire; son dessein, comme on a vu, étoit de les balancer, de les affoiblir, & enfin de les anéantir; mais il ne pouvoit accabler & abattre le Prince, qu'en continuant de l'éblouir par les dehors trompeurs de la protection la plus éclatante : on va voir avec quel art, quel succès, Mazarin joua son rôle dans cette Comédie, dont la catastrophe fut aussi funeste à la France qu'à Condé lui-même.

1649. Cependant la fermeté froide & tranquille du Coadjuteur, commençoit à en imposer au peuple, toujours léger, toujours inconstant, toujours prêt à changer de vues & de sentiments selon les circonstances & ses propres caprices. Le Prélat encouragé se rendit à l'hôtel de Condé, résolu, à quelque prix que ce fût, de faire briller aux yeux du Prince le flambeau de la vérité; mais le succès ne répondit point à ses espérances; le Prince le laissa languir long temps dans les antichambres, & refusa de le voir; il essuya le même traitement de la part de messieurs de Toulongeon, de la Moussaie & Perraut, qui avoient alors beaucoup de part à la confiance de Condé; Gondi dévora patiemment tous ces affronts. Mais enfin ne pouvant plus soutenir les regards menaçants & injurieux de presque toute la France, qui venoit successivement féliciter le Prince, d'être échappé au fer des assassins dont on le soupçonnoit d'avoir dirigé le bras; il se retira honteux, confus, & dés-

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

espéré. Le hazard servit mieux le duc de Beaufort ; il trouva Condé à table chez le maréchal de Grammont ; il approche, guidé par le respect & la fermeté ; il dit au Prince, qu'ayant appris que quelques scélérats avoient osé attenter aux jours de son Altesse, il venoit lui offrir sa personne : Condé dissimula son chagrin, il le reçut poliment & l'invita à s'asseoir à table ; le Duc soutint la conversation avec cet air libre & enjoué, qui est presque toujours la preuve de l'innocence. 1649.

Mémoires de Montglat, tom. III.

Pendant que le Parlement, en vertu d'ordres émanés du Trône, prenoit connoissance de la prétendue conspiration contre la maison Royale ; la Fronde ne se lassoit point d'invoquer la justice & la grandeur d'ame du Prince : mais plus elle s'humilioit, plus elle trouvoit Condé inexorable. Mazarin lui fournissoit toujours de nouveaux indices du complot ; peut-être même, que la fierté du Prince étoit flattée en secret, de faire voir à toute l'Europe, que son autorité l'emportoit

fur celle de la Reine, qui, après tant
1649. d'outrages, n'avoit pu chaffer de
Paris les Factieux, qui avoient osé
lutter contre elle. Il répondit à toutes les fupplications du parti, que
les éclairciffements étoient désormais inutiles; qu'innocents de ce
dernier crime, ou coupables, les
Frondeurs s'étoient comportés envers lui avec tant d'infolence, qu'il
ne cefferoit de les pourfuivre, qu'ils
n'euffent pris le parti d'abandonner
la Capitale.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Les Frondeurs eurent recours à
un nouvel & dernier effort; ils
députerent à la Princeffe Douairière, les marquis de Foffeufe & de
Noirmoutiers, qui tous les deux
avoient l'honneur de lui appartenir,
pour la conjurer de fléchir la colère de Condé; démarches inutiles, vaines efpérances. La Princeffe frémiffante encore de l'idée
du danger de fon fils, pleine de
haine & de mépris pour une faction, qui depuis deux ans déchiroit
l'Etat & ébranloit la Monarchie, reçut les Négociateurs avec beaucoup

Mémoires de madame de Nemours.

de hauteur : elle répondit, que, puisque M. le Prince éxigeoit des chefs 1649.
de la Fronde, qu'ils sortissent de Paris, ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Ceux-ci ayant repliqué, qu'il n'appartenoit qu'au Roi, en vertu de la puissance suprême, de reléguer des hommes de la naissance, & du caractère d'un petit-fils de Henri IV, & d'un Archevêque de Paris ; & que la Reine elle-même les avoit soufferts jusque-là : la Princesse s'emporta & répondit avec aigreur, que les exemples des autres n'en étoient point pour M. le Prince ; que s'ils oublioient le soin de leur dignité, son fils avoit d'autres sentiments ; en un mot, qu'ils ne trouveroient d'asyle, que dans la fuite & l'exil.

Les deux Seigneurs prenant un ton plus humble, déclarèrent que le duc de Beaufort & le Coadjuteur, se feroient gloire d'obéir aux ordres de monsieur le Prince ; mais qu'ils le prioient de leur accorder auparavant la grace de se justifier du crime, dont ils étoient faussement accusés : la

Princesse n'opposa plus que le silence
1649. à leurs prières; la Maison entière avoit juré la ruine de la Fronde.

Deux jours après, le Prince parut au Parlement, & demanda justice de l'assassinat commis contre lui; l'assemblée fut également émue & indignée; on résolut de poursuivre l'information, & de ne rien négliger, pour constater l'évidence de la conspiration, dont il avoit plu à la Providence de garantir l'Etat & la Maison Royale.

Mémoires de Talon, tom. VII.

Le zèle du Parlement acheva d'effrayer les Frondeurs; déja plusieurs chefs, & sur-tout le maréchal de la Motte-Houdancourt, touchés de l'honnêteté du Prince, qui les avoit hautement exceptés du nombre de ses assassins, ne parloient que d'abandonner le parti à sa malheureuse destinée: il ne fallut pas moins que toute l'éloquence du Coadjuteur, pour prévenir un schisme, qui alloit achever de le condamner; il ne les retint que dans l'espérance d'un changement aussi prompt que salutaire.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Mais l'espérance dont il éblouissoit les autres, commençoit à lui manquer à lui-même. Pour comble de malheur, il étoit attaqué de cette maladie cruelle & honteuse, le fruit & la récompense de la débauche. Dans cet état désespéré, les premiers rayons de salut, qui brillèrent à ses yeux, vinrent du clergé de Paris, qui, jaloux à l'excès de l'honneur de son chef, travailloit jour & nuit auprès de son troupeau, à dissiper les nuages qui l'offusquoient. C'étoit beaucoup que d'arrêter les progrès de la calomnie ; mais cet avantage ne sauvoit ni le Coadjuteur, ni son parti. 1649. Ibidem.

Déja monsieur Meliant, procureur-général du Parlement, étoit sur le point de prendre les conclusions les plus rigoureuses contre le duc de Beaufort & le Coadjuteur; il les avoit communiquées au Chancelier; l'or & l'intrigue servirent admirablement le parti. Un clerc de la Chancellerie trahit le secret de son chef & découvrit à Gondi le péril qui le menaçoit. Sur-le-champ le prélat convoque Ibidem.

chez lui les principaux Frondeurs ;
1649. la plupart se voyant à la veille d'être
Mémoires accablés, vouloient opposer la force
de Talon, t. à la persécution ; ils ne parloient
VII. que de soulever le peuple, d'élever de nouvelles barricades, d'assiéger le Palais Royal & d'en arracher le
Mémoires Ministre, qu'ils regardoient comme
de Retz, t. II. leur oppresseur.

Ce parti violent eût flatté, en d'autres circonstances, l'ame hardie & téméraire du Coadjuteur ; mais où trouver des complices ? La multitude qui avoit autrefois si bien secondé son audace, étoit abattue, consternée, prévenue contre lui ; d'ailleurs n'étoit-ce pas confirmer par un crime réel, un attentat qui n'étoit qu'imaginaire ? La sagesse triompha, pour le coup de la fureur. On convint de n'avoir recours à la sédition que lorsque le parti seroit fortifié par le concours de la haute Bourgeoisie, de la Noblesse & des Officiers qu'on mandoit des Provinces.

Le lendemain le temple de Thé-
Ibidem. mis offrit le spectacle le plus intéressant & le plus différent : d'un côté

Condé accompagné de l'oncle du Roi, suivi des Princes du Sang, des Pairs, des Maréchaux de France, de la Noblesse la plus illustre, demandant justice & vengeance de l'attentat le plus odieux & le plus vraisemblable ; de l'autre, le duc de Beaufort & le Coadjuteur accusés du crime, réduits à l'humiliation, aux opprobres & à la solitude. 1649.

En traversant les salles du Palais, remplies des gens de qualité qui appuyoient le Prince, le Prélat montra la contenance la plus humble ; il tenoit son bonnet à la main ; mais personne ne daigna lui rendre le salut : on l'évitoit, on le fuyoit ; on le regardoit comme un coupable dévoué à l'infamie & au supplice ; on ne concevoit pas qu'il osât venir lui-même entendre l'arrêt de sa condamnation : triste effet des préjugés, on le traitoit à Paris, comme fut traité à Rome Catilina ; on affectoit de le comparer, de le confondre avec son maître & son modèle. Mais ces marques d'exécration & d'horreur n'étonnoient point l'intrépide *Ibidem.*

Gondi ; il avoit enfin dévoilé les
1649. resſorts honteux de la politique funeſte de Mazarin, &, découvert les vils inſtruments dont il ſe ſervoit pour allumer un incendie ſi prompt, ſi dévorant ; il étoit prévenu des traits qu'on alloit lui lancer, & il étoit prêt, pour la première fois de ſa vie, à les repouſſer avec les armes de l'innocence & de la vérité.

Cette ſéance du Parlement, qui fixoit les regards inquiets de la Na-
Ibidem. tion, commença à ſept heures du matin, & ne finit qu'à cinq heures du ſoir ; on conſacra d'abord quatre heures à la ſeule lecture des informations & des dépoſitions d'un grand nombre de témoins ; ceux-ci, corrompus par l'or du Cardinal, prétendoient avoir appris pluſieurs fois dans les aſſemblées des Rentiers, que le duc de Beaufort, le Coadjuteur, & M. Brouſſel, avoient formé le deſſein de tuer M. le Prince, & de ſe défaire de la Grande-Barbe, (c'eſt ainſi qu'ils déſignoient le premier Préſident) mais leurs témoignages ne rouloient que ſur des bruits vagues &

indéterminés. Au seul nom de Broussel, Magistrat d'un génie borné, mais respectable par la simplicité de sa vie, & l'innocence de ses mœurs, le voile tomba, les gens les plus sages comprirent que Mazarin ne l'impliquoit dans une accusation si atroce, que pour aigrir de plus en plus l'envie & la haine de la multitude, contre le Prince qu'il forçoit d'être son persécuteur. 1649.

Mémoires de Montglat, de Talon, de la Rochefoucault, &c.

Cependant, comme s'il n'y eût eu que trop de preuves de la conspiration tramée contre la liberté du Roi, & les jours du premier Prince du Sang, le Procureur-Général conclut à un décret de prise de corps contre le marquis de la Boulaie, dont le crime étoit manifeste, & à un ajournement personnel, ou plutôt à un assigné pour être ouïs, contre le duc de Beaufort, le Coadjuteur & M. Broussel, suspects de complicité avec lui.

C'est alors que Gondi se levant, fit de la parole le même usage que les Démosthène & les Cicéron; le feu & la force de ses expressions,

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

la grandeur de ſon courage ſembloit
1649. augmenter avec le péril : il déclara d'abord qu'il n'étoit venu au Palais ſeul, ſans ſecours, ſans ſuite, que pour porter ſa tête ſur un échafaud, s'il étoit coupable; mais qu'il demandoit que ſes calomniateurs fuſſent punis avec toute la rigueur des loix, s'il prouvoit ſon innocence ; il ajouta que quoiqu'en qualité d'Archevêque, il fût en droit de décliner la juriſdiction du Parlement, il abdiquoit tous les privilèges de ſon état, pour marquer de plus en plus la ſoumiſſion & le reſpect dont il étoit pénétré pour un Corps auſſi auguſte. Après ce préambule agréable & flatteur, il pourſuivit ſon diſcours, s'étendit ſur ſon innocence, & porta les coups les plus mortels à ſes ennemis : il s'écrioit avec une indignation mêlée de douleur, que la poſtérité auroit peine à croire, que ſur les dépoſitions les plus vagues de quelques ſcélérats de la lie du peuple, échappés preſque tous à la roue ou au gibet, un petit-fils de Henri IV, un Sénateur de l'âge & de la réputation

de M. Brouffel, le Coadjuteur enfin de la Capitale, fuffent pourfuivis comme des affaffins, & traités en criminels. Il entra enfuite dans le détail de l'infamie des témoins; il les accabla des reproches les plus vrais & les plus fanglants; enfin il prouva qu'il n'y en avoit pas un feul parmi eux qui ne fût autorifé à l'impofture, à la calomnie & au parjure, par un brevet du Miniftre. 1649.

Pour entendre ce myftère inique & impur, il faut fçavoir que le Cardinal, inquiet des affemblées des Rentiers, avoit trouvé le moyen d'y gliffer quelques-uns de ces miférables, qui ne fubfiftent que du trafic honteux des penfées, des paroles & des fecrets de leurs concitoyens: il leur avoit permis d'éclater contre lui, afin de gagner & de trahir la confiance de ceux dont il fe défioit le plus; c'étoient eux, qui en effet, échauffoient le plus les plaintes de la multitude, qui l'aigriffoient davantage, & qui fignaloient avec le plus d'emportement & de fureur, leur haine prétendue contre le Cardinal. *Ibidem.*

Cependant pour se mettre à l'abri
1649. des recherches & du châtiment dont ils pouvoient être un jour menacés, ils avoient obtenu des brevets du Cardinal, signés du Roi & de le Tellier, Secrétaire d'Etat, en vertu desquels on leur accordoit d'avance l'impunité & des récompenses.

Le Coadjuteur dévoila cette manœuvre honteuse & perfide, avec
Ibidem. tant de sagacité & d'évidence, que la compagnie frémit d'indignation & d'horreur : on se croyoit transporté au malheureux temps des Tibére & des Domitien, sous lesquels un si grand nombre de citoyens avoient péri victimes infortunées de la délation & de la calomnie.

Mais le premier Président, prévenu contre la Fronde, & sur-tout contre le Coadjuteur dont il connoissoit l'audace & l'artifice, sans s'étonner des vains applaudissements qu'il recevoit, les interrompit : *Messieurs de Beaufort, le Coadjuteur & Broussel*, dit il, en élevant la voix, *on vous accuse, il y a des conclusions contre vous, sortez de l'assemblée.* Le Coadjuteur

Coadjuteur répondit que M. le Prince en devoit faire autant, que la justice égaloit tous les hommes ; mais à peine remarqua-t-on sa réplique. Broussel s'obstina à demeurer, à moins que la Compagnie ne lui ordonnât de sortir ; on en vint aux voix ; l'affirmative ne l'emporta que de douze, il disparut avec les deux autres accusés. 1649. *Ibidem.*

Ce léger avantage ne diminua point le triomphe de la Fronde ; les Curés & les Prêtres des Paroisses, étoient venus, dès la nuit, s'emparer des lanternes & de toutes les avenues de la grande salle ; ils répandoient d'heure en heure, dans tous les quartiers de Paris, par la voix des Emissaires les plus zélés, la justification du Prélat, sa fermeté, & les impressions favorables qui en étoient résultées. La pitié, l'indignation changent tous les esprits ; la révolution est presqu'entière ; ce n'est plus ce même peuple timide, abattu, prévenu, dont le silence sembloit menacer les Chefs de la Fronde ; *Ibidem.* c'est une armée pleine de zèle, de

feu & d'intérêt, qui se jette en foule
1649. aux portes du Palais: le duc de Beaufort, le Coadjuteur, Broussel, sont portés chez eux par les flots de la multitude, qui ne se lasse point de faire retentir l'air d'acclamations. On remarqua cependant que personne n'osa manquer au respect qu'il devoit au Prince; on le plaignoit peut-être de s'être laissé éblouir par des apparences trompeuses; la haine & l'aigreur n'existoient que contre le premier Ministre.

Si le flambeau de la vérité ne dissipa point les nuages que Mazarin avoit élevés dans l'ame de Condé, la honte des témoins gagnés par le Ministre le rendit plus circonspect, plus modéré. Soit qu'il commençat à soupçonner les artifices du Cardinal, soit qu'il se défiât de l'événement, il consentit à une négociation secrete, que Chavigni entama avec la Fronde; il n'exigeoit plus que la sortie du Coadjuteur de Paris, mais avec le titre honorable d'Ambassadeur à Rome ou à Vienne. Il est vraisemblable que le Prélat, qui craignoit

tôt ou tard d'être accablé par un Prince si puissant, se seroit prêté à ses désirs, si quelques jours après, le Cardinal ne lui eût laissé le choix des récompenses, pour concourir à la perte de Condé. 1649.

Cependant Mazarin jugeant qu'il ne pouvoit précipiter la chûte du Prince, qu'en semant de nouveaux pièges sous ses pas, redouble de soins & d'activité; l'intérêt de la Reine devient plus vif, plus agissant: Gaston témoignoit toujours le même feu, la même sensibilité; il n'y eut pas jusqu'aux passions des amis de Condé, & sur-tout de la duchesse de Longueville & du prince de Marsillac, dont la haine contre la Fronde étoit à son comble, qui ne contribuassent à la perte du Prince, en l'aigrissant de plus en plus. Le jour même que la Fronde commença à entrevoir l'espérance de son salut, Mazarin, dans un Conseil tenu chez la Reine, assura quil produiroit bientôt des preuves plus évidentes *Ibidem.* de la conspiration; en conséquence on résolut de suspendre l'assemblée

des Chambres du Parlement, & de
1649. ne les convoquer que lorſque les Juges ne pourroient plus ſe refuſer à la vérité du complot.

L'art de faire des traîtres, cet art ſi connu de l'intrigue, de l'ambition, & quelquefois de la néceſſité, n'étoit pas moins utile à Gondi que ſon courage; il apprit à minuit la délibération du Conſeil. Le lendemain il entre à la pointe du jour dans la Grand'Chambre, ſuivi des principaux Chefs de la Fronde; il repréſente au premier Préſident, que la

Ibidem. Maiſon Royale, ayant été expoſée au danger le plus affreux, on ne pouvoit, ſans trahir les intérêts de l'Etat, différer la découverte & le châtiment d'un complot ſi lâche & ſi funeſte; en même temps on en-

Mémoires de Talon, t. VII. tend des voix qui s'élevent de toute part, & qui ſe plaignent qu'après une conſpiration ſi atroce, on ne montre pas plus de vigueur, d'activité & de zèle, qu'on laiſſe reſpirer les monſtres qui en ſont les auteurs; pourquoi ne pas aſſembler ſur-le-champ les Chambres du Parlement, dont la

ſageſſe & les lumières, peuvent ſeules raſſurer la Nation : Brouſſel attaque perſonnellement ſon chef ; mais les ſarcaſmes les plus piquants, les traits les plus injurieux, les reproches les plus amers, trouvèrent Molé également ferme & inſenſible ; il ne fut jamais au pouvoir de la Fronde, de lui arracher un ſeul mot de plainte & de récrimination. Ce fut ainſi que la prudence & la gravité de ce grand homme confondirent les vœux de la Faction, qui ne ſe portoit à tant d'excès, que pour l'obliger à quelque repartie, qui pût l'autoriſer à le récuſer pour Juge. 1649.

Le Coadjuteur étonné du ſilence menaçant de Molé, venant à réfléchir ſur l'inégalité des forces de ſon parti avec celles de Condé, effrayé encore de l'abandon général où il s'étoit vu, au premier bruit de la conſpiration ; honteux enfin de n'avoir à oppoſer au premier Prince du Sang, entouré de la grandeur la plus légitime, appuyé de toute la Cour, ſoutenu de l'autorité Royale, qu'un amas confus de Bourgeois & d'Arti- *Mémoires du cardinal de Retz, t. II.*

ſans, que le péril pouvoit intimider & diſſiper en un moment, n'oublioit rien pour augmenter ſes forces : déja il avoit fait venir des Provinces voiſines trois cents Gentilshommes ; il prodiguoit l'argent & l'intrigue, il prêchoit, il avoit recours à l'extérieur le plus humble, pour exciter de plus en plus l'enthouſiaſme de l'intérêt & de la compaſſion : le ſuccès juſtifia ſa prévoyance.

1649.

Il parut au Palais le vingt-quatre Décembre, jour auquel avoit été remiſe l'aſſemblée des Chambres, avec toute la puiſſance & l'éclat d'un Chef de parti redoutable : ſa ſuite étoit moins brillante, mais preſqu'auſſi nombreuſe que celle de Condé : l'affluence du peuple, attiré par la grandeur du ſpectable, étoit telle qu'on ne ſe ſouvenoit pas d'en avoir jamais vu une ſi prodigieuſe quantité : il n'y eut que les gens les plus diſtingués, des deux partis, qui entrèrent dans les ſalles. L'aigreur, l'animoſité, la fureur étoient à leur comble. Il eſt conſtant que ſi parmi

Ibidem.

tant d'hommes violents & emportés qui remplissoient ou assiégeoient le Palais, un seul eût tiré l'épée, le sanctuaire de la justice eût été inondé de sang & de carnage; il n'eût été au pouvoir de personne, de sauver du péril & de la mort, tout ce qu'il y avoit de plus auguste dans la Nation, enfermé dans la Grand'Chambre; en un mot, le péril étoit si manifeste, que tout le monde sans en excepter le Prélat & les Magistrats, s'étoient armés de poignards, pour avoir la consolation de ne pas mourir, au-moins, sans se défendre. 1649.

En entrant dans la Grand'Chambre, les accusés présentèrent une requête, dans laquelle ils recusoient le premier Président: ils soutenoient que ce Magistrat ne pouvoit remplir les fonctions de sa charge, dans une affaire où les témoins déposoient qu'il étoit désigné comme une des principales victimes de la Fronde; ils ajoutoient que M. le Prince, quelque grand qu'il fût, étoit homme, & par conséquent susceptible d'impressions fâcheuses;

Mémoires de Talon, tom. VII.

que le soupçon de l'assassinat pouvoit
1649. l'avoir aigri ; en un mot, que c'étoit à lui à consulter sa générosité, & à voir s'il ne devoit pas s'abstenir des fonctions de Juge. A la lecture de cette requête, Condé, piqué d'honneur, se leve pour sortir ; mais le duc d'Orléans l'arrête par la main, & la Compagnie le pria avec tant d'instance de demeurer, qu'il y consentit. Il s'en fallut bien que Molé, ce Magistrat jusqu'ici si ferme, si magnanime, témoignât le même courage & la même égalité. Il parut ressentir jusqu'au fond de l'ame le coup que lui portoit la Fronde ; lorsqu'il passa le barreau, pour laisser délibérer sur la requête ; il ne put cacher son émotion, son trouble & son abattement ; cependant il fut décidé à la pluralité de quelques voix, qu'il continueroit de présider au jugement de l'affaire.

Mémoires de Talon.

Ce fut en formalités, en contestations, en reproches, que se consuma cette séance, dont la Nation attendoit de si grandes suites : on n'entrera point dans le détail des

autres, qui, présentant les mêmes objets, ne pourroient que fatiguer le lecteur. 1649.

La confusion, le désordre augmentoient dans la Capitale; on étoit à la veille de voir cette ville superbe, la proie du fer, du feu & du brigandage. Chaque jour que le Parlement s'assembloit, pouvoit être le dernier de plusieurs milliers de citoyens: Mazarin ne pouvant plus prolonger ce spectacle affreux, l'ouvrage funeste de sa politique, sans creuser un précipice qui l'engloutiroit peut être le premier, crut que le moment étoit enfin arrivé de dénouer l'intrigue par le coup de théâtre le plus imprévu & le mieux préparé.

Les conjonctures ne pouvoient être plus heureuses; Condé, en butte à la haine du parti puissant dont il sembloit avoir juré la ruine, n'avoit point quitté ce ton fier & décisif auquel la foiblesse de Mazarin l'avoit accoutumé: son mépris pour la Cour, qu'il eût du ménager, au-moins dans

Mémoires de madame de Motteville, tom. III. de Montglat, t. III.

des circonſtances où il avoit beſoin
1649. de ſon appui, éclatoit ſans ceſſe; il acheva de ſe perdre dans l'eſprit de la Reine, par deux traits également hardis & imprudents.

Il y avoit alors à la Cour un Gentilhomme de la Province d'Anjou, appellé le marquis de Jarzai; ce Seigneur avoit reçu de la nature des graces, du courage, un eſprit vif, enjoué, agréable; heureux ſi le jugement eût répondu à des dons ſi précieux! Jarzai, touché de l'héroïſme de Condé s'étoit livré à lui ſans réſerve; il l'avoit ſuivi dans la carrière de la gloire; & la faveur du Prince lui avoit valu des graces importantes de la Cour. Jarzai, le plus avantageux des hommes, oſa attribuer les bienfaits de la Reine, à des motifs plus forts que ceux de la reconnoiſſance; il crût entrevoir qu'Anne d'Autriche, âgée de cinquante ans, dont la conduite, malgré les traits ſatiriques de la Fronde, étoit irréprochable, ne dédaigneroit point les hommages d'un jeune Courtiſan: ébloui, enivré des

espérances les plus brillantes & les plus chimériques; persuadé que sa chûte même ne pouvoit que l'illustrer s'il venoit à succomber, Jarzai communiqua au Prince ses vues audacieuses. Soit que Condé naturellement enjoué, ne cherchât qu'à s'amuser de cette aventure, soit qu'il crût qu'une intrigue galante pourroit ébranler ou renverser la fortune de Mazarin, il encouragea le téméraire Gentilhomme. 1649. *Ibidem.*

Celui-ci eût bientôt gagné madame de Beauvais, premiere femme de chambre de la Reine; enfin, il fait parvenir à sa Souveraine, une déclaration d'amour, dictée par la présomption & la folie; Anne d'Autriche la lut & la méprisa. Elle eut enseveli cette aventure dans le silence & l'oubli, sans l'imprudence de Mazarin qui la força à l'éclat; *Ibidem.* Jarzai & sa confidente furent chassés de la Cour. Au-lieu de suivre le chemin tracé par la politique, & de désavouer la part qu'il avoit eue à cette intrigue, Condé protégea publiquement le Marquis; il

tourna ſon extravagance en raillerie, & exigea de Mazarin que la Reine lui pardonnât & le vît, menaçant de le prendre à ſon ſervice, & de le mener tous les jours au Palais-Royal. Mazarin ne manqua pas d'exagérer l'audace du Prince ; cependant Jarzai diſparut, & un nouvel événement fit oublier juſqu'à ſes fautes & ſon nom.

1649.

L'héritier du nom & de la fortune du Cardinal de Richelieu, s'étoit laiſſé ſubjuguer par l'eſprit & les graces de Madame de Pons, plus que par ſa beauté. La ducheſſe de Longueville protégeoit cette veuve dénuée de fortune ; elle engagea le Duc à l'épouſer : Condé entra dans les vues de ſa ſœur ; il conduiſit lui-même les deux amants au château de Trie, & autoriſa de ſa préſence le mariage, qui fut contracté à l'inſçu de la Cour & de la ducheſſe d'Aiguillon, tante & tutrice de l'époux. La douleur & le reſſentiment de la Ducheſſe, qui deſtinoit à ſon neveu l'un des partis les plus brillants du Royaume, furent extrêmes ; elle

Mémoires de madame de Nemours.

éclate contre la Maiſon de Condé ; traite l'action du Prince, d'avoir marié un Duc & Pair, ſans l'agrément de la Cour, d'attentat contre la Majeſté ſuprême. La Reine partageoit ſecrétement l'indignation de la Ducheſſe ; ce n'eſt pas qu'elle ne regardât d'un œil indifférent l'alliance du duc avec Madame de Pons ; mais elle craignoit que le duc de Richelieu, pourſuivi par ſa tante, ne livrât le Havre-de-Grace, dont il étoit gouverneur, au duc de Longueville, déja ſi puiſſant en Normandie. On ne peut nier que la faute de Condé ne fût grave ; Mazarin en fit un crime d'Etat. Il exagère les prétentions, les écarts, la hauteur & la fierté du Prince : juſqu'à quand ſouffrira-t-on l'audace de ſes entrepriſes ? Attendra-t-on que le Roi devenu majeur ne puiſſe détruire ſon autorité ? Bientôt appellant la calomnie à ſon ſecours, il l'accuſe de ſe fortifier en Bourgogne ; il prétend qu'il n'y a point de Province, où il n'ait plus de pouvoir que la Reine elle-même. Les fauſſes allarmes du Miniſtre paſ-

1649.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

1649. sèrent dans une ame plus grande, plus intrépide que la sienne; ce dernier trait fit une impression profonde sur l'esprit d'Anne d'Autriche, plus judicieux qu'instruit; ce fut envain que le souvenir de tant de victoires, de conquêtes, de services, combattoit en faveur d'un Prince, dont le zèle ne s'étoit jamais démenti, qui avoit tout sacrifié à l'honneur & au devoir; Mazarin trouva l'horrible secret de rendre ses grandes actions même criminelles: s'il avoit hasardé tant de batailles, c'est que vainqueur ou vaincu, il ne pouvoit manquer d'en recueillir des avantages signalés; dans le premier cas, il augmentoit sa gloire & par conséquent sa puissance; dans l'autre les défaites le rendoient nécessaire à la France; il établissoit le fondement de sa grandeur sur les ruines de l'Etat. C'étoit ainsi que les Séjans donnoient aux exploits de Germanicus l'interprétation la plus sinistre. Qu'on ne croie pas, au reste, qu'on charge le tableau pour rendre Mazarin plus odieux; il eut l'imprudence lui-même

Déclaration du Roi sur la prison des Princes, dans les Mémoires du temps.

de dévoiler ces imputations abſurdes & calomnieuſes dans un manifeſte qu'il rendit public, après la priſon du Prince, & qui révolta la France & l'Europe entière. 1649.

On ne prétend pas juſtifier Condé; il fit des fautes qui n'eurent d'autre ſource que ſon mépris pour l'ingrat Mazarin; mais ces fautes furent égalées & ſurpaſſées par celles du premier Miniſtre: la plus grande, ſans doute, celle qui dut lui cauſer les remords les plus amers, fut d'avoir haſardé l'Etat, &, ce qui étoit bien plus conſidérable pour lui, ſa fortune, pour ſatisfaire ſa vengeance. Mais que devoit faire, au milieu de tant de tempêtes, le pilote chargé de la conduite du vaiſſeau menacé du naufrage? Déployer toutes les reſſources de l'art, lutter avec adreſſe contre l'orage, céder à propos, avancer de même, & gagner peu à peu le port, qui étoit la majorité du Roi.

On a écrit que la Reine n'eût jamais abandonné ſon défenſeur, ſon appui à la vengeance timide de

Mazarin, sans l'aventure de Jarzai,
1649. & le mariage du duc de Richelieu; mais qu'on suive la marche de la Cour, on verra que Condé n'en eût pas moins essuyé l'outrage sanglant d'une prison injuste; le vrai crime du Prince, celui que rien ne pouvoit expier aux yeux du Cardinal, c'étoit d'avoir voulu donner atteinte à l'autorité absolue que la Reine lui abandonnoit.

A peine la main victorieuse de Condé l'avoit ramené à Paris, qu'il ne s'étoit occupé que de la perte de son bienfaiteur; Condé eut dès-lors gémi dans une étroite prison, s'il s'étoit trouvé des gens assez hardis pour l'arrêter.

Si la Reine consentit sans peine à la ruine d'un Prince, à qui elle devoit sa gloire, & l'Etat son salut, il dut lui en coûter beaucoup moins, pour sacrifier le prince de Conti & le duc de Longueville, qui avoient porté les armes contre elle; mais elle ne pouvoit punir les anciens chefs de la Fronde, sans exciter la défiance du parti qu'il falloit ména-

Mémoires de madame de Motteville, tom. III. de Montglat, tom. III. de Talon, tom. VII.

ger ; on résolut de les associer aux prétendus desseins du Prince. Ils 1649.
étoient assez braves, assez puissants, pour venger Condé ; il n'en falloit pas davantage pour les regarder comme criminels.

Mais telle étoit la situation, où la foiblesse du Cardinal & l'esprit de discorde avoient reduit la Régente, qu'elle ne pouvoit frapper un si grand coup, sans le secours de la Fronde & du duc d'Orléans.

Le véritable lien de l'union de la Faction & de Gaston, avec la Cour, fut la duchesse de Chevreuse ; cette Princesse avoit porté à la Cour de Louis XIII le sceptre de la beauté & des graces, elle avoit vieilli dans l'agitation des intrigues & l'emportement des passions ; favorite de la Reine, chassée de la Cour, rétablie ensuite, exilée de nouveau, poursuivie par Richelieu, dont elle dédaignoit la puissance & les hommages, elle avoit rempli toutes les Cours de l'Europe de son nom, de ses charmes, de son esprit, & de ses aventures galantes ;

sa vie n'offre que le tableau intéressant & déplorable des erreurs & des passions : on voyoit en elle un mélange presqu'incroyable de génie & de pusillanimité, de grandeur & de foiblesse, d'application & de distractions, d'ambition & de désintéressement, d'activité & de molesse; au reste, personne ne foula jamais aux pieds, avec moins de scrupule la décence & la réputation ; & n'envisagea avec plus d'audace & de mépris, les dangers de toute espece ; elle ne connoissoit d'autre soin, d'autres devoirs, que ceux de plaire à celui qui avoit subjugué son ame. A la mort de Louis XIII, l'espérance de gouverner la Reine, l'avoit ramenée à la Cour ; mais elle n'éprouva de la part de cette Princesse, qu'une longue indifférence, plus injurieuse que la haine : le ressentiment l'unit à la cabale des Importants ; la destruction de ce parti, aussi-tôt anéanti que formé, l'obligea d'aller chercher son salut dans un nouvel exil ; elle demeura dans les Pays-Bas, jusqu'à la guerre

1649.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

ou plutôt l'orage de la Fronde, qu'elle fortifia de l'appui du duc de Lorraine. A la paix elle entreprit de venir à Paris, ſous la protection du Coadjuteur; elle y demeura malgré la Reine. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'au milieu de tant de contradictions & de diſgraces, la Reine tenoit encore à elle, par les chaînes de l'ancienne habitude; perſonne ne lui parloit avec plus de hardieſſe & de liberté; en un mot, ce fut la femme la plus convaincue d'intrigues & de factions, qui travailla avec le plus de ſuccès à la ruine d'un Prince, juſqu'alors l'ennemi & le vainqueur de tous les factieux; elle y travailla ſans vue, ſans intérêt, ſans objet, ſi ce n'eſt celui de plaire à un homme que les circonſtances, l'intrigue & la vengeance illuſtrèrent en ces temps de diviſion & de calamité. 1649.

Il s'appelloit le marquis de Laigues, & étoit capitaine au Regiment des Gardes; ce Gentilhomme, ébloui comme toute la Nobleſſe Françoiſe de la fortune de Condé, avoit été un

Mémoires de madame de Nemours.

de ses plus assidus courtisans ; une
1649. dispute au jeu, dans laquelle le Prince, cédant à des soupçons vrais ou faux d'infidélité, traita Laigues durement, fut la source de la haine implacable, qu'il conçut contre le Prince ; il unit son ressentiment à celui du marquis de Noirmoutier, qui après avoir eu beaucoup de part à l'amitié de Condé, en avoit été disgracié avec éclat. La colère du Prince n'avoit jamais de suite, il lui sembloit plus beau, plus honnête de brusquer quelqu'un que de le haïr ; on ne redoutoit ni son silence ni les desseins qu'il formoit en secret. Ainsi, au-lieu de se venger de ces deux hommes déchaînés contre lui, à peine daigna-t il remarquer leur éclipse & leur haine impuissante. Qui eût osé prédire au premier Prince du Sang, couvert de gloire, l'homme le plus puissant de la Nation, que les traits lancés de si loin & dans la foule, par deux Gentilshommes, qu'il avoit vus si souvent à ses pieds, pénétreroient jusqu'à lui ; qu'ils présideroient au renversement de sa fortune ; qu'ils

régleroient un jour, les conditions de sa prison ; tels sont les jeux cruels du sort, leçon sans cesse répétée, & qui doit apprendre aux hommes les plus fiers, que l'ennemi le plus foible est quelquefois le plus dangereux.

1649.

Les ames de la trempe de celles de la duchesse de Chevreuse & du cardinal Mazarin, se préssentent, se devinent ; au nom seul de Condé, que le timide Ministre osa peut-être prononcer, pour la premiere fois de sa vie, d'une maniere chagrine, l'audacieuse Duchesse lui offre le parti entier de la Fronde : sa proposition est reçue avec transport ; Laigues & Noirmoutier attisent le feu, le Coadjuteur se charge de l'incendie.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Cette nuit là même le Prélat, travesti en Cavalier, s'abouche avec la Reine & Mazarin ; cet homme, qui n'eût dû s'attendre qu'à des châtiments, fut accueilli de sa Souveraine, comme s'il eût sauvé l'Etat. Il y avoit long-temps qu'il tendoit des mains suppliantes à la Reine ; &

dans l'état où l'avoit réduit Condé,
1649. il eût dû se trouver heureux d'échaper à la mort ou à la prison; cependant il osa exiger du Ministre des graces, telles que si M. le Prince, avec toutes ses victoires, en eut arraché la moitié, Mazarin l'eût fait passer pour l'ambitieux le plus dangereux de l'Europe; les sceaux pour le marquis de Château neuf, qui en avoit joui sous le règne précédent, l'Amirauté pour le duc de Beaufort, deux brevets de Duc & Pair, l'un pour Noirmoutier, l'autre pour Vitri; la Compagnie des Gardes du Corps du duc d'Anjou, pour Laigues, le gouvernement d'Anjou pour le duc de Brissac, de l'argent enfin & des graces pour tous les subalternes. On prétend que le Coadjuteur, quoi qu'il en ait écrit dans ses mémoires, ne s'oublia point dans cette révolution, & qu'il exigea le chapeau de Cardinal. Mazarin ne refusoit rien, il prodiguoit tout; l'ingrat ne prévoyoit pas qu'en achetant si cher la perte de son protecteur, il ne faisoit que prêter des

Ibidem.

armes à un parti, qui les tourneroit bientôt contre lui-même. 1649.

C'étoit beaucoup, que de s'être assuré du parti de la Fronde; mais l'appui du duc d'Orléans, Lieutenant-Général de l'Etat, étoit encore plus nécessaire : il s'agissoit de séparer Gaston des intérêts de Condé : jamais les deux Princes n'avoient vécu dans une union plus tendre : la confiance paroissoit sans bornes de part & d'autre; personne n'avoit ressenti avec plus de sensibilité l'outrage que Condé avoit reçu de la Fronde, & poursuivi le châtiment des coupables avec plus d'éclat; enfin cette amitié des deux premiers Princes de France, si applaudie, si révérée de tous les gens de bien, ne pouvoit être détruite qu'en perdant dans l'esprit de Gaston, l'abbé de la Rivière qui le gouvernoit depuis vingt ans avec un pouvoir absolu.

Ces obstacles étonnoient la politique déliée & artificieuse de Mazarin; mais ils n'effrayoient point la duchesse de Chevreuse. Cette Princesse, également habile à manier

1649. les armes de l'imposture & de la vérité, va trouver Gaston, dont elle connoissoit le caractère facile, foible & jaloux. Jusqu'à quel dégré laissera-t-il élever la fortune d'un jeune ambitieux, qui ne lui laisse que le vain titre de Lieutenant-Général de l'Etat? A-t-il oublié que la maison de Condé ne le ménage aujourd'hui que pour élever demain sa grandeur sur les débris de celle de son Altesse Royale? M. le Prince n'a-t-il pas déja sollicité à son insçu, & à son préjudice, l'épée de Connétable, plutôt pour s'en servir contre ses ennemis particuliers, que contre ceux du nom François? Par quelle fatalité; faut-il qu'un Prince aussi éclairé que Monsieur, soutienne les querelles sans cesse renaissantes & injustes de Condé? Qui peût voir sans frémir le danger où il s'expose, en se rendant tous les jours au Palais, au milieu d'une multitude féroce, qui ne respire que le trouble, le brigandage & le sang? Elle ajoute qu'il y va de l'honneur & de la conscience de l'oncle du Roi, de rassurer la Capitale

Capitale à la veille d'être renversée de fond en comble, de rappeller au service du Souverain un parti aussi puissant que celui de la Fronde ; qu'en détruisant l'autorité de M. le Prince, il deviendra l'objet de l'amour & de la vénération publiques, le maître, en un mot, d'établir une de ses filles sur le trône de Henri le grand son père. 1649.

A mesure que la Duchesse parloit, la jalousie, la défiance, la crainte, l'ambition s'emparoient de l'ame de Gaston ; il pâlit à la peinture qu'elle lui fit, du danger qui menaçoit le siège de la Monarchie & sa propre personne. Madame de Chevreuse le voyant ébranlé, se hâta de porter les coups les plus mortels au favori ; elle prétendoit que Condé ne s'étoit rendu si fier, si hardi, si formidable, que par la connivence honteuse de l'abbé de la Rivière ; que depuis que ce favori s'étoit laissé éblouir de l'espérance de parvenir an Cardinalat par le crédit de M. le Prince, il n'avoit cessé de séconder ses vues & ses caprices ;

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

que c'étoit lui qui en dernier lieu
1649. avoit ménagé, à l'insçu de son Maître, le mariage du duc de Richelieu avec madame de Pons; qu'à la conduite qu'il tenoit, on eût dit qu'il appartenoit à la maison de Condé, & non à son Altesse Royale; en un mot, que Monsieur ne recouvreroit son autorité, qu'en abandonnant un favori ingrat; que la Reine au-moins & la Fronde ne s'uniroient avec lui, qu'autant qu'il donneroit sa parole d'honneur de ne plus se fier à un homme, qui l'avoit vendu & trahi toutes les fois que son intérêt l'avoit exigé.

La duchesse d'Orléans, jalouse du crédit de l'abbé de la Rivière se joignit à la Négociatrice de Mazarin & de la Fronde; Gaston, ce Prince léger & inconstant, le jouet éternel des passions & du caprice des autres, opprimé lui-même, sous le règne précédent, par un Ministre, céda bientôt & foula aux pieds les liens du sang, de l'amitié, de la confiance, en livrant Condé au ressentiment d'un autre Ministre; comme si

l'exemple de la prison injuste du premier Prince du Sang n'eût pas pu 1649.
lui devenir un jour funeste, ou aumoins à ses enfants ; mais la jalousie, la foiblesse ne combinent, ni ne prévoient.

Cependant l'entreprise concertée contre le Prince, appuyée de tous les partis, ne pouvoit réussir qu'avec le secours du mystère & de la dissimulation la plus profonde. Mazarin n'avoit jamais paru plus touché des intérêts du Prince ; il n'y avoit point de jour que les prisons ne fussent remplies de prétendus complices de la conspiration, dont on attendoit des éclaircissements funestes à la Fronde. La Fronde de son côté ne cessoit de se déchaîner contre Mazarin, de la manière la plus atroce ; elle feignoit de rechercher le Prince avec de nouvelles & de plus profondes soumissions : tout ce que la politique peut employer de ruses, d'artifices & de pièges, fut mis en usage par l'un & l'autre parti, pour perdre un Prince, qui, plein de confiance en son innocence

& en ses services, rejettoit loin de
1649. lui la défiance & les soupçons.

Il n'y avoit que le duc d'Orléans qui eût peine à dissimuler l'état pénible, où l'intérêt des autres, de vaines allarmes, la jalousie & la crainte le réduisoient : d'un côté il ne pouvoit attirer le Prince dans le précipice, qu'en lui témoignant le même zèle, & en l'accompagnant au Palais, comme il avoit toujours fait; de l'autre les remords, la honte, la crainte, le retenoient. Il ne voyoit plus, sans frémir, le péril où il s'exposoit, en venant au Parlement; l'éloquence de Condé échoua souvent contre la peur de ce Prince; il ne pouvoit presque plus l'arracher du Luxembourg. Un jour, Gaston vint jusqu'à la Sainte-Chapelle, d'où il s'enfuit précipitamment se mettre au lit chez lui, sous prétexte d'un accès de colique, qui n'étoit en effet qu'un accès de frayeur.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

1650. C'est au milieu de ces divisions qu'arriva la nouvelle année, qui devoit éclairer des événements plus funestes, des calamités plus durables,

des révolutions plus ſurprenantes, que celles qu'on a décrites juſqu'ici. 1650.

Condé ne tarda pas à découvrir que Gaſton cherchoit à lui échapper; ce Prince s'étoit enfin laiſſé perſuader d'aller au Palais; le procès criminel étoit toujours dans le même état; la Fronde préſentoit requête ſur requête, pour en accélérer le jugement; Condé, à qui l'on promettoit tous les jours des preuves manifeſtes de la conſpiration, en éloignoit la concluſion de toutes ſes forces; mais le Parlement preſqu'entier, inquiet de voir le Temple de la Juſtice toujours à la veille d'être profané, & la Capitale près d'être miſe à feu & à ſang, inclinoit au dénouement de l'affaire; le duc d'Orléans, qui trembloit autant pour ſa perſonne, que pour l'Etat, propoſa de juger ſur-le-champ l'accuſation, ou au-moins de ſéparer la cauſe du duc de Beaufort & du Coadjuteur, de celle du marquis de la Boulaie: le Prince reſſentit juſqu'au fond de l'ame, le trait qui lui étoit porté: *Monſieur, Monſieur*, lui dit-il, *il y aura preſſe à devenir*

Ibidem.

Mémoires de Talon, t. VII.

Frondeur. Gaston voulut tourner le
1650. reproche en raillerie; mais le Prince, sans l'écouter, se tourne du côté du prince de Conti, & dit tout haut, qu'il ne tenoit qu'à lui d'être d'accord avec la Fronde, & qu'il signeroit son traité, s'il vouloit, en sortant du Palais.

Cependant le premier Président, toujours prévenu contre le Coadjuteur, attribuoit l'impatience que le Prélat avoit d'être jugé, à la crainte de voir s'élever contre lui de nouveaux rayons de lumières; il secondoit Condé de son crédit & de ses conseils: ce fut lui qui, malgré le duc d'Orléans, empêcha la Compagnie de délibérer sur la requête des accusés.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Le Prince se plaignit amérement à M. le Tellier, de l'inconstance de Gaston, qui, après l'avoir animé à la poursuite d'une affaire si importante, étoit le premier à l'abandonner; le Duc ne répondit aux reproches de Condé qu'en récriminant; néanmoins il consentit à l'accompagner encore une fois au Palais; mais

cette séance & celles qui suivirent jusqu'au dénouement auquel nous touchons, ne présentent que les mêmes débats & les mêmes altercations. 1650.

Tout étoit enfin concerté entre la Cour & la Fronde, pour le coup qu'elles alloient frapper; à la vue du moment fatal, Mazarin chancelle, balance, hésite, & semble reculer; l'idée des maux, qu'une action si injuste ne pouvoit manquer de produire, l'effrayoit; la Fronde au-contraire plus hardie, plus impétueuse, hâtoit, par ses vœux, la chûte de ce Prince si fier, si redoutable, que rien n'avoit jamais pu détacher des intérêts du Trône; elle espéroit, que délivrée une fois d'un ennemi si puissant, elle abattroit sans peine le Cardinal, haï, foible, méprisé, & qui alloit encore augmenter le nombre de ses envieux; elle vouloit faire servir les débris du Prince & du Ministre de degrés à son élévation: c'étoit dans cette vue qu'elle n'épargnoit rien, pour vaincre les scrupules du Cardinal, réveiller sa haine & fortifier son courage; elle

lui représentoit que le secret de l'en-
1650. treprise avoit été confié à dix-sept
Mémoires personnes ; que Monsieur seul par
de Retz, de son indiscretion, étoit tous les jours
Nemours, de sur le point de les livrer à la ven-
la Rochefoucault. geance d'un Prince implacable ; que déja il n'alloit plus au Palais que rarement & à regret, comme pour avertir Condé qu'il étoit temps de se désister d'une poursuite qui lui aliénoit le cœur des peuples. Aux prières ils joignent les menaces ; prêts à tout découvrir à ce même Condé pour obtenir leur grace, & servir son ressentiment. Telle étoit la situation du Cardinal, livré à la merci de la Fronde, qu'il n'avoit plus que le choix des fautes, des malheurs & des dangers.

Les conférences nocturnes du Coadjuteur avec la Reine & Mazarin, avoient transpiré dans le public ; jamais le Prince ne voulut y ajouter foi ; il remarquoit toujours les mêmes apparences de zèle & de chaleur pour ses intérêts, de la part du Gouvernement ; de haine & d'animosité dans la Fronde, contre le

Cardinal : le Ministre oseroit-il exécuter une entreprise si hardie, si périlleuse, à l'insu & sans la participation du duc d'Orléans ? Mais quand même ce Prince y consentiroit, cacheroit-il un secret si important à l'abbé de la Rivière ? Il avoit peine sur-tout à croire que le Cardinal, qu'il avoit vu jusqu'alors si timide, si circonspect, fût devenu tout-à-coup assez téméraire pour hasarder sa fortune & celle de l'Etat, en renversant celle de son bienfaiteur : il ne regardoit tous ces bruits, que comme de nouveaux artifices de la Fronde, réduite à n'espérer plus de salut, qu'en semant de toute part la défiance, les soupçons, la haine & la discorde. C'étoit ainsi que le courage de Condé, sa confiance, ses propres lumières épaississoient le voile que l'amitié tentoit d'arracher de dessus ses yeux. Ses créatures trembloient de l'excès de sa sécurité. Cédant enfin à leurs instances & à leurs allarmes, il essaya de surprendre la vérité à Mazarin même ; *Monsieur le Cardinal*, lui dit-il un jour, d'un air enjoué 1650.

& railleur, *on publie que vous avez des rendez vous nocturnes avec le Coadjuteur, deguisé en Cavalier.* En même temps il jette un regard avide & pénétrant sur la contenance & les yeux de Mazarin; celui ci, le comédien le plus habile de l'Europe, lui répondit sans se déconcerter, sans changer de couleur: *Ce seroit une mascarade bien plaisante, que celle du Coadjuteur, en gregues rouges, un chapeau couvert de plumes & l'epée au côté, avec sa taille & ses jambes tortues: s'il lui prend jamais envie de se travestir ainsi, je promets à votre Altesse, de lui en ménager le spectacle.* L'air libre, naturel & riant avec lequel Mazarin proféra ces paroles, rassura tellement le Prince, que le lendemain, qui étoit la veille de sa prison, ayant reçu dix-sept nouveaux avis du complot formé contre lui, il répondit au dernier, du ton le plus aigre & le plus méprisant, *Voilà la dix-septième sottise que j'entends aujourd'hui.*

1650.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Mémoires de madame de Nemours.

Tout l'entretenoit dans cette fatale illusion: le soir même la Reine à son cercle lui prodigua les marques

de la confiance & de l'amitié, de conjurant de se lier sans réserve avec Mazarin; Condé le lui promit, & lui baisa la main en signe de reconnoissance & d'attachement. En même-temps il envoya Perraut au Cardinal, pour lui renouveller les protestations de l'amitié la plus sincère. Mazarin laissa éclater tous les transports de la joie; mais l'envoyé du Prince étoit à peine sorti, qu'il signa l'ordre de sa prison, pour le lendemain lundi dix-huit Janvier.

1650.

Mémoires de mademoiselle de Montpensier, tom. I.

Peu s'en fallut qu'à l'instant même de sa ruine, la fortune ne présentât encore au Prince, les moyens de s'en garentir; il étoit allé voir, le matin du lundi, Mazarin qui s'entretenoit avec Priolo, l'homme de confiance du duc de Longueville; le Prince le pria de continuer sa conversation, & s'approcha du feu, il aperçut M. de Lyonne, qui expédioit les ordres relatifs à sa prison; Lyonne n'eut que le temps de les cacher sous un tas de papiers. Bientôt Mazarin joint le Prince, & lui apprend qu'il vient enfin de

Mémoires de madame de Motteville, tom. III, Mémoires de Montglat, tom. III.

Ibidem.

découvrir l'asyle d'un certain Par-
1650. rein Descoutures, refugié dans le Fauxbourg de Montmartre. Ce Descoutures, l'un des plus insignes Factieux de Paris, invectivoit sans cesse contre le Prince avec une insolence digne du gibet; c'étoit lui qui conduisoit les Forcenés qui avoient osé arrêter son carrosse sur le Pont-Neuf; on regardoit la prise de cet homme, initié dans les secrets de la Fronde, comme un coup de foudre pour le
Ibidem. parti, dont on le forceroit de dévoiler tous les complots. Mazarin ajoutoit qu'il avoit des avis certains, que le duc de Beaufort se préparoit à l'arracher des mains de la justice, qu'il n'y avoit que M. le Prince qui pût assurer sa vengeance, en s'assurant de cette proie; qu'il le prioit de la faire escorter sûrement en prison par un corps de troupes à ses ordres. Mais Condé qui croyoit l'autorité suprême intéressée à venger des injures, qui réjaillissoient jusque sur elle, rejetta le conseil du Cardinal, & demanda que cette exécution fût confiée à un détache-

ment de Gendarmes & de Chevaux-légers de la garde. Mazarin ne résista qu'autant de temps qu'il lui en falloit, pour achever de détruire tous les soupçons de Condé ; le Prince donna l'ordre aux Gendarmes & aux Chevaux-légers, de se porter à l'entrée de la nuit aux avenues de la rue de Richelieu ; c'étoit delà qu'ils devoient le conduire lui-même à Vincennes. Ainsi sous le voile de la confiance, Mazarin joignoit à la trahison, l'insulte de la raillerie; il ignoroit combien la joie d'un triomphe si facile, si honteux lui couteroit un jour ; il ne quitta point le Prince, sans avoir obtenu de lui, la promesse de se trouver le soir même au Conseil, où devoient assister le Prince de Conti, & le duc de Longueville. 1650.

A la vue de tant d'intrigues, de ruptures, de réconciliations, & d'orages, la duchesse de Longueville avoit obtenu de ses frères & de son époux, de ne point paroître ensemble au Palais Royal ; jusqu'ici ils avoient suivi son conseil plutôt par *Mémoires de Joli.* *Mémoires du duc de la Rochefoucault.*

complaisance que par crainte; mais
1650. la ruse de Mazarin devoit l'emporter sur la prévoyance & les soupçons; il manœuvra avec tant d'adresse auprès du prince de Conti, & du duc de Longueville, alors malade à Chaillot, qui les fit aisément tomber dans le piège.

A la sortie du Palais-Royal le prince de Condé alla dîner chez Madame sa mère, à qui il fit part des nouvelles qu'il venoit de recevoir, & de son triomphe prochain sur la Fronde. Soit pressentiment, soit soupçons, la Princesse le blâma de la confiance qu'il avoit en la Cour: *Qu'ai-je à craindre*, répondit Condé, *la Reine ne m'a jamais si bien traité, le Cardinal est mon ami .... J'en doute... Vous avez tort, Madame, car je compte sur lui, autant que sur vous-même: Dieu veuille, mon fils*, répliqua cette tendre mère en soupirant, *que vous ne soyez point la victime de votre sécurité.*

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Cependant tout se préparoit au Palais-Royal, dans l'ombre du silence; les portes étoient fermées, &

il y avoit un ordre ſecret de ne les ouvrir qu'à ceux qui avoient entrée au Conſeil. En ſentant approcher le moment déciſif, la Reine avoit peine à diſſimuler le trouble & l'émotion dont elle étoit agitée : elle ſe jetta ſur un lit, ſous prétexte d'être indiſpoſée, mais en effet, pour ne pas laiſſer pénétrer les inquiétudes & les allarmes, ſous le poids deſquelles elle ſuccomboit. Sur ces entrefaites, arrive la princeſſe Douairière qui ſeule avoit le privilège d'entrer chez la Reine, lors même qu'elle étoit inviſible : la viſite imprévue de cette Dame avec qui elle avoit toujours vécu dans les liens de la plus étroite confiance, dont elle avoit reçu des ſervices ſans nombre, ſous le règne précédent, lorſqu'elle avoit été elle-même en but aux outrages, & à la perſécution de Richelieu, augmenta ſa perplexité; elle ne pouvoit voir ſans honte & ſans douleur, ſon amie près de devenir par ſes coups, la plus infortunée de toutes les mères. Cependant la Princeſſe s'aſſied au

1650.

Ibidem.

chevet du lit de la Reine, & lui
1650. fait mille questions dictées par la tendresse, l'inquiétude & la sensibilité.

Pendant ce temps-là Condé entroit au Palais Royal, suivi du prince de Conti & du duc de Longueville ; ils se rendirent dans la galerie où s'assembloit le Conseil. Mazarin
Ibidem. les voyant enveloppés dans ses filets, manda à la Reine en leur présence, qu'on n'attendoit plus que sa Majesté ; c'étoit le signal convenu, pour frapper le coup médité depuis si long-temps ; aussi-tôt Anne d'Autriche se leve, congédie la Princesse & donne ses derniers ordres à M. de Guitaut, Capitaine de ses Gardes. En même temps elle prend le Roi, le conduit dans son Oratoire, & lui découvre la disgrace des Princes ; on ajoute qu'elle le fit mettre à genoux, pour demander à Dieu le succès d'une entreprise, dont elle eût gémi, si elle eût prévu les maux terribles qui en devoient résulter.

Guitaut, suivi des Officiers de

sa Compagnie, paroît dans la Galerie; Condé pressoit alors vivement le Chancelier, de terminer à quelque prix que ce fût, l'affaire des Rentiers, dont les suites ne pouvoient manquer d'être funestes. Mazarin venoit de disparoître; il n'y avoit alors dans la Galerie que les trois Princes, le Chancelier, les comtes d'Avaux, de Brienne, de Servien, & M. le Tellier. En voyant approcher Guitaut qu'il aimoit, Condé fait quelques pas au-devant de lui, croyant qu'il avoit quelque grace à lui demander; mais quel dut être son étonnement lorsque ce Gentilhomme lui dit tout bas: *Monseigneur, j'ai ordre de vous arrêter, avec M. le prince de Conti, & M. de Longueville.* *Moi, monsieur de Guitaut, moi*, répondit vivement le Prince; *est-ce donc là le prix de mes services & de ma fidélité?* Se tournant ensuite vers la Compagnie, *Messieurs*, leur dit-il, *la Reine me fait arrêter & vous aussi, mon Frère, & vous aussi, M. de Longueville.* On admira en ces tristes moments, la

1650.

Ibidem.

Mémoires du comte de Brienne, tom. III.

tendresse & la fermeté du prince de
1650. Conti, qui s'écria : *Ah! mon frère ; Dieu m'a exaucé, je lui avois toujours demandé la grace de partager vos malheurs.* Le Chancelier qui n'étoit point initié dans le secret, n'en croyoit point le témoignage de ses propres yeux ; il dit que ce ne pouvoit être qu'une plaisanterie de
Ibidem. Guitaut. *Allez donc trouver la Reine,* lui dit le Prince d'un ton grave, *& faites lui part de la plaisanterie ; pour moi je ne me regarde que trop comme prisonnier.* Il envoya ensuite le même Guitaut, à la Reine, & Servien au Cardinal, pour les conjurer de lui accorder quelques moments d'audience.

Peu après, Guitaut rentra dans la Galerie avec une contenance également triste & ferme : il dit au Prince, que la Reine ne pouvoit le voir, & qu'elle lui avoit réitéré l'ordre de l'arrêter. *J'y consens,* repartit le Prince d'un air serein & majestueux ; *mais où vas-tu me mener ? que ce soit au-moins dans un lieu chaud.* Guitaut lui apprit que le

Château de Vincennes étoit le lieu destiné à sa prison; *Hé bien partons*, continua le Prince, *adieu Messieurs*, dit-il à la compagnie, *je vous prie de vous souvenir de moi, & de ne pas laisser ignorer au Roi, le zèle que j'ai toujours eu pour son service & sa gloire....* *Pour vous*, ajouta-t-il, en embrassant le comte de Brienne; *je ne vous recommande rien, vous êtes mon parent.* 1650.

Au bout de la Galerie, Guitaut ouvrit une petite porte, qui donnoit sur un escalier dérobé, par lequel on descendoit au jardin. En entrant dans ce réduit étroit, obscur, garni de Gardes, la carabine haute, le Prince dit à Guitaut, *Voilà qui sent bien les Etats de Blois. Non, non, Monseigneur*, répondit le Capitaine des Gardes de la Reine, *je ne m'en mêlerois pas.* Les prisonniers traversèrent le jardin, au milieu d'une double haie de Gardes-du-corps & de Gendarmes. A la vue de ceux-ci, le Prince leur cria, *Ce n'est point ici la Bataille de Lens*; mais personne n'osa répondre un seul mot. Ils

Mémoires de Montglat, tom. III.

1650. arriverent à une porte du jardin qui donnoit sur la rue de Richelieu, où les attendoit un carrosse environné seulement de quatorze Gendarmes & Chevaux-légers. Il est constant qu'il n'y avoit que le secret qui pût assurer le succès d'une entreprise si hardie; Condé comptoit alors dans la Capitale, plus de douze cents Officiers ou Gentilshommes, d'une valeur éprouvée, qui auroient tout hasardé pour avoir la gloire de briser ses fers. On ne jugea point à propos de le conduire dans les rues de Paris, avec une escorte si foible; on gagna les dehors de la Ville, & l'on marcha par des chemins si impraticables, que le carrosse versa & rompit; on fut obligé d'en descendre les Princes pour le raccommoder. Condé l'homme le plus agile de son siècle s'échape, fend l'air avec la rapidité d'un oiseau, & gagne un fossé qu'il étoit près de franchir : l'obscurité de la nuit alloit le mettre à couvert, lorsqu'un Garde accourt le pistolet à la main, menaçant de le

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

tuer, s'il ne s'arrête. Il fut obligé de retourner sur ses pas, & d'attendre pendant plus de deux heures, que le carrosse fût en état de continuer sa route. En voyant sur le chemin de Vincennes, ce Condé, naguères si fier, si puissant, devant qui les armées, les places les plus formidables, les Nations se taisoient, maintenant désarmé, le jouet de la fortune, conduit en prison par une poignée de soldats, qui ne gémiroit sur les caprices du sort? Miossens ne put s'empêcher de déplorer tout haut la destinée d'un si grand homme; *Miossens*, lui dit le Prince à l'oreille, *la belle occasion que la fortune t'offre pour être Maréchal de France: Ah! Monseigneur, mon devoir.... Fais-le donc, & ne t'amuses pas à me plaindre.*

1650.

Ibidem.

En remontant dans le carrosse, Cominge ordonne au cocher de toucher promptement: *Ne crains rien*, lui dit le Prince en riant, *je n'ai pris aucune précaution contre ce voyage.* Peu-après il demanda à ce Gentilhomme, quel étoit le

motif de sa prison ; *Je n'en vois point*
1650. *d'autre*, répondit Cominge, *que celui de la disgrace de Germanicus, qui ne devint suspect, que pour être trop grand & trop estimé. A l'heure qu'il est*, poursuivit le Prince, *Monsieur jouit de son triomphe avec son traître de favori ; car c'est, sans doute, lui qui a ourdi cette trame.* Il ignoroit que la Rivière disgracié de son Maître, chassé de la Cour, déchu des espérances les plus vastes, alloit expier dans un triste exil, l'attachement qu'il lui avoit voué. On enferma les trois Princes au donjon de Vincennes, dans une grande chambre, où l'on n'avoit préparé ni lits ni meubles, ni souper, pour ne point exciter de soupçons & d'alarmes. Le Prince prit deux œufs frais, & se jetta tout habillé sur une botte de paille, où il dormit douze heures sans s'éveiller. Si l'infortune montre les hommes tels qu'ils sont, il faut avouer que Condé ne parut pas moins grand à Vincennes, qu'à la tête des Armées ; jamais personne ne soutint le revers le plus

Mémoires de Lainé, tom. II.

imprévu, le plus accablant, avec plus de grandeur d'ame & de fermeté ; lui ſeul conſoloit les compagnons de ſa diſgrace, & les égayoit par la raillerie la plus fine, la plus agréable, leur adreſſant mille choſes, où perçoient ſa tendreſſe pour eux, ſa conſtance, ſon égalité ; pendant toute ſa priſon, il ne voulut jamais ſouffrir qu'on fît, ſelon l'uſage, l'eſſai du vin & des viandes qu'on lui ſervoit. 1650.

Cominge chargé d'abord de la garde des Princes, ne chercha qu'à adoucir l'amertume de leur ſituation ; Condé trouva une conſolation plus durable, dans les lettres qui avoient toujours fait ſes délices : il conſacroit la plus grande partie de ſon temps à la lecture, l'autre, au jeu de volant, aux exercices du corps, à la converſation, & à la culture des fleurs. L'entretien de Cominge, dont l'eſprit étoit vif & orné, eut pour lui beaucoup de charmes ; il diſſertoit, il diſputoit avec lui. Ce Gentilhomme étoit ſi touché des graces, des lumières,

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

des connoiſſances, de la politeſſe & de l'affabilité du Prince, qu'il proteſta pluſieurs fois, qu'il auroit volontiers paſſé toute ſa vie, enfermé avec un homme d'un commerce ſi agréable : il fondit en larmes, lorſqu'il ſe ſépara du Prince, qui alloit être confié à un Officier d'un caractère bien différent.

1650.

Hiſtoire de la priſon des Princes.

C'étoit M. de Bar, autrefois Capitaine des gardes du cardinal de Richelieu, & un des hommes les plus durs & les plus impitoyables de la Nation. Avant que de prendre poſſeſſion de ſon emploi, il prêta ſerment à la Reine & au duc d'Orléans de ne délivrer les priſonniers, que ſur un ordre ſigné de l'un & de l'autre : on prétend qu'il jura en ſecret à Mazarin, de poignarder les Princes, plutôt que de laiſſer forcer les portes de leur priſon.

Ibidem.

Mémoires de Retz, t. II.

Quoi qu'il en ſoit de cette anecdote, conſignée dans les Mémoires du temps, Bar renchérit ſur toutes les rigueurs, qui s'étoient jamais pratiquées envers les priſonniers d'Etat: de nombreuſes troupes cantonnées dans

dans les villages de Vincennes & des environs, quatre corps de gardes, diſpoſés au pied du donjon, cinq portes conſécutives, garnies de fer & de verrous énormes, une anti-chambre remplie de Gardes-du-corps, ne raſſuroient point encore ſa vigilance ; il rempliſſoit la chambre des Princes, d'Officiers qui épioient leurs regards, obſervoient leurs paroles, leur contenance, leur ſilence ; & qui, au milieu même de la nuit, tiroient les rideaux de leurs lits, pour s'aſſurer de l'exiſtence de leur proie. Mais l'aſpect farouche de Bar, l'aigreur de ſes paroles étoient plus inſupportables encore, que la ſévérité, dont il faiſoit une oſtentation ſi inutile & ſi odieuſe ; il n'ouvroit la bouche, que pour ajouter au malheur de leur ſituation, & leur faire regarder leur priſon comme éternelle. Ce fut ainſi qu'il agit pendant plus d'un an, plutôt en vil inſtrument des paſſions & de la vengeance de Mazarin, qu'en Gentilhomme, qui devoit ſe ſentir honoré d'être le dépoſitaire de la perſonne

1650.

Hiſtoire manuſcrite du grand Condé.

du Héros de la Nation, & d'être à
1650. portée de le consoler dans sa disgrace.

A la vue d'un traitement si inhumain, le prince de Conti témoigna beaucoup de tristesse & de chagrin; le duc de Longueville gardoit un morne & profond silence; mais il ne fut jamais au pouvoir de Bar & de la fortune d'arracher une plainte, un soupir à l'intrépide Condé. Les outrages du sort, les contradictions de toute espèce, l'étonnement de ses amis, leurs tentatives infructueuses, le malheureux succès de leurs armes, rien ne l'étonna, ne l'ébranla; lorsque tout sembloit l'abandonner, il ne s'abandonna pas lui-même. C'étoit dans ce temps-là même, que du fond de sa prison, il travailloit avec plus d'ardeur à rompre ses fers, à encourager & animer son parti au dehors.

Mémoires de Lainé t. II.

Si quelque chose le vengea d'abord de l'inhumanité de Bar, ce fut moins la fierté & le mépris qu'il opposa aux traitements indignes de ce Gentilhomme, que le plaisir & la joie de le voir tomber dans les pièges qu'on lui tendit: tout ce que l'industrie

humaine peut inventer de ressources, de stratagêmes, de ruses, pour 1650.
tromper un Argus infatigable, fut *Mémoires*
mis en usage par Montreuil, secré- *de Joli.*
taire des commandements du prince de Conti ; ce serviteur aussi zélé que fidèle, prodiguoit l'or & les soins ; tantôt il se servoit du ministère des Officiers de la chambre, tantôt des gardes du Prince, tantôt des gens de Bar, souvent de Bar lui-même, pour établir un commerce réglé avec les Princes ; il leur envoyoit des écus, pour jouer, parmi lesquels il y en avoit de creux, où étoient renfermés des avis importants, que le défiant geolier leur présentoit lui-même ; enfin il n'y eut presque pas un jour, que Condé n'eût la consolation dans sa prison, de recevoir des nouvelles de ses amis, & de leur donner des siennes ; mais tout ce qu'il apprit d'abord n'eût pu que lasser sa constance, si elle n'eût été à l'épreuve de tous les traits de la fortune.

Il y avoit plus de deux heures, que les Princes étoient arrêtés, lors-

1650. que la Reine, les croyant en ſûreté à Vincennes, fit ouvrir toutes les portes du Palais-Royal : il fut auſſitôt inondé de Frondeurs, à la tête deſquels paroiſſoient les marquis de Noirmoutier & de Laigues; Mazarin leur avoit ménagé le ſpectacle de la vengeance, en leur donnant aſyle dans ſon appartement pendant qu'on arrêtoit les Princes. Ces hommes dont la plupart étoient inconnus à la Cour, & qui deux heures auparavant n'euſſent oſé ſoutenir les regards du Prince, n'avoient pas honte d'inſulter à ſa diſgrace; ils tenoient leurs épées à la main, jurant d'être à l'avenir les défenſeurs de la Reine, les reſtaurateurs & les libérateurs de l'Etat.

Mémoires de madame de Motteville, t. IV, p. 73 & ſuiv.

La contenance, les clameurs indiſcretes, les menaces & les promeſſes des Frondeurs, qui avoient déchiré & bouleverſé l'Etat, excitoient également le mépris, l'indignation & la riſée de tous les honnêtes gens; la Reine elle-même, honteuſe de ſe voir environnée de cette troupe ſi long-temps indocile & factieuſe, ſe

moquoit intérieurement de leurs fanfaronnades ; elle reçut d'un air froid leurs compliments ; elle plaignit tout haut la destinée d'un Prince, qui, de son aveu même, eût été le plus grand & le plus heureux des hommes, s'il eût su réprimer les saillies de son humeur. La sagesse de la Reine modéra les transports insensés de la cabale. 1650.

Pendant que Mazarin & la Fronde se félicitoient mutuellement d'avoir renversé la fortune de Condé ; les amis, les serviteurs du Prince étoient accablés d'un coup si imprévu. Les uns, désavouant lâchement l'attachement qu'ils lui avoient voué, alloient grossir au Palais-Royal le nombre des Courtisans ; les autres cherchoient leur salut dans la fuite : il n'y eut que le jeune comte de Boutteville, qui trouva le moyen de rassembler à l'hôtel de Condé, une nombreuse troupe de braves Officiers ; il leur proposa d'aller enlever les nièces du Cardinal qu'on élevoit au Val-de-grace ; mais on apprit que Mazarin avoit pourvu à leur sûreté, en les faisant conduire au Palais-

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Histoire du maréchal de Luxembourg.

Royal. Boutteville monte alors ſeul
1650. à cheval, parcourt les principales rues de la Capitale en criant de toutes ſes forces : *A la trahiſon, aux armes, on arrête M. le duc de Beaufort.* Il eſpéroit que la multitude émue à ce nom qui lui étoit ſi cher ſe ſouleveroit & qu'à la faveur de la ſédition & de la nuit il pourroit délivrer les Princes : s'il eût ſçu que Condé étoit alors arrêté ſur le chemin de Vincennes, eſcorté ſeulement de quatorze Maîtres, il l'eût ſans doute arraché à ſon perſécuteur. Cependant le Coadjuteur, qui s'apperçoit que l'allarme ſe répand dans le peuple, & qu'il eſt ſur le point de prendre les armes, oblige le duc de Beaufort à ſe montrer par-tout. Croiroit-on que la multitude ſe livra à tous les tranſports de la joie, lorſqu'elle ſut que c'étoit le libérateur de l'Etat, le grand Condé, qui gémiſſoit dans les fers de Mazarin ? On alluma des feux de joie, pour célébrer ſa diſgrace ; monuments honteux & éternels de l'ingratitude & de la folie d'un peuple, qui n'agiſſoit plus qu'au gré de la Faction.

Boutteville, voyant ses efforts infructueux, ne prit plus conseil que de son désespoir ; comme il ne pouvoit venger, les armes à la main, l'injure de la prison de Condé, sur un Cardinal & un Archevêque, il appella en duel le duc de Beaufort ; mais ce Prince, qui d'ailleurs ne manquoit pas de valeur, aima mieux jouir du fruit des intrigues du Coadjuteur, qui lui avoient valu l'Amirauté, que de se battre. 1650.

La proscription du Prince entraînoit celle de tous ses amis. On avoit agité dans le Conseil, si l'on n'arrêteroit point aussi la Princesse Douairière, la jeune Princesse, le duc d'Enguien, la duchesse de Longueville, Bouillon, Turenne, Grammont, Brezé, Marsillac, & beaucoup d'autres. La Reine n'excepta que la Princesse Douairière, abondonnant tous les autres au ressentiment du Cardinal ; mais ce Ministre ne fut méchant qu'à demi, il respecta la mémoire du cardinal de Richelieu, en la personne de la Princesse sa nièce : la prison du duc d'Enguien, enfant de sept ans,

Mémoires de madame de Motteville, T. IV.

lui parut une action atroce, inhumaine ; mais cet enfant de sept ans étoit un Prince du Sang, le seul rejetton du grand Condé ; son nom seul devoit faire trembler un Ministre haï & détesté : la jeune Princesse, que le Ministre croyoit sans crédit, sans amis, sans courage, sans ressources, en trouva d'assez grandes, pour exciter une guerre civile ; Bouillon, Turenne, Brezé & Marsillac se sauvèrent, avec Coligni, Duras, Tavannes, les chevaliers de Foix & de Grammont, Mailli, Rochefort, la Moussaie, Persan, Saint-Ibal, la Suze, Cugnac, Chavagnac, Langres, Guitaut & une infinité d'autres, également distingués par leur naissance & leur courage. Il n'y eut que la duchesse de Bouillon, le comte de Marsin, qui commandoit l'armée de Catalogne, & le président Perraut, qui ne purent éviter les pièges du Cardinal.

1650.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

C'étoit sur-tout la duchesse de Longueville, cette Princesse hardie, courageuse, féconde en ressources, capable de tout oser, de tout entreprendre, que la Reine eût desiré le

plus d'avoir en sa puissance : au moment qu'on arrêtoit ses frères & son 1650.
époux, elle étoit chez la Palatine, qui joua depuis un rôle si éclatant.

Ce fut-là qu'elle apprit par les cris & les sanglots de quelques-uns de ses domestiques, le triste sort de son époux & de ses frères; elle éprouva, en ce moment, tout ce que l'affliction a de plus violent; elle s'évanouit entre les bras de son amie. Dès qu'elle eut repris ses sens, sans s'amuser à verser des larmes inutiles, elle vole chez la Princesse sa mère : *Ah! Madame*, s'écria-t-elle en entrant dans sa chambre, *Messieurs mes Frères....* la douleur lui coupa la parole, & elle n'eut pas la force de proférer un mot de plus. La Princesse Douairière, frappée comme d'un coup de foudre, joint les mains, leve les yeux au ciel. *Hélas!* dit-elle, *mes enfants, mes chers enfants qu'en a-t-on fait? sont-ils morts?* Le comte de Brienne s'approcha alors. *Non, Madame*, lui répondit-il, *ils sont pleins de vie, mais la Reine les a fait arrêter.* Il ajouta en même-temps que la Cour

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

1650. lui ordonnoit de ſe retirer à Chantilli avec ſa bru, le duc d'Enguien & les enfants du duc de Longueville. Quelque terrible que fût le coup qu'elle venoit de recevoir, la Princeſſe eut la force & la préſence d'eſprit de ne pas laiſſer échapper une parole dont on pût lui faire un crime.

Mémoires de Brienne, tom. III.

Sur ces entrefaites arrive M. de la Vrilliere, qui apportoit à la Ducheſſe l'ordre de ſe rendre au Palais-Royal; mais au-lieu d'obéir, elle s'enfuit en Normandie, accompagnée du prince de Marſillac & du marquis de Silleri. Elle eſpéroit trouver des amis, des vengeurs dans cette Province dévouée à ſa Maiſon; mais la ville de Rouen refuſa de la recevoir, & elle eut beaucoup de peine à trouver un aſyle au château de Dieppe.

Cependant il s'agiſſoit de juſtifier auprès de la Nation & de l'Europe entière, la priſon du premier Prince du Sang, couvert de lauriers & juſqu'ici le génie tutélaire de la Patrie, la Reine manda les Grands de l'Etat, les Compagnies ſupérieures, & leur communiqua une longue déclaration,

Mémoires de Talon, t. VII, p. 80, & ſuiv.

dans laquelle, après s'être étendu sur le regret qu'elle avoit eû d'arrêter un Prince comparable aux plus grands hommes de l'antiquité, elle prétendoit qu'il étoit inévitable de le perdre sans ressource, ou de voir l'autorité Royale ruinée & anéantie. On entroit dans le plus grand détail, sur la conduite de Condé depuis son enfance jusqu'à sa prison : on lui reprochoit avec aigreur les bienfaits qu'on n'avoit pu se dispenser d'accorder à l'éclat de ses services : on lui faisoit un crime de s'être prévalu de ses victoires & de sa puissance, pour arracher des graces de la Cour, en faveur de ses amis : on l'accusoit de n'avoir jamais eu que des vues d'indépendance & de souveraineté : on ajoutoit enfin qu'il étoit à la veille d'allumer la guerre civile. Tel étoit en peu de mots le résultat de cette espèce de manifeste, l'ouvrage de l'imposture & de l'exagération. 1650.

Après la faute d'avoir arrêté Condé, Mazarin n'en pouvoit faire de plus grande que de publier les motifs de sa détention. Il faut quelquefois *Ibidem.*

ſavoir couvrir les affaires de l'Etat
1650. des ombres du myſtère, & en dérober la connoiſſance au public. Peut-être que ſi le Cardinal eût obſervé un ſilence profond, la Nation trompée, d'un côté par les artifices de la Fronde, de l'autre par les bruits ſourds des émiſſaires de la Cour, ſeroit demeurée long-temps dans l'illuſion, & qu'elle ſe fût toujours défiée de l'ambition & des projets du Prince; mais quand on ſe fut apperçu, que tout ſe réduiſoit à des imputations vagues, à des accuſations dénuées de preuves & de vraiſemblance; la ſurpriſe, l'indignation, s'emparèrent de preſque tous les eſprits: Mazarin eut beau donner l'interprétation la plus maligne, aux penſées, aux paroles, aux actions de Condé; la France s'obſtinoit à n'y voir que de l'innocence & de la gloire; tout
Mémoires de Lainé, t. I. le monde convenoit que ſi après la journée de Lens, il s'étoit joint à la Fronde, il ſe fût vu le maître du Royaume. On l'accuſoit d'avoir préparé la guerre civile; mais rien ne démentoit plus cette calomnie que

le mauvais état où étoient ses places. On verra bientôt que le Roi n'eut qu'à se présenter devant elles, pour s'en emparer. 1650.

Il est vrai qu'il s'étoit opposé à la puissance absolue du Ministre, aux avantages que la Reine lui prodiguoit, qu'il l'avoit humilié, bravé; si c'étoit un crime aux yeux de la Reine, c'étoit un mérite de plus à ceux de la Nation.

Mais quand on venoit à considérer que c'étoit ce même Mazarin, à peine échappé du naufrage par le secours du Prince, qui opprimoit son protecteur, son défenseur; c'étoit alors que la commisération, la pitié, le zèle augmentoient en faveur des prisonniers : ces sentiments devinrent si vifs, si généraux dans la Nation, que les succès les plus glorieux, la victoire qui accompagna toujours le Ministre, loin de le justifier, augmentèrent ses torts, & ne retardèrent pas sa chûte d'un instant.

La prison du Prince si vantée, si applaudie des panégyristes de Mazarin, manqua d'entraîner la ruine de

la Monarchie : un succès momentané
1650. couronna l'audace du Ministre ; mais il fit place à de longues disgraces, à un repentir amer & douloureux : peu s'en fallut qu'il ne fût enseveli lui-même sous les débris de l'Etat chancelant ; & ce fut moins à la sagesse de sa conduite qu'il fut redevable de son salut, qu'à un concours de circonstances heureuses, aux fautes de ses ennemis, & sur-tout à l'esprit de discorde & de vertige qui s'empara d'eux.

Si la déclaration dont on vient de parler dessilla les yeux de la Nation ; si elle fit évanouir le prestige de la prévention ; la conduite de Mazarin envers les prisonniers acheva de le rendre odieux. Il commença par les dépouiller de leurs gouvernements & de leurs pensions. La Reine n'avoit subsisté au siège de Paris, que de l'argent que lui avoit prêté Condé ; on arrêta le remboursement qui lui en avoit été assigné : on chassa tous ses officiers, ses domestiques : on s'empara de tous ses papiers : on força les Administrateurs de ses affaires & les Intendants du prince de

Histoire de la prison des Princes.

Conti & du duc de Longueville, de pourvoir à leur ſubſiſtance, ſous peine de priſon : on vendit une partie de meubles de l'Hôtel, & de la vaiſſelle d'argent ; & peu s'en fallut que l'épée du Prince, cette épée, le ſalut & l'appui de l'Etat, qui avoit gagné tant de batailles, conquis tant de Provinces, immolé trois Généraux célèbres à la gloire du nom François, ne fût vendue à l'encan. Enfin on en vint juſqu'au point de leur refuſer en priſon les commodités de la vie. Les cris de la Princeſſe Douairière, capables d'émouvoir la Nation, obligèrent la Cour à en uſer dans la ſuite avec plus d'humanité.

1650.

Ibidem.

Au reſte, Mazarin fit l'uſage le plus heureux de l'activité ; il vola en Normandie avec le Roi & la Reine, précédé d'une armée, aux ordres du comte d'Harcourt ; toutes les places du duc de Longueville ouvrirent leurs portes ; un inſtant vit la chûte de cet empire particulier, qu'on l'accuſoit d'avoir voulu établir en Normandie : ſa femme, bloquée dans Dieppe, eut envain recours aux

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville.

prières, aux larmes, aux menaces,
1650. pour engager les habitants de cette ville à embrasser sa défense : la crainte d'être livrée au Cardinal, l'obligea bientôt à chercher un nouvel asyle ; elle sortit du château accompagnée seulement de ses femmes, marcha deux lieues à pied, & gagna un petit port où elle ne trouva que deux barques de pêcheurs : son dessein étoit de joindre un grand vaisseau, qu'elle avoit fait préparer exprès pour se sauver, lorsqu'elle y seroit reduite par la nécessité ; le vent étoit si contraire, la marée si forte,
Ibidem. que les pêcheurs n'osoient la transporter dans la chaloupe. Un d'eux cédant enfin à ses instances, la prit entre ses bras, & la laissa tomber dans la mer, où elle pensa se noyer. Loin d'être abattue de cet accident, la Princesse ranime son courage, elle lutte de nouveau contre le vent & les flots : efforts inutiles & superflus, le gros temps l'écarta toujours du vaisseau ; elle se refugia alors chez un Gentilhomme, qui la cacha avec beaucoup de secret & de fidélité.

Elle ne perdoit point de vue le vaiſſeau ſur lequel elle devoit s'embarquer ; mais bientôt elle apprend que le Capitaine la trahiſſoit, & vouloit la livrer au Cardinal. La Princeſſe changea alors de retraite, elle erra ſur la côte, juſqu'à ce qu'un Capitaine Anglois conſentît à la recevoir ſur ſon bord, ſous le nom d'un Officier qui s'étoit battu en duel : il la conduiſit à Roterdam, d'où elle gagna Stenai. Perſonne n'ignore que le ſage Turenne, au milieu des ſoins de la guerre, vaincu, ſubjugué par les charmes de la Ducheſſe, puiſa dans ſes yeux le feu contagieux dont elle embraſoit preſque tous les hommes.

1650.

La Normandie étoit à peine réduite, que la Cour ſe rendit en Bourgogne ; les comtes de Tavannes & de Boutteville, y ſoutenoient les armes à la main la fortune du Prince ; ils avoient trouvé le ſecret de lever quelques troupes, à la tête deſquelles ils marchoient à Dijon ; le marquis de Tavannes s'oppoſa à leur marche, avec un petit corps d'armée,

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

compofé d'une partie de la Nobleffe
1650. de la Province, des Milices & d'un régiment d'Infanterie : battre le Marquis, diffiper fa Cavalerie, ne fut que l'ouvrage d'un inftant ; le vainqueur fit prêter ferment de fidélité aux prifonniers, pour le fervice du Roi & des Princes, contre le Cardinal Mazarin.

La préfence du jeune Monarque, avec des forces bien fupérieures, rendit cette victoire inutile ; l'or & la terreur lui ouvrirent toutes les villes de Bourgogne, comme elles lui avoient ouvert celles de Normandie ; Tavannes & Boutteville fe jettèrent dans Bellegarde, où il n'y avoit ni troupes ni artillerie, ni munitions ; les fortifications tomboient de vétufté ; tel étoit l'état miférable de toutes les places qui appartenoient au Prince. Cependant Tavannes & Boutteville préparent la défenfe la plus vigoureufe ; ils arborent fur le rempart un drapeau blanc femé de têtes de morts, pour annoncer qu'ils étoient bons François ; mais qu'ils fe défendroient jufqu'au dernier foupir.

Mémoires de Tavannes.

Le courage des chefs ne paſſa point dans l'ame des ſoldats ; ils menacèrent même de les livrer au Roi, s'ils ne ſe hâtoient de capituler; il fallut céder & remettre Bellegarde à la Cour. Tavannes gagna Paris, où il ſe tint caché, pour animer les partiſans des Princes; Boutteville alla combattre avec Turenne. 1650.

La Champagne réſiſta encore moins que la Bourgogne ; la garniſon de Damvilliers arrêta le chevalier de la Rochefoucault, ſon Gouverneur, & le livra au Roi : Mouzon chaſſa le comte de Joyeuſe-Grandpré, ami des Princes : M. de la Ferté-Sennecterre réduiſit le Clermontois; & le comte de Saint-Aignan la ville de Bourges : bientôt de toutes les places que Condé & les compagnons de ſon infortune avoient poſſédées dans le Royaume & ſur les frontières, il ne leur reſta que Stenai, & Montrond en Berri.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Mais les défaites & les pertes n'étonnoient point le parti, que la gloire & les malheurs de Condé lui avoient ménagé : c'étoit une eſpèce

d'hydre toujours renaissante & presqu'indomptable. Dans le temps même que Mazarin parcouroit en vainqueur la Normandie, la Bourgogne, la Champagne, les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault tâchoient de soulever les Provinces d'au-delà de la Loire : une partie des Grands & de la Noblesse méditoient de nouvelles révoltes : les intrigues, les cabales se multiplioient à la Cour & dans la Capitale : la France ne sembloit devoir être heureuse & tranquille que par la liberté des Princes.

1650.

Cependant la Princesse Douairière, accablée des désastres de sa famille, les déploroit à Chantilli : environnée de traîtres, d'espions du Cardinal, elle ne savoit à qui se fier, ni à quoi se résoudre. Tantôt le courage, la fierté, le désir de la vengeance l'excitoient aux entreprises les plus hardies; tantôt elle craignoit que si elle venoit à plonger le Royaume dans la guerre civile, elle n'appésantît les fers de ses enfants ; elle succomboit sous le poids de l'incertitude, de la douleur & des allarmes,

Mémoires de Lainé, tom. I.

ſans oſer prendre de parti. Cependant Mazarin ne manqua pas d'attribuer les progrès de la fermentation aux intrigues de la Princeſſe ; & la trouvant trop près de Paris, il lui dépêcha un ordre de ſe retirer à Montrond avec ſa bru & ſon petit-fils ; cet ordre fut ſoutenu de quelques troupes qui parurent aux environs de Chantilli. 1650.

A l'arrivée de l'Officier qui devoit eſcorter la famille en Berri, la jeune Princeſſe diſparut avec le duc d'Enguien ; on donna au fils du jardinier, qui étoit du même âge que le Prince, ſes habits : en le voyant environné de gouvernantes, de femmes & d'Officiers, l'Envoyé du Roi prit le petit payſan pour le fils du Grand Condé.

La nuit venue, la Princeſſe Douairière aſſembla ſon conſeil, où elle n'admit que la Princeſſe ſa bru, *Ibidem.* la ducheſſe de Châtillon, ſa parente & ſa favorite, la comteſſe de Tourville, Lenet, conſeiller d'Etat, que ſon attachement au Prince qu'il ſuivit juſqu'à la paix des Pyrénées, ſes lumières, ſon courage & ſon zèle

ont rendu recommandable dans ces
1650. temps de trouble, de l'abbé de Roquette, depuis Evêque d'Autun, & de quatre Gentilshommes auxquels elle se fioit le plus. La Princesse craignoit avec raison que les troupes, qui devoient la conduire à Montrond ne se saisissent de cette place, & ne l'y retinssent prisonnière avec son petit-fils. Le trouble, la crainte, la perplexité, l'irrésolution présidoient à ce petit conseil, jusqu'à ce que Lenet, ayant pris la parole, dit qu'il n'y avoit plus à délibérer, que Chantilli étoit investi & bloqué, qu'il s'agissoit de sauver, à la faveur de la nuit, les restes précieux d'une Maison naguère si florissante : il offrit de mener en sûreté le duc d'Enguien & sa Mère à Montrond, & d'y prevenir les troupes du Roi. Il exhorta en même temps la Princesse Douai-
Ibidem. rière à chercher un asyle à Paris, d'où elle tâcheroit d'émouvoir, en faveur de ses enfants, le Parlement, & le peuple. La Princesse jusqu'alors timide & incertaine, déclara qu'il n'y avoit rien qu'elle ne hasardât,

pour contribuer à la liberté de ses enfants ; elle ajouta, en adressant la parole à Lenet, qu'elle lui confioit tout ce qui lui restoit de plus cher au monde, en la personne de son petit-fils ; mais qu'elle le conjuroit de ne le remettre, ni entre les mains des Espagnols, ni entre celles des Protestants, ni au pouvoir du duc de Bouillon, dont la fidélité n'étoit pas alors si respectée que le courage & le génie. La Princesse ne se fioit qu'au duc de Saint-Simon, gouverneur de Blaye ; mais ce Seigneur n'eut pas honte d'abandonner les Princes, tandis que le duc de Bouillon prodigua pour eux sa vie & sa fortune. 1650.

A l'entrée de la nuit suivante, la jeune Princesse & le duc d'Enguien se mirent en marche, accompagnés seulement de Lenet, de cinq ou six Officiers, & d'autant de domestiques. La séparation ne se fit qu'avec des larmes & des gémissements incroyables ; la Princesse Douairière ne pouvoit quitter son petit-fils ; elle l'embrassoit sans cesse, le serroit dans ses bras, l'arrosoit de ses pleurs : son ame

étoit déchirée, en voyant cet enfant
1650. precieux, l'unique eſpoir de ſa Maiſon, exposé aux fatigues & aux périls d'un voyage ſi long, ſi pénible; enfin, après lui avoir prodigué toutes les careſſes & les bénédictions que méritoient la tendreſſe de ſon âge, ſes graces, la vivacité de ſon eſprit, & l'eſpérance qu'il donnoit d'être l'inſtrument de la liberté de ſon père, elle lui fit de tendres & éternels adieux.

Le voyage fut heureux : en cinq ou ſix jours de marche, environnée de pièges & de dangers, la petite troupe gagna Montrond; elle s'y repoſa juſqu'à ce que le parti eût diſpoſé la ville de Bordeaux à lui donner aſyle.

Juſqu'ici la Princeſſe Douairière
Ibidem. avoit employé les armes des foibles, les prières, les ſupplications : Mazarin avoit été inexorable; il ne pouvoit conſentir à l'élargiſſement d'un Prince, qu'il croyoit déja voir comme un lion déchainé & furieux, remplir le Royaume de troubles & d'allarmes. La Fronde de ſon côté, ſe hâtoit de profiter de ſa chûte,

pour

pour établir sa grandeur sur des fondements que Condé lui même devenu libre ne pût ébranler. Le cabinet, la faction dissimuloient profondément leurs vues ; ils paroissoient se respecter & agir de concert ; il falloit attendre du temps & des événements les moyens de les diviser & de faire éclore cette haine, cette jalousie, qui, pour être sourdes, n'en étoient que plus vives & plus implacables. 1650.

Mais cette ressource effrayoit l'impatience d'une mère infortunée, qui ne craignoit rien tant que de mourir, sans avoir la consolation d'embrasser ses enfants. Dans ces circonstances, elle crut ne devoir implorer d'autre appui que celui du Parlement. Presque toute la Compagnie regardoit la réunion de la Maison Royale, comme le sceau de la tranquillité publique, le gage heureux de la gloire & des prospérités de la Nation : Molé, sur tout, qui conservoit pour Condé les sentiments de la plus tendre vénération, encourageoit & guidoit la

Histoire de la duchesse de Longueville.

Princeſſe. Elle avoit d'abord voulu
1650. ſe porter pour dénonciatrice des excès, des malverſations & du brigandage qu'on reprochoit au premier Miniſtre ; mais la prudence de ce Magiſtrat contint & modéra les tranſports de ſon zèle & de ſon reſſentiment; elle réſolut de ne laiſſer agir que ſes larmes & ſa douleur.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Le vingt-ſept Avril, jour de la mercuriale, cette Dame, ſuivie de la ducheſſe de Châtillon & de vingt Femmes de qualité, parut à cinq heures du matin dans les ſalles du Palais; elle tenoit entre ſes mains une requête, dans laquelle elle demandoit juſtice de l'oppreſſion de ſes enfants; elle la préſenta à chaque membre du Parlement, accompagnant ſes ſollicitations de tant de pleurs, de ſoupirs, de plaintes & de gémiſſements, que l'aſſemblée fut merveilleuſement émue & attendrie. M. des Landes-Payen, ſe chargea du rapport de la requête.

Ibidem.

Pendant qu'on délibéroit à la Grand'Chambre, ſur cet événement, la Princeſſe entra, avec le même

cortège, dans les cinq chambres des Enquêtes, qu'elle harangua avec des paroles qui annonçoient toute la ſenſibilité de ſon ame & la grandeur de ſon affliction. Le ſpectacle de la première Princeſſe du Sang, peu auparavant la femme & la mère la plus révérée de la Nation, réduite à la qualité de ſuppliante, en proie à tout ce que la diſgrace a de plus amer & de plus douloureux, arracha des larmes aux Magiſtrats mêmes qui avoient le plus craint & haï Condé.

1650.

Mémoires de Lenet, t. I.

Cependant le Parlement permit à la Princeſſe de choiſir un aſyle dans l'enceinte du Palais, juſqu'à ce qu'il eût répondu à ſa requête. Le ſuccès eût courronné ſes efforts, ſans la Fronde qui eut beſoin de tout ſon crédit, pour déconcerter ſes projets: le duc d'Orléans, qui n'avoit de force & de vigueur que contre les foibles & les malheureux, traita la requête de la Douairière de ſéditieuſe; il vint au Palais, pour la faire rejetter: envain la Princeſſe, qui l'attendit ſur ſon paſſage, ſe jetta à ſes pieds pour le toucher & l'attendrir;

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours.

1650. plus ses supplications ne furent pas plus heureuses auprès du duc de Beaufort & du Coadjuteur ; on la blâma de s'être ainsi humiliée, mais on oublioit qu'elle étoit mère.

Elle se retira à Chili, jusqu'à ce que la Cour, qu'on attendoit de Bourgogne, fût de retour dans la Capitale ; tout ce qu'elle put obtenir de la Reine, fut qu'au-lieu d'être confinée en Berri, elle demeureroit à Châtillon-sur-Loing, où la douleur la conduisit bientôt après au tombeau.

Le nouveau triomphe de la Fronde déplut au public, qui commençoit à se lasser de l'insolence, de la dureté du parti, & sur-tout de ses liaisons avec Mazarin. Si, dans l'excès de son infortune, la Princesse Douairière eût été susceptible de quelques sentiments de consolation, elle les eût éprouvés par le concours de tout ce qu'il y avoit de plus grand à Paris, qui s'empressa de venir lui rendre ses hommages, comme dans le temps de ses prospérités : le peuple l'honoroit & la respectoit à cause

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

de sa vertu, de sa piété, de son éloignement des intrigues, & des largesses abondantes qu'elle versoit dans le sein des pauvres, & qui montoient chaque année à plus de cent mille francs.

1650.

Vie manuscrite de Louis II, prince de Condé, par M. l'Huilier.

Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, voyant tous les efforts de la Princesse confondus par l'événement, & craignant que tout ce qui auroit du empêcher la prison de Condé, sa naissance, sa vertu, sa réputation, son innocence, ne servissent à la perpétuer, ne ménagèrent plus rien ; ils eurent recours à la force des armes pour obtenir sa liberté.

Ce fut le duc de la Rochefoucault, qui le premier leva l'étendart de la révolte : depuis le commencement de la prison du Prince, jusqu'à son élargissement, personne ne parut rempli d'un désir plus vif, plus passionné de lui sacrifier sa fortune & sa vie ; l'amour, l'ambition, l'amitié, la vengeance, tout excitoit son courage & son ressentiment ; mais il n'avoit ni places, ni troupes, ni argent ;

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

1650. une somme de vingt mille livres qu'il reçut de la Princesse Douairière fut le fondement de tout ce qui va éclore de grand & de funeste à la patrie; le Duc trouva le reste dans son génie & sa valeur.

La maison de la Rochefoucault, l'une des plus anciennes & des plus illustres du Royaume, jouissoit en Poitou & dans les Provinces voisines d'un crédit puissant. Le comte de la Rochefoucault, bisaïeul de celui dont on parle, avoit brillé à la tête des Protestants; son Père, gouverneur de la Province, venoit de payer le tribut à la nature: le Duc invita la Noblesse voisine, dont il ménageoit depuis long-temps l'appui & la bienveillance, à assister aux funérailles de ce Seigneur respecté; il se trouva au château de Verteuil près de deux mille Gentilshommes: le Duc avoit aussi armé huit cents hommes de pied, ses vassaux; enfin le colonel Bains lui avoit amené un Régiment Allemand. *Ibidem.*

Après s'être acquitté des derniers devoirs envers son Père, le Duc

aſſembla la Nobleſſe, & prenant la contenance la plus triſte, il dit qu'il n'avoit évité la priſon à Paris avec le grand Condé, que par la fuite la plus prompte ; qu'il étoit venu chercher un aſyle en Poitou ; mais que la fureur de ſes ennemis le pourſuivoit juſque dans ſes propres foyers ; qu'il ne pouvoit échapper à leur haine, qu'en ſe refugiant dans une place voiſine ; qu'il conjuroit ſes amis, de ne point l'abandonner, & de l'accompagner juſqu'à ce qu'il fût en ſûreté dans cette ville qu'on offroit de lui remettre. 1650.

Le Duc eut beau envelopper ſon projet des ombres du myſtère ; il n'y eut perſonne qui ne comprît qu'il s'agiſſoit de faire la guerre au Roi. Une grande partie de la Nobleſſe ne jugea pas à propos de haſarder ſes biens & ſa vie, dans une querelle qui lui étoit étrangère ; le colonel Bains qui, d'abord avoit paru ſi zélé, donna le premier l'exemple de la défection, & il ne reſta au Duc que ſept cents chevaux & huit cents hommes de pied. *Ibidem.*

Ce fut avec cette troupe ramaſſée, qu'il entreprit de frapper un coup capable de donner de l'éclat & de la réputation au parti qu'il formoit; le maréchal de Brezé, beau-père du prince de Condé, venoit de mourir, laiſſant la ville de Saumur, dont il étoit Gouverneur, au pouvoir d'un de ſes Gentilshommes appellé Dumont; celui-ci avoit écrit au Duc qu'il lui livreroit cette place importante, s'il pouvoit approcher avec des troupes; le marquis de Jarzai offroit de la défendre contre toutes les forces du Royaume.

1650.

Mémoires de Lenet, t. I.

Cependant ce projet ſi bien combiné échoua par l'activité du comte de Comminge, qui prévint le Duc avec deux mille hommes; la courſe de la Rochefoucault, coûta ſeulement au Roi quelques compagnies de Cavalerie, qu'il défit; bientôt il apprit que le maréchal de la Meilleraye accouroit avec une armée; tout ce qu'il put faire, fut de jetter ſix cents hommes dans Montrond, avec une grande quantité de munitions de guerre; il congédia enſuite la

Mémoires de la Minorité.

Nobleſſe qui le ſuivoit, & s'enfuit preſque ſeul à Turenne auprès du duc de Bouillon, abandonnant ſes terres à la diſcrétion des troupes du Roi. On démolit & on raſa une partie de ſon château de Verteuil pour le punir de ſa révolte. 1650.

Le duc de Bouillon avoit aſſemblé dans ſa principauté de Turenne un petit corps d'armée ; il n'attendoit plus que la préſence du duc d'Enguien pour le mener à Bordeaux, dont il vouloit faire ſa place d'armes.

Mémoires du duc de Bouillon, par Langlade.

Sur ces entrefaites la Princeſſe & ſon fils s'échappèrent de Montrond, bloquée par les troupes du comte de Saint-Aignan ; ils traverſèrent à grandes journées pluſieurs Provinces du Royaume, par les chemins les plus fâcheux, campant toutes les nuits, expoſés au vent, à la pluie, au froid, plutôt que d'entrer dans les villes & les bourgs, où ils couroient riſque d'être arrêtés & livrés au cardinal Mazarin ; on n'eut jamais cru que la mère & le fils euſſent pu ſoutenir les fatigues d'une marche ſi longue, ſi pénible & ſi laborieuſe.

Mémoires de Lenet, t. I.

1650. Bientôt elles eurent joint les deux Ducs, qui vinrent au-devant d'eux, jusqu'à Bonne, avec huit cents Maîtres, presque tous Gentilshommes; on voyoit à la tête de cette troupe, aussi leste que courageuse, les comtes de Foix, de Meilles, de Beauveau, de Coligni, les marquis de Lusignan, de Sauvebœuf, de la Chapelle-Biron, de la Rivière, le jeune Guitaut, premier Chambellan du Prince, le chevalier de Thodias, & beaucoup d'autres Gens de qualité.

Le spectacle de la femme & du fils unique du Grand Condé, l'une âgée de vingt ans, l'autre de sept, errants, fugitifs, poursuivis d'asyle en asyle, cherchant de province en province, de Parlement en Parlement, des défenseurs & des vengeurs, étoit bien capable de soulever les peuples, & de faire monter à cheval la Noblesse des provinces d'au-delà la Loire, naturellement brave, inquiéte & avide de nouveautés; mais l'exemple de la Normandie, de la Bourgogne & de la Champagne réduites en si peu

de temps, devoient faire trembler les plus hardis; on ne pouvoit guère écouter impunément les ſentiments de la pitié & de la commiſération. 1650.

La Princeſſe ſe repoſa huit jours à Turenne; pendant ce temps-là le duc de Bouillon forçoit dans Brive-la-Gaillarde, & tailloit en pièces la compagnie de Gendarmes du prince Thomas de Savoie; il négocioit avec les ducs de la Force, de la Tremoille, de Saint-Simon, le vicomte d'Arpajon, le comte du Doignon, les Proteſtants & la ville de Bordeaux. La crainte arrêta Saint-Simon; le parti ne ſe trouva pas aſſez riche pour acheter l'appui des autres; les Proteſtants las des anciens troubles, donnèrent l'exemple de la ſoumiſſion & de la fidélité; la ville de Bordeaux elle-même balançoit; elle étoit partagée en deux partis; le premier vouloit ſe ſoumettre au duc d'Epernon, l'autre étoit diſpoſé à tout ſacrifier, plutôt que de reconnoître l'autorité d'un Gouverneur implacable: tout étoit dans le trouble, l'agitation & l'anarchie.

1650. Cependant la Princesse poursuivoit sa route, suivie d'environ deux mille quatre cents hommes; la Valette, frère naturel du duc d'Epernon, entreprit de lui couper le chemin de la capitale de la Guienne, avec un corps composé de troupes aguerries; mais attaqué lui-même auprès de Bergerac, il fut obligé de se refugier derrière des marais, après avoir perdu son artillerie, ses bagages, & environ quatre cents hommes.

Ibidem.

On trouva dans la cassette de ce Général, des ordres de la Cour pour arrêter la Princesse, le duc d'Enguien, messieurs de Bouillon, de la Rochefoucault, & tous les partisans de la maison de Condé; on s'empara aussi des lettres du premier Ministre, dans lesquelles il peignoit, sous les couleurs les plus odieuses, le Parlement, la Noblesse & le peuple de Guienne; on ne manqua pas de les publier & d'y ajouter de nouveaux traits, afin d'exciter de plus en plus le ressentiment & la haine de la Province.

Mémoires de la Minorité.

On ne sauroit croire quels effets

produisirent les avantages dont on vient de parler, exagérés dans les relations du vainqueur, & sur-tout les lettres injurieuses de Mazarin. A mesure que la Princesse approchoit, le peuple ému faisoit éclater sa joie & son zèle. Déja sans avoir égard aux ordres du Parlement & des Jurats, il se disposoit à enfoncer les portes de la Ville à coups de hache, menaçant d'égorger tout ce qui s'opposeroit au passage de la mère & du fils.

1650.

La Princesse s'embarqua avec son fils à Lormond; elle n'osa amener avec elle les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, dont le Parlement redoutoit la présence. Plus de quatre cents vaisseaux qui étoient dans le port de Bordeaux, saluèrent la Princesse, d'une triple décharge de leur artillerie : elle rencontra sur le rivage plus de trente mille citoyens, qui jettoient des fleurs sur son passage, & qui faisoient retentir l'air d'acclamations & de bénédictions.

Pendant que la Princesse étoit reçue avec de si grandes marques de

Mémoires de Lenet, t. I.

joie, M. d'Alvimar arrivoit à Bordeaux, chargé des ordres de la Cour, pour lui en faire fermer les portes; il ne tenoit qu'à elle d'abandonner cet envoyé du Roi, à la fureur de la multitude, qui vouloit le mettre en pièces; les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, lui donnoient ce conseil violent & sanguinaire, persuadés que le peuple désespérant d'obtenir grace d'un si grand crime, en combattroit avec plus d'audace: la Princesse plus sage, jugea qu'elle devoit exciter la compassion, & non la haine & la terreur; elle laissa éclater les injures, les menaces, les reproches, mais elle veilla avec soin au salut de l'envoyé de la Cour.

1650.

On admira aussi la grandeur d'ame du marquis de Lusignan; Alvimar étoit principalement chargé de poursuivre au Parlement de Bordeaux la condamnation de ce Seigneur, dont la Cour se plaignoit beaucoup; il donna asyle chez lui à Alvimar, & hasarda sa vie pour sauver celle d'un homme, qui vouloit le faire périr sur un échafaud.

Ibidem.

Le lendemain de ſon arrivée, la Princeſſe ſuivie de plus de quatre cents Gentilshommes, & d'une multitude de citoyens de tout état, de tout ſexe, & de tout âge, ſe rendit au Palais avec ſon fils, pour reclamer l'appui & la protection du Parlement; le jeune Duc, porté entre les bras de ſon Ecuyer, ſe jettoit au cou des Magiſtrats, leur demandant, les larmes aux yeux, la liberté de ſon Père & de ſes Oncles. 1650.

Les Chambres étoient aſſemblées, mais elles ne ſavoient à quoi ſe réſoudre: embraſſer le parti des Princes, c'étoit attirer ſur la Province, toutes les forces de la Monarchie & haſarder le ſalut de la Capitale; d'un autre côté le peuple menaçoit de ſe porter aux plus terribles extrêmités, ſi l'on oſoit manquer à la reconnoiſſance due au prince de Condé. Les altercations, les débats, la diviſion partageoient les membres du Parlement. La Princeſſe outrée de douleur & d'impatience, prend ſon fils par la main & entre dans la Grand'Chambre, les yeux baignés de

1650. larmes; elle vouloit se jetter à genoux, mais on la retint : *Messieurs*, dit-elle, *je ne me suis mise en route des extrémites du Royaume, à travers des perils, des fatigues & des incommodités sans nombre, que pour implorer votre justice contre la violence & la tirannie du cardinal Mazarin ; je remets entre vos mains ma personne & celle de mon fils ;* * *c'est le seul Prince de la Maison Royale qui jouisse de la liberté ; personne n'ignore que son père pour prix de tant de victoires & de conquêtes, a perdu la sienne ; laissez-vous toucher, Messieurs, par le souvenir de l'amitié qu'il vous a témoignée, & ne refusez pas vos secours à la famille la plus infortunée qui soit au monde, & la plus injustement opprimée.* Les soupirs & les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage, le jeune Duc mettant alors un genou en terre, s'écria : *Messieurs, servez-moi de Père, le cardinal Mazarin m'a ôté le mien.* Les graces du Prince, son innocence, sa posture de suppliant,

Ibidem.

* Elle supposoit que le duc d'Orléans étoit prisonnier à la Cour.

la douleur de sa mère, ses gémissements touchèrent l'assemblée, au point qu'il n'y avoit presque personne qui ne fondît en larmes. Le président Daphis les supplia de se retirer, en les assurant que la Cour leur donneroit bientôt des marques éclatantes de son zèle & de son attachement. 1650.

La Princesse s'obstina à rester dans l'enceinte du Palais, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu arrêt de protection & de sûreté; la séance dura depuis six heures du matin, jusqu'à six heures du soir; l'Avocat-Général Lavie fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son éloquence, pour écarter loin d'une Ville commerçante le fléau de la guerre civile; mais son autorité & son courage échouèrent contre la compassion.

Mémoires de Lenet, t. I.

Avant que d'autoriser par un arrêt l'asyle qua la multitude avoit accordé à la Princesse, le Parlement exigea d'elle, qu'elle promît de ne rien entreprendre contre le service du Roi; la Princesse y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit

Mémoires de la Minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

avec la moitié de la France, que c'é-
1650. toit ſervir le Roi, que de travailler à
la liberté du premier Prince du Sang.

Au-reſte, la victoire qu'elle venoit de remporter ne fut pas exempte d'inquiétude & d'allarme; l'Avocat-Général Lavie lui oppoſoit ſans ceſſe le nom ſacré du Roi; la fermeté de ce Magiſtrat manqua de lui coûter la vie, auſſi bien qu'à ſa femme & à ſes enfants; la multitude le pourſuivit pluſieurs fois, & l'aſſiégea dans ſa propre maiſon; il fallut toute l'autorité de la Princeſſe pour arracher cette victime à la mort. Lavie craignant enfin que la protection généreuſe de cette Dame ne le garantît pas toujours de la fureur du peuple, ſe ſauva à Blaye auprès du duc de Saint-Simon, devenu l'un des plus grands obſtacles aux progrès du parti, qu'il avoit d'abord voulu embraſſer.

Cependant les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault étoient entrés à Bordeaux avec le ſecours du peuple; mais ils prévoyoient que la Nobleſſe qui les avoit ſuivis, & qui ſervoit à ſes dépens, s'ennuieroit

bientôt d'un service aussi ingrat que périlleux ; ils négocioient avec l'Espagne, pour en obtenir une flotte, 1650. *Ibidem.* des troupes, & beaucoup d'argent ; l'Espagne réduite à l'impuissance la plus absolue, promit tout, & n'envoya, pendant toute la guerre, qu'une somme de deux cent cinquante mille livres.

En attendant des secours plus puissants, les deux Ducs sortirent de Bordeaux avec un petit corps d'armée ; la guerre devint plus vive : la Princesse avoit pris pour devise une grenade en feu, qui éclatoit de toute part, avec ce mot latin *Coacta* ; allégorie fine & ingénieuse qui exprimoit la nécessité où la réduisoit Mazarin, d'avoir recours à la force des armes.

L'objet principal des Chefs du *Ibidem.* parti étoit d'attaquer le général la Valette, dans l'espérance qu'un avantage éclatant animeroit de plus en plus le peuple, & entraîneroit toutes les Provinces d'au-delà de la Loire, déja ébranlées : la Valette, de son côté, persuadé que les troupes du



parti se dissiperoient bientôt faute
1650. de paie, aima mieux obtenir une victoire certaine, des mains du temps, que de hasarder un combat, dont la perte eût pu être irréparable ; il céda des postes, il recula ; il fit enfin la guerre, en homme convaincu que le parti ne pouvoit manquer d'être accablé.

En effet, le maréchal de la Meilleraye accouroit de l'Anjou & du Poitou, à la tête d'une armée ; Mazarin le suivoit avec l'élite des troupes de la Monarchie. A la nouvelle de l'orage qui venoit fondre sur la Guienne, le Parlement effrayé s'empressa d'effacer par une action pleine
Mémoires de Lenet, t. II. de vigueur les démarches qu'il s'étoit vu obligé de faire en faveur de la Princesse : il donna un arrêt par lequel il enjoignoit à un Envoyé de la Cour de Madrid, de sortir de la Ville, avec ordre au peuple de le traiter en ennemi, s'il refusoit d'obéir ; c'étoit priver la Princesse de l'appui de l'Espagne & la livrer à la merci de Mazarin.

Mais la multitude n'eut pas plutôt

été instruite de cet arrêt, que devenue furieuse, elle prend les armes & investit le Palais, le flambeau à la main, prête à le reduire en cendres, avec tous les Magistrats, s'ils ne se hâtoient de le révoquer; les membres du Parlement qui essayèrent de se sauver, furent repoussés l'épée à la main, jusque dans la Grand'Chambre; les Jurats accourus à leur secours avec des troupes, furent battus; ils eussent été massacrés, sans l'intrépidité de la Princesse, qui, à la nouvelle du danger, se jetta avec les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, au milieu des séditieux, & les obligea par ses prières & ses menaces de se retirer. 1650. Ibidem.

Ils ne le firent qu'après avoir obligé le Parlement à promettre qu'il donneroit arrêt d'union avec la Princesse & tous les Corps de la ville, & qu'il feroit le procès au premier Ministre, s'il osoit entrer dans l'étendue de son ressort. On se cotisa; on prêta de l'argent à la Princesse, qui, devenue plus hardie, chassa de la Ville les Magistrats & les citoyens

suspects. Dans la revue générale des
1650. habitants, on en trouva plus de douze mille en état de porter les armes, ce qui, joint au quatre mille hommes que les contributions mettoient la Princesse à portée de soudoyer, fit croire au peuple qu'il alloit être désormais invincible.

A cette nouvelle la Reine dit hautement que rien ne resserroit plus les liens de la captivité de Condé, que le parti que son épouse avoit pris de demander sa liberté les armes à la main; elle protestoit de mourir, plutôt que de ne pas entrer victorieuse & triomphante dans la capitale de la Guienne.

Ibidem. Les citoyens de Bordeaux de leur côté menaçoient d'appeller les Espagnols, les Anglois, les Turcs mêmes, plutôt que de voir plus longtemps le cardinal Mazarin maître de la vie & de la liberté du premier Prince du Sang.

Le maréchal de la Meilleraye serroit Bordeaux d'un côté, & le duc d'Epernon de l'autre; le Roi étoit sur les frontières de la province avec

une partie de l'armée qui auroit du couvrir la Picardie & la Champagne. 1650.

Le corps de troupes qu'entretenoit la Princesse, tenoit la campagne sous les ordres de M. de Chambon ; il en vint aux mains plusieurs fois avec les Généraux de l'armée Royale ; les Bordelois le secondèrent par une sortie très-heureuse, dans laquelle ils tuèrent huit cents hommes ; cet avantage fut éclipsé par un plus grand que remporta le duc d'Epernon ; il attaqua & prit l'île de S. George, défendue par douze cents hommes des meilleures troupes des Bordelois, qui tombèrent entre ses mains ; ce succès coûta la vie à M. de la Valette ; il fut suivi de plusieurs autres, qui réduisirent presque les citoyens de Bordeaux à l'enceinte de leurs murs. Ibidem.

Cependant les secours, qu'on attendoit d'Espagne, ne paroissoient point, la confiance diminuoit sensiblement : le Parlement à la veille d'être accablé, envoya des députés à la Cour, pour négocier la paix ; le Cardinal ne voulut l'accorder,

1650. qu'à condition qu'il feroit le maître de la destinée de tous ceux qui avoient fait prendre les armes à la Province. La hauteur, la dureté du Ministre révoltèrent les Bordelois, un nouveau trait de rigueur acheva d'exciter leur fureur & leur vengeance : Mazarin avoit fait attaquer le château de Vaires, situé entre la Dordogne & la Garonne ; Pichon citoyen de Bordeaux, défendit la place, pendant plusieurs jours, avec le courage le plus intrépide ; mais enfin trahi par les siens, il tomba entre les mains du Cardinal qui le fit pendre.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

A la nouvelle de la mort honteuse de leur compatriote, tous les habitants de Bordeaux se livrèrent aux transports les plus violents ; un Officier des troupes du Roi, prisonnier de guerre, est arrêté, traduit au conseil de guerre, jugé, condamné, exécuté du même genre de mort que Pichon, & mis en pièces en moins d'une heure. Ce ne fut pas sans peine que la Princesse garantit du même sort huit cents prisonniers,

que

que le peuple vouloit immoler aux manes de Pichon. 1650.

Après de pareilles représailles, il falloit vaincre ou périr les armes à la main. Cependant il n'y avoit dans la Ville, ni argent, ni munitions de guerre; les environs étoient dévastés, les fortifications tomboient de vétusté, les troupes réglées étoient réduites à trois cents chevaux, & huit cents hommes de pied; mais en un moment les Bordelois devinrent soldats, ils trouvèrent des ressources incroyables dans leur courage : on éleva au-delà de la Garonne un Fort de quatre Bastions; on rétablit les fortifications; les femmes les plus distinguées de la Ville, les vieillards, les enfants y travailloient sans relâche, pendant que les hommes combattoient en désespérés. *Ibidem.*

Il n'étoit guère vraisemblable qu'une vaine multitude résistât longtemps aux troupes les plus aguerries de l'Europe; Mazarin se comporta en homme qui se croyoit certain de la victoire; il fit attaquer le fauxbourg de S. Surin, qu'il com-

ptoit emporter d'emblée ; les Bor-
1650. delois le défendirent long temps, & ne l'abandonnèrent qu'après avoir mis le feu aux maisons les plus voisines de la Ville, & tué huit cents hommes aux assiégeants ; l'armée Royale s'attacha ensuite à une demi-lune, construite à la porte de Digeaux, qui communiquoit avec le fauxbourg de S. Surin.

Mémoires de la Minorité.

Cet ouvrage, haut seulement de six pieds, dénué de parapets & de fossés, étoit pourtant la principale défense de Bordeaux ; les troupes du Roi furent repoussées trois fois de devant cette demi-lune, avec un grand carnage ; on fit dans le même temps trois sorties des plus vigoureuses, dans lesquelles il y eut beaucoup de sang répandu, des Officiers Généraux tués de part & d'autre. On voyoit les Magistrats combattre au premier rang avec une valeur héroïque ; il n'y avoit point de jours que les Paysans embusqués aux environs de Bordeaux, ne tuassent ou ne prissent cent maraudeurs des troupes du Roi. Les Chefs des

Villages, enflés de ces légers ſuccès, ordonnèrent de ne plus tirer que ſur les Cavaliers, attendu, diſoient-ils, qu'un fantaſſin de Mazarin, ne valoit pas la poudre & le plomb, que coûtoit une charge de mouſquet.

1650.

Mémoires de Lainé, tom. II.

Le Cardinal étonné d'une ſi grande réſiſtance, appellé d'ailleurs à Paris par le danger où ſe trouvoit cette Capitale, laiſſa entrevoir plus de modération; d'un autre côté, la Ville de Bordeaux affoiblie, ſans ſecours, abandonnée à elle-même ne pouvoit manquer de ſuccomber; il y avoit même lieu de craindre qu'elle ne fût emportée d'aſſaut à chaque inſtant.

Ibidem.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque le Parlement de Paris intervint comme médiateur; le duc d'Orléans, toujours gouverné par la Fronde, ſe joignit à lui: l'amour de la paix & de la félicité publiques guidoit le Parlement; la jalouſie ſeule animoit la Fronde; elle ne craignoit rien tant que de voir Mazarin vainqueur de la Guienne, revenir à Paris avec un nouvel accroiſſement de gloire & d'autorité.

1650. Au reste, Mazarin & les Bordelois reçurent avec un empressement égal les Députés de la première compagnie du Royaume ; on invita la Princesse à entrer dans la négociation ; mais, comme elle ne vouloit point signer de traité, dont la première condition ne fût la liberté de son époux & de ses beaux-frères, elle garda un morne & profond silence.

La paix n'en fut pas moins conclue en peu de temps ; & l'on peut dire que si jamais peuple, depuis le commencement de la Monarchie, ne s'étoit défendu avec plus de valeur contre son Souverain, nul aussi n'en avoit obtenu des conditions plus avantageuses. Bordeaux n'ouvrit ses portes au Roi, qu'à condition que le duc d'Epernon seroit révoqué du gouvernement de Guienne ; que la Ville conserveroit tous ses privilèges ; que le Château-Trompette demeureroit démoli : elle obtint aussi la sûreté de la Princesse & du duc d'Enguien, à qui il fut permis de se retirer à Montrond avec une garnison qu'ils choisiroient, mais que le Roi entretien-

droit à ses frais ; enfin il fut permis aux gens de guerre, qui l'avoient 1650. suivie, de joindre le vicomte de Turenne, le seul Général qui défendît alors la cause des Princes opprimés.

Tel fut le succès de cette guerre entreprise & soutenue avec si peu de moyens ; elle augmenta la réputation des ducs de Bouillon & de la Rochefoucault ; elle couvrit sur-tout de gloire la jeune Princesse qui sembloit avoir hérité du courage & de l'activité de son époux. Condé, qui jusqu'alors ne lui avoit témoigné que de l'indifférence, fut pénétré de son zèle. *Aurois-tu cru*, disoit-il en riant à Dalencé, son Chirurgien, *que je* *Mémoires de Lenet, t. II.* *serois condamné à arroser des fleurs, tandis que ma femme feroit la guerre ?*

Au-reste, la soumission des Bordelois ne fut qu'apparente ; ils conservèrent toujours le plus vif attachement pour les intérêts du Prince ; son épouse & son fils furent conduits jusqu'au port par plus de vingt mille Citoyens, de tout âge, de tout sexe & de toute condition, qui, les larmes

aux yeux, faisoient retentir l'air de
1650. vœux & de bénédictions pour eux, & d'imprécations contre Mazarin.

Ibidem. En descendant la Garonne, accompagnée des ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, la Princesse rencontra le maréchal de la Meilleraye, son parent, qui l'exhorta à aller saluer la Reine, en lui faisant espérer que sa Majesté accorderoit peut-être aux larmes d'une femme ce qu'elle avoit refusé à la force des armes.

Elle eut beaucoup de peine à consentir à cette démarche, dont elle prévoyoit l'inutilité; cependant elle débarqua, & se rendit chez la Reine, où elle ne trouva que le Roi, Monsieur & Mademoiselle de Montpensier: le Ministre, qui craignoit les reproches les plus sanglants, avoit eu soin d'écarter tous les autres témoins. *Ibidem.* La Princesse, uniquement occupée de sa douleur, se jetta aux pieds de la Reine avec son fils: *Excusez*, *Madame*, lui dit-elle, *le juste ressentiment d'une Demoiselle*, *qui*, *ayant eu l'honneur d'épouser le premier*

Prince du Sang, a fait tout ce qui dépendoit d'elle, pour briser ses fers, & garantir son fils unique de la même destinée; Votre Majesté voit à ses genoux deux infortunés, qui lui demandent la liberté de tout ce qu'ils ont de plus cher; ah! Madame, daignez l'accorder aux grandes actions qu'il a faites pour la gloire du Roi; laissez-vous toucher à nos prières & à nos larmes. 1650.
La modération & l'humanité dictèrent la réponse de la Reine; elle dit à la Princesse, qu'il n'y avoit rien qu'elle ne dût espérer depuis qu'elle étoit rentrée dans le devoir.

Cependant les Ducs avoient de longues & de fréquentes conférences avec le Ministre : Mazarin ne les écoutoit que pour contenir la Fronde dont la conduite l'inquiétoit, & pour amuser de vaines espérances le parti des Princes, qui, malgré les succès de la Cour, augmentoit chaque jour. Les deux Seigneurs représentèrent au Cardinal, avec autant de franchise que de hardiesse, qu'il étoit perdu s'il ne se hâtoit d'élargir les Princes; que la guerre civile pa- *Mémoires de la Minorité, P. L. D. D. L. R.*

roiſſoit terminée par la ſoumiſſion de
1650. la Guienne ; mais que le déſir de la recommencer ne finiroit qu'avec la priſon de Condé ; qu'ils vouloient bien lui avouer à lui-même, tandis qu'ils étoient entre ſes mains, qu'ils ne ceſſeroient d'attiſer le feu de la diſcorde, juſqu'à ce qu'il eût recouvré ſa liberté. Prenant enſuite un ton plus modéré, ils le preſſèrent de
Ibidem. mettre le comble à ſa gloire & à ſon autorité, en faiſant voir à toute l'Europe, qu'il avoit été aſſez puiſſant pour détruire & rétablir en ſix mois la fortune du plus grand des François.

Il ne faut pas croire que les Ducs en impoſaſſent au Cardinal par de fauſſes allarmes ; déja ils avoient pris des meſures ſecrettes avec les principaux citoyens de Bordeaux & de beaucoup d'autres villes, pour exci-
Mémoires de Lenet, t. II. ter une nouvelle guerre au printemps ; la nuit même que la capitulation fut ſignée, le marquis de Luſignan étoit paſſé en Eſpagne, pour ménager un nouveau traité & de plus puiſſants ſecours ; enfin Turenne étoit aux portes de la Capita-

le, avec une armée composée de François & d'Espagnols. 1650.

Ce Général, à peine refugié à Stenai, avoit reclamé l'appui de l'Espagne. Quelle dût être la joie de l'Archiduc, réduit depuis la journée de Lens aux plus grandes extrêmités, de voir les deux plus grands Capitaines que la France eût produits, l'un dans les fers, l'autre prêt à déchirer sa patrie pour le venger! La négociation ne fut ni longue ni difficile; l'Archiduc s'obligea, au nom du Roi Catholique, de fournir deux cent mille écus à la duchesse de Longueville & au Maréchal pour lever une armée; cinquante mille par mois pour la soudoyer, & soixante mille par an pour l'entretien de la Princesse. Il devoit joindre aux forces du parti, un corps de trois mille chevaux, & de deux mille hommes de pied, levés & payés à ses dépens; il promettoit de n'écouter de propositions de paix que lorsque les Princes seroient en liberté: on partagea d'avance les conquêtes; les places de la frontière devoient ap-

Histoire du Vicomte de Turenne, par Ramsai, t. I.

partenir à l'Espagne, & les autres à la
1650. duchesse de Longueville; enfin elle livra la ville de Stenai à l'Archiduc; mais elle se réserva la citadelle.

Turenne n'avoit point d'armée; l'imprudence de Mazarin lui en procura une. On a vu que c'étoit principalement à la tête d'un corps d'environ dix mille hommes, composés des Régiments qui portoient son nom & ceux de son fils & de son frère, que Condé avoit remporté tant de victoires. Le Cardinal se défia de l'attachement de ces troupes pour leur Général; il en réforma une partie, & envoya l'autre en Italie. L'Officier, le Soldat, également indignés de se voir traités si durement, après tant de services, désertèrent en foule; Turenne rassembla sous ses drapeaux six à sept mille François, qui ne respiroient que la vengeance.

Mémoires de Lenet, t. II.

Les Espagnols avoient formé un plan de campagne, qui les eût bien dédommagés de leurs anciennes pertes; ils prétendoient envahir la frontière de Picardie, pendant que Turenne, fortifié d'un secours de

cinq mille hommes, tiendroit en échec les principales forces de la Monarchie. De tous les François que le malheur de Condé arma contre leur Patrie, il faut avouer qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne redoutât autant les progrès des Espagnols que Mazarin même; ils ne s'étoient ligués avec eux que pour avoir la gloire d'arracher le Prince des mains de son oppresseur, satisfaits à ce prix de hasarder leurs biens & leurs vies. 1650.

Les vues de l'Archiduc n'échappèrent point à Turenne; il refusa de se séparer des Espagnols; il soûtenoit que la liberté des Princes, & la paix entre les deux couronnes, devant être l'objet des opérations de la campagne, on ne pouvoit parvenir à ce double succès, qu'en pénétrant avec toutes les forces de la confédération jusqu'aux portes de Paris. Sa fermeté l'emporta sur le manège & la ruse; on entra en France, on prir le Catelet; on assiégea Guise inutilement; on réduisit la Capelle; enfin l'armée passa l'Oise au commencement d'Août.

1650. C'étoit-là l'inſtant de marcher à Paris ; Mazarin venoit de tranſporter l'élite des troupes ſur les bords de la Garonne & de la Dordogne, à deux cents lieues de la Capitale ; mais jamais l'Archiduc ne voulut conſentir à cette marche déciſive ; ſon intérêt étoit de nourrir l'incendie, & non de l'éteindre ; il conſidéroit que Condé ne pouvoit ſortir de priſon, que par la ruine entière & l'expulſion de Mazarin ; que n'avoit-il pas à redouter de ce Prince avide de gloire, jaloux d'entaſſer lauriers ſur lauriers, devenu libre & maître de l'adminiſtration ; il n'appréhendoit guère moins ſon élargiſſement que le Cardinal lui-même.

Turenne, abandonné de ce Prince, s'approcha de Marle, réſolu de combattre le maréchal du Pleſſis-Praſlin, qui étoit chargé du ſalut de l'Etat, avec une poignée de ſoldats. Le Maréchal ſe refugia derrière les marais impraticables de Notre-Dame de Lieſſe ; Turenne entra alors en Champagne, & s'empara de Rhétel, de Château-Portien, de Neuf-Châ-

tel. Ses progrès étoient si rapides, qu'il y avoit lieu de craindre que le peuple de Paris ne se hâtât d'ouvrir la prison des Princes, pour prévenir de plus grands maux : mais l'Archiduc servit Mazarin comme s'il eût agi de concert avec lui; il ordonna au corps Espagnol de quitter Turenne; cette défection ne l'empêcha point de passer l'Aîne, & de battre le marquis d'Hocquincourt, qui se jetta dans Soissons. 1650.

Le parti des Princes formoit dans la Capitale un corps invisible, qui n'étoit guère moins redoutable que l'armée de Turenne; le duc de Nemours, Prince de la Maison de Savoie, jeune, brave, galant, adroit, généreux comme ses pères, en étoit le chef; la duchesse de Châtillon, qui l'avoit subjugué, le força de servir Condé son rival : Tavannes, Arnauld, le président Viole, Croissy-Fouquet, Montreuil entamoient négociation sur négociation, tantôt avec la Fronde, tantôt avec le Parlement, tantôt avec Mazarin; ils firent au Cardinal une proposition

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

éblouissante, c'étoit le mariage du
1650. prince de Conti avec une de ses nièces ; la princesse Douairière qui vouloit voir sortir ses enfants de prison, à quelque prix que ce fût, consentoit à cette alliance ; mais la fierté & le courage de Condé en furent indignés : libre, il ne l'eût peut-être pas dédaignée ; prisonnier, il répondit qu'il passeroit plutôt toute sa vie à Vincennes, que d'acheter sa liberté au prix d'une pareille démarche.

Mémoires de Lenet, t. II.

Cependant la Capitale étoit en proie aux troubles, aux cabales, à la terreur ; l'union de Mazarin & du Coadjuteur, fondée sur la crainte du ressentiment de Condé eût dû être inaltérable ; mais l'intérêt, la haine, la jalousie en relâchoient sensiblement les nœuds. Le Cardinal fier des succès qu'il avoit eus en Normandie & en Bourgogne, commençoit à traiter les Frondeurs, comme des gens qu'il avoit sauvés du précipice, en faisant arrêter leur ennemi ; ceux-ci prétendoient être en droit de partager la fortune du Ministre qu'ils avoient délivré de la tyrannie du pre-

mier Prince du Sang. En partant pour la Guienne, le Cardinal s'étoit vu 1650.
obligé de laiſſer le commandement ſuprême au duc d'Orléans, livré au conſeil de la Fronde: la foibleſſe du Prince, l'audace du Coadjuteur, l'ambition de M. de Château-Neuf, garde des Sceaux, tout inquiétoit ce Miniſtre; il ne ſe fioit qu'à M. le Tellier, lui ſeul avoit le ſecret de la Cour, lui ſeul devoit raſſurer les peuples, éclairer la Fronde, contenir le parti des Princes, maintenir l'autorité Royale ébranlée juſque dans ſes fondements; mais on avoit oublié de lui donner les forces néceſſaires pour repouſſer l'ennemi, qui menaçoit Paris.

Le Parlement voyant le vaiſſeau de l'Etat agité de tant d'orages, à la merci de tant d'ecueils, & preſqu'abandonné, s'aſſembloit tous les jours, pour le garantir du naufrage; une partie de la Compagnie croyoit que c'étoit dans les priſons de Vincennes qu'il falloit chercher le pilote le plus habile & le plus intrépide; bientôt le duc d'Orléans, excité par le Coadju-

juteur, se rendit au Palais, bien résolu
1650. de modérer le zèle des partisans de Condé; mais sa présence & tous les efforts de la Fronde n'empêchèrent point plus de soixante & douze Magistrats d'élever la voix, en faveur des Princes opprimés, & des peuples qui gémissoient sous le poids de tant de maux.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

La démarche de Gaston déplut beaucoup aux amis du Prince. Il s'agissoit de le dégoûter des assemblées du Parlement; il n'y avoit d'autre moyen de réussir, qu'en lui inspirant de la terreur. M. du Bourdet, autrefois Capitaine aux Gardes, se chargea de ce soin; dans l'instant que Gaston sortoit de la Grand'Chambre précédé de ses Gardes, & environné d'une nombreuse Cour: le Bourdet travesti en Maçon, suivi de quatre-vingts Officiers dans le même équipage & d'une troupe d'Artisans, se présente tout-à-coup à lui, & tire deux coups de pistolets en l'air, criant de toutes ses forces: *Vivent les Princes & point de Mazarin.* L'écho répéta dans toutes les salles du Palais, *point de Mazarin.* A cet-

Ibidem.

te vision, le duc d'Orléans éperdu s'enfuit jusque dans la Grand'Chambre, laissant au duc de Beaufort & à ses Gardes l'honneur dangereux de lui ouvrir un passage l'épée à la main; le Bourdet accablé recula jusque sur les degrés du Palais; il en coûta la vie à deux Gardes de Gaston; le Coadjuteur reçut dans la mêlée un coup de poignard qui ne fit que percer son rochet. 1650. *Ibidem.*

Cette scène réussit, elle effraya Gaston & encouragea le parti des Princes; Turenne remplissoit la Capitale de placards, dans lesquels il accusoit les Chefs de la Fronde d'être les pensionnaires du Cardinal, ses appuis & & ses protecteurs secrets, de s'être joués de la vie, de la fortune & du repos des peuples, de les avoir tantôt excités, tantôt contenus selon leurs caprices, leurs intérêts & leurs passions. La conduite du duc de Beaufort & du Coadjuteur ne justifioit que trop les reproches de Turenne; le peuple commençoit à se lasser de ses Tribuns, & peut-être les eût-il enveloppés dans sa haine contre Mazarin, *Ibidem.*

si dans la suite ils n'eussent été les
1650. premiers à l'abandonner & à le persécuter.

Sur ces entrefaites l'Archiduc offrit publiquement la paix à des conditions équitables : ce n'étoit pas que le Prince Autrichien la désirât, dans des circonstances où tout sembloit présager la ruine de la Monarchie Françoise; son objet n'étoit que de s'attirer un refus dont la honte & le danger retombassent sur Mazarin. Cependant le duc d'Orléans, sans consulter le
Ibidem. Tellier, entra dans les vues de l'Archiduc; il fixa le temps & le lieu de la conférence; il n'attendoit plus que les ordres de la Cour pour conclure le traité de paix.

Jamais Mazarin ne s'étoit trouvé dans une plus grande perplexité; refuser au duc d'Orléans les pouvoirs qu'il demandoit, c'étoit s'exposer au soulévement général de la Nation également lasse de la guerre civile & de l'étrangère; accepter la négociation, on devoit s'attendre à perdre le fruit de quinze ans de victoires & de conquêtes. Le Cardinal ne fut pas le

maître de son ressentiment; il invectiva sans ménagement contre le Coadjuteur, il lui imputa les démarches audacieuses du duc d'Orléans; mais après avoir éclaté, menacé, fulminé, tout se réduisit à céder aux circonstances; ce fut alors que l'on reconnut les artifices de l'Archiduc; ce Prince n'eut pas honte de manquer à l'entrevue qu'il avoit assignée au duc d'Orléans. 1650.

Cependant il avançoit en Picardie & Turenne en Champagne; déja le comte de Boutteville avoit pénétré jusqu'à la Ferté-Milon, avec deux mille chevaux; le lendemain il devoit investir Vincennes, en arracher les prisonniers & entrer avec eux dans Paris, où le duc de Nemours devoit l'introduire; on étoit à la veille d'une révolution.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Dans ces circonstances on ne pouvoit plus différer de transporter les Princes dans une prison plus sûre: le Coadjuteur demandoit qu'on les conduisît à la Bastille; le Tellier au Havre-de-grace; le duc d'Orléans choisit le château de Marcoussi, situé

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

à six lieues de Paris, près de Mont-
1650. Lhéry. Ce fut alors que l'Archiduc rappella Turenne des bords de l'Aîne, pour l'aider à prendre la ville de Mouzon.

Malgré la vigilance sévère avec laquelle Condé avoit été gardé à Vincennes, peu s'en fallut qu'un jeune homme inconnu alors, & qui, du sein de l'indigence & de l'obscurité, s'éleva dans la suite à une fortune considérable, n'eût la gloire de briser ses fers & de faire ce que tant de guerriers & de négociateurs avoient entrepris envain; il s'appelloit Gourville : la nature lui avoit prodigué l'audace, l'activité, l'esprit d'intrigue, de ressource & de négociation; en un mot, c'étoit un de ces hommes faits pour parvenir ou pour périr.

Mémoires de Gourville, tom. I.

La garde des Princes avoit été principalement confiée au Régiment des Gardes-Françoises; mais il n'y avoit presque pas un Officier, un soldat de ce corps qui ne gémît d'avoir à garder dans une prison le Héros, sous lequel ils avoient combattu & vaincu tant de fois : leur indignation,

Ibidem.

leur pitié augmentoient, lorſqu'ils conſidéroient que c'étoit aux intérêts 1650.
d'un Italien abhorré de la Nation, que le premier Prince du Sang étoit ſi injuſtement ſacrifié. Gourville inſtruit de ces plaintes & de ces murmures, s'inſinue habilement dans la confidence des plus audacieux; il échauffe leur ardeur, il irrite leur courage, & les éblouit à force de promeſſes.

Mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eſt qu'il n'avoit pas plus d'argent que ceux qu'il avoit entrepris de ſéduire : guidé par ſon zèle, il va trouver la Princeſſe Douairière, lui explique ſon projet & lui en exagère la facilité. Cette mère attendrie embraſſa Gourville; au-lieu de trois cent mille livres qu'il lui demandoit, elle lui en promit juſqu'à cinq cent mille, & s'engagea de plus à lever un nouveau Régiment, ſous le nom d'Enguien, dont on diſtribueroit tous les emplois aux Sergents & aux Soldats qui auroient concouru, avec le plus de courage, au ſuccès de l'entrepriſe.

Les conjurés assurés de l'aveu de
1650. la Princesse & d'une grande récompense, fixèrent l'exécution de l'entreprise au Dimanche suivant : ce jour là Bar ne manquoit jamais d'aller entendre Vêpres à la Chapelle du Château, avec tous les Officiers de la garnison. On devoit masquer les portes de l'Eglise, y établir une forte garde, & l'y retenir lui-même prisonnier, pendant que les Chefs, qui n'étoient que des Sergents, crieroient : *Liberté aux Princes, & deux*
Ibidem. *cent mille livres pour ceux qui la leur procureront*. On étoit persuadé que des huit Compagnies qui remplissoient Vincennes il n'y auroit pas un seul soldat, qui attiré par l'appas du gain, ne se joignît aux libérateurs de Condé. Déja la Princesse avoit envoyé à Paris quatre Officiers avec d'excellents chevaux pour monter les Princes, dès qu'ils seroient en liberté.

On étoit au vendredi ; le nombre des complices augmentoit chaque jour ; le succès paroissoit infaillible, il n'échoua que par la lâcheté ou la

trahison. Un des quatre Gentils-hommes envoyés par la Princesse, effrayé des suites de l'entreprise, va se confesser au Pénitencier de Notre-Dame, s'accuse d'un vol qu'il veut restituer, glisse entre les mains du Prêtre un billet, où il y avoit quelqu'argent avec ces mots écrits en gros caractères; *Dimanche à trois heures, on doit mettre les Princes en liberté.* Le Pénitencier dévoué au Coadjuteur lui porte le billet; & le lendemain le duc de Beaufort parut auprès de Vincennes, suivi d'une nombreuse troupe de Frondeurs. Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre aux conjurés que le secret de la conspiration avoit transpiré; ils demeurèrent dans l'inaction; on se contenta de changer les compagnies de la garde, sans approfondir davantage le mystère. 1650. *Ibidem.*

Heureux ou malheureux, libre ou dans les fers, il étoit de la destinée de Condé de fixer à jamais les regards de sa Nation; on ne s'entretenoit à Paris & dans les Provinces que de sa constance & de sa gaieté, des

1650. détails de la vie qu'il menoit, des traits magnanimes ou ſpirituels qui lui échappoient : perſonne n'ignoroit qu'un jour le Prince de Conti, ayant demandé à un Gentilhomme de madame ſa Mère, qui étoit venu le conſoler, l'Imitation de Jéſus-Chriſt pour charmer les ennuis de ſa priſon ; *Pour moi*, dit Condé, *je ne veux que celle de M. de Beaufort, pour me ſauver d'ici, comme il fit il y a deux ans. Que jouerons-nous ?* diſoit-il tout bas, au fils de M. de Bar, qu'il admettoit quelquefois à ſes parties de plaiſir, *jouons un bâton de Maréchal de France.* Le jeune Officier n'entendit point ce que ſignifioient des paroles ſi énergiques.

A peine étoit-il ſorti de Vincennes, que ces mêmes Pariſiens qui avoient célébré ſa diſgrace avec tant d'éclat, viſitèrent ſa priſon avec un reſpect religieux ; tout ce qui avoit été l'objet de ſes amuſements, devenoit précieux, on ſe montroit les uns aux autres les fleurs qu'il avoit cultivées de ſes mains victorieuſes : on connoît ces beaux vers de la Sapho du

Mademoiſelle de Scuderi.

du siécle, qui les écrivit sur les murs de la chambre où il avoit été détenu. 1650.

En voyant ces œillets qu'un illustre Guerrier
Arrosa d'une main qui gagne les batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars Jardinier.

Cependant Mazarin ne voyoit pas sans chagrin les Princes à Marcoussi, c'est-à-dire, à portée de la Capitale presqu'entiérement dévouée à la Fronde, ou au parti des prisonniers. Depuis que Condé avoit été arrêté, on regardoit comme le maître du Royaume, celui qui l'étoit de sa destinée; toutes les négociations, les intrigues, les vues secretes & publiques, tendoient à se saisir de ce lion redoutable, pour le lâcher au gré de l'ambition ou de la vengeance : Mazarin sur les bords de la Garonne, n'avoit osé désavouer le duc d'Orléans, plus puissant à Paris, que le Roi même; mais il accouroit à grandes journées, bien résolu de lui arracher sa proie, à quelque prix que ce fût.

Arrivé à Fontainebleau, le Roi

pria son Oncle de s'y rendre ; on
1650. agita si l'on n'arrêteroit point ce Prince lui-même, pour le punir de s'être laissé gouverner par le Coadjuteur : la Reine naturellement hardie & intrépide entroit avec joie dans ce dessein ; mais Mazarin n'osa frapper un coup si décisif ; on fut obligé d'avoir recours à la négociation : Anne d'Autriche qui connoissoit l'ascendant qu'une ame forte a sur une ame foible, se chargea elle-même d'obtenir le consentement du duc d'Orléans ; elle lui représenta que la garde des Princes, dans une place aussi foible que Marcoussi, exigeoit des soins extraordinaires, des dépenses excessives, le secours d'une armée qu'on emploieroit ailleurs plus utilement : elle lui offrit pour alternative, ou de les garder lui-même dans une de ses places fortes, jusqu'à la majorité du Roi, ou de permettre qu'ils fussent conduits dans la Citadelle du Havre, dont la garnison suffiroit pour leur sûreté.

La Reine arracha plutôt qu'elle n'obtint l'agrément du Prince. Un

instant après, Gaston rougit de sa foiblesse ; il voulut s'opposer à cette nouvelle translation; mais le courier étoit parti & les ordres expédiés. 1650.

Depuis sa détention, Condé n'avoit peut-être rien éprouvé de plus amer, de plus douloureux : indépendamment du chagrin d'être promené de prison en prison, exposé aux regards des peuples qui voyoient en lui un exemple fameux des vicissitudes de la fortune, il étoit à la veille de se procurer la liberté ; le duc de Nemours avoit séduit la plus grande partie des Bas-Officiers & des Soldats destinés à la garde extérieure du Château ; de sept Gardes-du-Corps qui n'abandonnoient jamais son antichambre, Condé lui-même en avoit gagné quatre.

Histoire de la prison des Princes.

Le château de Marcoussi est situé au milieu d'un étang large & profond ; vis-à-vis de l'appartement, occupé par les Princes, régnoit une terrasse, qui n'étoit séparée du Château que par le fossé ; là on avoit établi un corps-de-garde de quatorze hommes, dont l'or avoit endormi

la vigilance ; un Ingénieur devoit,
1650. à la faveur de cette terrasse, gagner l'étang pendant la nuit, y jetter un batteau de cuir bouilli, dont on avoit fait l'essai ; le jour venu, les quatre Gardes de l'antichambre devoient se saisir des armes des trois autres, les tuer en cas de résistance, entrer delà dans la chambre des Princes, & les aider à se défaire des Officiers qui les gardoient à vue : déja on avoit trouvé le moyen de leur procurer des poignards ; après cette
Ibidem. exécution les Princes devoient descendre par la fenêtre se jetter dans le batteau, & gagner le rivage, d'où Arnauld leur jetteroit une corde pour les aider à monter ; plus loin, à cinquante pas, le duc de Nemours les attendoit à la tête de quatre cents Officiers ou Gentilshommes.

L'indiscrétion fit échouer ce projet ; quelques jeunes Seigneurs, partisans zélés du Prince, proposèrent dans un grand repas de monter à cheval, de tomber sur les troupes Mazarines qui gardoient Marcoussi, de les tailler en pièces, & de rendre

la liberté à Condé, par une victoire digne de lui. Ces diſcours imprudents parvinrent à Gaſton; il ordonna à M. de Bar de redoubler de ſoins & de vigilance; la garde de la chambre & de l'antichambre fut changée & augmentée : le Prince écrivit à ſes amis de demeurer dans l'inaction, & que tout étoit découvert. 1650.

Mais quelque temps après Bar, perſuadé que ce n'étoit qu'une fauſſe alarme, rétablit les choſes ſur l'ancien pied; l'eſpérance renaquit dans l'ame de Condé; il manda à ſes amis de ſe tenir prêts, il fixa le jour de ſa ſortie, lorſque Bar lui annonça qu'il falloit partir pour le Havre-de-Grace.

C'étoit le comte d'Harcourt qui s'étoit chargé du ſoin d'eſcorter les Princes juſqu'à leur nouvelle priſon. On le blâma d'avoir flétri la gloire des plus belles actions, par un emploi ſi indigne de ſa naiſſance, de ſon courage & de ſa réputation; on l'accabla d'injures, de malédictions & de ſarcaſmes : une eſtampe, dans laquelle il étoit repréſenté armé de

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

pied en cap, & conduisant en triomphe le grand Condé désarmé, eut un succès prodigieux; on ne sçauroit croire combien elle ajouta à la commisération d'une part, & à l'indignation de l'autre.

1650.

Histoire de la prison des Princes.

La route de Marcoussi au Havre dura dix jours; il n'y eut point de précautions qu'on ne prît pour assûrer cette marche : le comte d'Harcourt avoit sous ses ordres toutes les troupes de Cavalerie de la Maison du Roi; cependant Condé environné nuit & jour de tant de gardes, manqua de leur échapper dans une hôtellerie. Au reste le malheureux succès de tant de tentatives infructueuses ne diminuoit ni son courage, ni son enjouement; il prioit de temps en temps ses gardes de se ranger de la portière du carrosse, afin de considérer plus à son aise le comte d'Harcourt devenu l'objet de ses plaisanteries; il fit sur lui un couplet * de

* Cet homme gros & court,
Si connu dans l'Histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal, & qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

chanson, qui fut bientôt sçu de toute la France. 1650.

On traita les prisonniers avec une nouvelle rigueur au Havre, on leur ôta leurs Officiers, on les emprisonna même; mais Condé n'en trouva pas moins encore le secret d'entretenir sa correspondance avec ses amis.

Cependant Mazarin étoit arrivé à Paris plus fier de l'avantage d'avoir enlevé les Princes à la Fronde, que de tous ceux qu'il avoit remportés pendant le cours de la campagne. C'étoit à l'époque de son retour dans la Capitale, qu'il avoit promis aux amis de Condé, de lui rendre la liberté, & à ceux du Coadjuteur de l'élever à la dignité de Cardinal; il se moqua des uns & des autres: il méprisoit les cris impuissants des premiers; quant aux Frondeurs, il menaçoit de les faire arrêter, jusque dans le centre de leur empire, au milieu des halles, tant il croyoit être devenu supérieur à toutes les Factions.

Les partisans de Condé ne sça-

voient plus quel parti prendre ; on
1650. ne pouvoit plus l'arracher de prison, qu'en armant la nation entière ; ils avoient bien pris des mesures pour renouveller au printemps la guerre civile, dans toutes les provinces du Royaume ; mais quand le succès seroit tel qu'on devoit l'attendre du courage des Chefs, & de la haine des peuples contre le Cardinal, il falloit donc se résoudre à voir Condé gémir encore long-temps dans les fers.

Le Coadjuteur de son côté, indigné des refus insultants de Mazarin & de ses menaces indiscretes, méditoit dans le silence les moyens de se venger du Ministre & de le perdre sans ressource ; mais malgré toute l'activité de sa haine & de son ambition, il se défioit de la foiblesse du duc d'Orléans ; la crainte sur-tout de voir Condé libre, le poursuivre & l'accabler, l'arrêtoit : peut-être auroit-il flotté long-temps incertain & irrésolu sans le génie & l'éloquence d'une Princesse plus connue jusqu'alors par ses aventures galantes, par

les graces de son esprit & les agréments de sa société, que par la part qu'elle avoit eue aux affaires. Une femme avoit décidé la prison de Condé, une autre lui en devoit ouvrir les portes : la guerre, la paix, l'administration de l'Etat, tout dans ce siècle galant & guerrier, étoit gouverné au gré du caprice, des passions & des intrigues de cinq ou six femmes qui avoient reçu de la nature presqu'autant de talent pour bouleverser un empire, que pour le gouverner.

1650.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

La Princesse dont on parle étoit Anne de Gonzague de Mantoue, femme d'un des fils de cet Electeur Palatin, qui n'avoit trouvé sur le trône de Bohême, que le vain nom de Roi, suivi des calamités les plus humiliantes. La Palatine étoit devenue, par le seul sentiment de l'admiration que l'héroïsme de Condé inspiroit, la plus zélée & la plus intrépide de ses amies; les circonstances épineuses où elle se trouva développèrent son génie, l'un des plus beaux que l'Histoire moderne ait

célébrés. Elle réunissoit sur-tout, 1650. dans le degré le plus éminent, tous les talents qu'exige l'art de la négociation, sagacité, connoissance du cœur humain, patience, activité, pénétration, ressources lumineuses, éloquence. Mais ce qu'on admiroit le plus en elle, étoit le choix heureux & délicat des moyens; le mérite encore plus rare de sçavoir les fixer, de ne s'en écarter jamais; une fidélité, un secret & une probité à toute épreuve; enfin il ne lui a peut-être manqué qu'un Royaume à gouverner, pour égaler ou surpasser la gloire de l'immortelle Elisabeth d'Angleterre.

D'après ce portrait il n'est pas étonnant que la Palatine soit devenue dans le parti des Princes, ce que le Coadjuteur étoit dans celui de la Fronde, l'ame des conseils, l'arbitre des résolutions, le centre de toutes les affaires. Il y avoit long-temps qu'elle essayoit de gagner le Prélat, ou de le rendre suspect à la Cour; Gondi jusqu'ici avoit échappé à ses offres & à ses pièges; le ressentiment

fit en un inſtant, ce que ſix mois de négociations n'avoient pu faire; il 1650.
conſentit à une entrevue avec la Palatine; & dès lors la crainte, les ſoupçons, la défiance, tous les nuages enfin, qui s'étoient élevés dans ſon ame, diſparurent. La franchiſe & la grandeur d'ame de la Palatine achevèrent de le ſubjuguer; cette Princeſſe lui fit un plan exact & vrai des forces, des vues & des eſpérances de ſon parti; elle ne lui diſſimula point qu'une partie des amis du Prince, ne penſoient à obtenir ſa liberté que par le canal de la Cour; mais qu'elle étoit perſuadée que ſa priſon dureroit éternellement, ſi elle ne dépendoit que d'un Miniſtre également fourbe & timide; elle lui avoua qu'elle avoit beſoin de la Fronde & du duc d'Orléans; mais comme il n'y avoit que les liens les plus forts de la ſociété civile, capables de réunir des cœurs ſi diviſés, & d'effacer le ſouvenir de l'outrage le plus ſenſible; on convint que le duc d'Enguien épouſeroit l'une des filles du duc d'Orléans; que M. le Prince conſen-

1650. tiroit au mariage du prince de Conti avec mademoiselle de Chevreuse ; qu'il céderoit à son Altesse Royale ses prétentions à la dignité de Connétable ; qu'il renonceroit à la charge de grand Amiral en faveur du duc de Beaufort ; qu'il tâcheroit de procurer le chapeau de Cardinal au Coadjuteur ; qu'il feroit donner par la Cour, ou qu'il donneroit lui même cent mille écus à la duchesse de Montbazon ; enfin on l'obligeoit à ne demander jamais de grace à la Cour, ni pour lui ni pour ses amis. A ces conditions, le Coadjuteur promit de ne plus faire qu'un corps de l'ancienne & de la nouvelle Fronde, (c'étoit sous ce dernier nom qu'on désignoit le parti des Princes) de poursuivre par toutes sortes de voies la liberté des prisonniers & la perte de Mazarin : il stipula aussi que le duc d'Orléans ne paroîtroit sur la scène, que lorsque tous les ordres de l'Etat auroient été gagnés ; que les mêmes apparences de haine & de division régneroient entre les deux partis pour tromper de plus en plus le Car-

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours.

dinal. Si l'audace du Prélat eut été secondée, on n'eût pas eu besoin de recourir à ce dernier stratagême; il avoit proposé d'arrêter le premier Ministre, & de le conduire à la Bastille : le marquis de Chaudenier, premier Capitaine des Gardes-du-Corps, offroit d'être le ministre de cette exécution ; mais jamais le duc d'Orléans n'y voulut consentir. 1650.

La confiance de Gondi ne doit pas être moins admirée que celle de la Palatine ; au plus léger soupçon d'union & de concert entre l'une & l'autre Fronde, le Cardinal ne pouvoit-il pas se donner à lui seul le mérite de la liberté des Princes ? que devenoient alors la Fronde & le duc d'Orléans lui-même ?

Pendant que le zèle, l'amitié, la vengeance employoient l'intrigue, la manœuvre & les artifices, ces armes si connues de Mazarin, & si long-temps heureuses entre ses mains, le premier Président formoit le projet plus noble de rendre la liberté aux Princes, sans le secours des troubles & des guerres civiles, par la *Ibidem.*

seule autorité de la Compagnie, dont
1650. il avoit l'honneur d'être le Chef; il ne pouvoit soutenir l'idée de voir un jour Condé délivré de prison par le canal de la Fronde, être forcé de se livrer à la Faction, pour ne pas encourir les reproches odieux d'ingratitude & de perfidie.

Mémoires de Talon, t. VII.

Tous ces mouvements, quelque secrets qu'ils fussent, ne pouvoient échaper au Cardinal; mais la confiance, qui avoit perdu Condé, fut également funeste à Mazarin. Au-lieu de contenir par sa présence les cabales, il sortit de Paris, dans le dessein de reprendre la partie de la Champagne subjuguée par Turenne, & d'obliger les François, à force de succès & de victoires, à respecter sa fortune & son génie. Il conduisit lui-même au maréchal du Plessis-Praslin les douze mille hommes, à la tête desquels il avoit triomphé en Normandie, en Bourgogne & sur les bords de la Garonne.

Ibidem.

Il étoit à peine parti, que M. Des-Landes-Payen présenta au Parlement une requête, au nom de

Madame la Princesse, reléguée à Montrond ; elle demandoit que le Prince, son époux & ses beaux-frères fussent amenés au Louvre, & gardés par un Officier de la maison du Roi ; que le Procureur-Général fût mandé, pour sçavoir de lui s'il y avoit des charges contre les prisonniers; que faute de comparoître, il fût procédé sur-le-champ à la liberté des prisonniers: *Voilà*, dit le premier Président qui conduisoit lui-même cette affaire, *voilà ce qui s'appelle servir les Princes en gens de bien & non en Factieux.* Cette requête fut suivie d'une autre, à la tête de laquelle étoit le nom de la duchesse de Longueville ; en même-temps on vit entrer dans la Grand'Chambre M. des Roches, Capitaine des Gardes du prince de Condé, qui présenta à la Compagnie une lettre signée des trois Princes, par laquelle ils conjuroient le Parlement de leur faire leur procès, ou de leur rendre la liberté.

1650.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

On est sans doute étonné de ne point voir paroître sur la scène la Princesse Douairière ; elle venoit

de succomber sous le poids de la
1650. douleur ; la translation des Princes au Havre avoit achevé de lui porter le coup mortel. La destinée de cette Princesse, dont on avoit tant admiré la beauté, les richesses, la gloire & la puissance, mourante dans une maison étrangère, sans avoir la consolation de voir ses derniers soupirs recueillis par ses enfants, qui avoient toujours été la partie la plus sensible de son ame, excita les regrets & la pitié du Royaume entier ; elle vit approcher le moment fatal avec une résignation héroïque ; elle laissa par son testament trois cent mille livres aux pauvres de la Capitale. Condé témoigna la plus grande affliction de cette perte ; il écrivoit tous les jours à cette mère infortunée pendant sa maladie qui fut courte, qu'il racheteroit volontiers l'Etat où elle étoit réduite, de mille vies, si elles étoient en son pouvoir ; il fit prier la Reine de lui faire rendre tous les honneurs dus à son rang & à sa vertu.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Anne d'Autriche y consentit sans

peine ; elle avoit été elle-même très-touchée des malheurs de son ancienne amie. La Princesse lui avoit écrit, sur le point de rendre l'ame, qu'elle mouroit sa très-humble servante, quoiqu'elle ne mourût que du regret de voir ses enfants si injustement persécutés ; qu'elle l'exhortoit à réfléchir sur son sort, & à se souvenir que personne n'étoit exempt des coups de la fortune. 1650.

Les Cours Souveraines, les Grands, la Noblesse assistèrent, par ordre de la Reine, au service solemnel qu'on célébra aux Cordeliers; le concours des citoyens fut prodigieux; le Clergé de France, assemblé à Paris, lui rendit les mêmes devoirs, le deuil fut presqu'universel dans la Nation.

Mémoires de madame de Motteville, T. IV.

Mais, en prodiguant les plus grands honneurs à la mémoire de la mère, Anne d'Autriche n'en étoit pas moins résolue de prolonger la prison des enfants, jusqu'à la majorité du Roi. Envain le Parlement essaya de lui arracher le voile qui lui déroboit la vérité : il lui fit d'abord entendre le cri de la Nation, avec tous les ména-

gements qu'on devoit attendre de
1650. sa sagesse & de ses lumières ; la Compagnie ne reçut d'autres réponses que celles qui furent dictées par la rigueur & la fierté : mais la fermentation devint si grande, que sans changer de plan, la Régente se crut obligée de changer de langage ; elle eut recours à la dissimulation & à la ruse, pour rallentir les efforts du Parlement, que les contradictions ne faisoient qu'animer. Elle déclara qu'elle ne pouvoit entendre de remontrances que sa santé ne fût rétablie ; vingt accès de fièvre, huit saignées, la réduisoient moins à un état de langueur, que la fatigue de tant de voyages & de courses, les inquiétudes & la crainte de l'avenir. Au bout du délai, qu'elle avoit prescrit, elle envoya une lettre de cachet au Parlement, pour l'empêcher de prendre de nouvelles résolutions ; mais le Parlement qui croyoit que le salut de l'Etat dépendoit de la liberté de Condé, continua sa délibération ; il invita même le duc d'Orléans à venir prendre séance au Palais pour con-

Mémoires de Talon, tom. VII.

courir aux vœux de la Compagnie & de la Nation. 1650.

Gaſton toujours irréſolu, toujours incertain, toujours timide, n'oſa encore franchir les limites qu'il s'étoit preſcrites à lui-même; la Reine célébra ſon refus comme une victoire: bientôt elle reçut la nouvelle d'un événement qui eût rétabli ſon autorité dans tout ſon éclat, ſi elle eût été ſecondée par un Miniſtre plus ferme, plus intrépide.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

On a vu que le cardinal Mazarin étoit ſorti de Paris pour arrêter les ſuccès de l'ennemi; il vouloit ſurtout reprendre Rethel & Château-Portien, où Turenne prétendoit prendre des quartiers d'hiver, pour porter de nouveau au printemps le ravage & la terreur juſqu'aux portes de Paris: Turenne campoit alors entre l'Aîne & la Meuſe, d'où il veilloit au ſalut de ſes conquêtes. Mazarin n'eut pas plutôt rendu l'armée du maréchal du Pleſſis Praſlin ſupérieure, qu'il lui ordonna d'aſſiéger Rethel; le Maréchal avoit peine à entreprendre ce ſiége au milieu de

l'hiver, & presqu'en présence de
1650. l'ennemi; cependant Rethel, défendue par une garnison de deux mille hommes, ayant à sa tête Degli-Ponti, l'homme le plus renommé pour la défense des places, succomba en moins de quatre jours. Etoit-ce lâcheté ou perfidie de la part du Commandant Italien? les Mémoires du temps prétendent que quatre mille louis d'or, qu'il reçut du Cardinal, engourdirent son bras & enchaînèrent ses talents.

Histoire du Vicomte de Turenne, t. I.

Quoi qu'il en soit, Turenne qui accouroit à son secours avec huit mille hommes, dont les deux tiers étoient composés de cavalerie, n'apprit qu'aux portes de Rethel, la manœuvre honteuse de Degli-Ponti, qui lui avoit promis de se défendre quatre jours de plus; il fallut rebrousser chemin; le maréchal du Plessis-Praslin le poursuivit & l'atteignit le 15 Décembre auprès du Village de Sommepi, dans une plaine connue sous le nom de Blanchamp; Turenne forcé de combattre, ne fit peut-être jamais des dispositions plus heureuses

ni plus ſavantes; mais jamais le ſuccès ne répondit plus mal au courage 1650.
& au génie ; envain Boutteville, Beauveau, Duras, Montauſier, & tout ce qu'il avoit de François le ſecondèrent par des prodiges de valeur ; il fut battu de la manière la plus déciſive : vingt drapeaux, quatre-vingt-quatre étendards, quatre mille priſonniers, au nombre deſquels on voyoit Dom Eſtevan de Gamarre, Général des Eſpagnols, le comte de Boutteville & preſque tous les Officiers généraux & les Colonels tombèrent entre les mains du maréchal du Pleſſis-Praſlin ; à peine Turenne ſe ſauva-t-il lui quinzième du champ de bataille. On ſçait que ce grand homme, entouré d'ennemis, répondit aux ſiens qui lui demandoient ce qu'il vouloit devenir, *mourir, plutôt que de ſervir de ſpectacle.* Au lieu de ſe refugier à Stenai dont il étoit le maître, il alla apprendre lui-même à l'Archiduc ſon déſaſtre, en l'aſſurant que l'infortune, loin de laſſer ſon courage, ajoutoit un nouveau feu à ſon zèle, & qu'il périroit

plutôt que d'abandonner Condé. La
1650. grandeur d'ame du vaincu toucha l'Archiduc; les petits intérêts, les nuages de la jalousie disparurent, & on lui confia le commandement général de toutes les forces des Pays-Bas.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Mazarin étoit le maître absolu du Royaume, s'il eut marché droit à Paris avec l'armée victorieuse; il pouvoit se faire livrer les chefs de la Fronde, qui lui devenoient de jour en jour plus suspects, & tous les amis des Princes, ou bien les chasser de la Capitale; mais il s'amusoit à compter les drapeaux, les prisonniers & les autres trophées de la victoire. On lit dans ses lettres qu'il ne s'applaudit guère moins de la prise de Boutteville, que du gain même de la bataille; il espéroit détacher des intérêts des Princes la duchesse de Châtillon, le duc de Nemours, le président Viole & tous les amis & parents du Comte; mais Boutteville insensible aux menaces, aux offres de la fortune la plus brillante, aima mieux demeurer pauvre & prisonnier, que d'abjurer le grand Condé,

Cependant la nouvelle de la défaite de Turenne, avoit consterné 1650. l'une & l'autre Fronde ; le peuple qui demandoit la liberté des Princes, avec un emportement dont on craignoit les suites les plus terribles, paroissoit triste, morne, abattu, découragé. Ce fut dans ces circonstances que le Coadjuteur déploya avec le plus de succès toute la hauteur de son ame : ranimer les cabales, enfanter de nouvelles intrigues, encourager les amis du Prince, aigrir le Parlement, déterminer le duc d'Orléans, gagner tous les ordres de l'Etat, leur faire regarder la liberté des Princes & la perte de Mazarin, comme le salut du Royaume, tout fut l'ouvrage de deux jours.

Ibidem.

On avoit blamé Mazarin d'avoir transporté pendant la campagne, les principales forces du Roi, à deux cents lieues de la frontière de Picardie, & d'avoir en quelque sorte abandonné la Capitale à la merci de l'ennemi ; on se déchaînoit alors contre lui, pour avoir hasardé le Royaume entier, dans une bataille livrée

en plaine, contre un ennemi tel que
1650. Turenne, supérieur en Cavalerie; on exagéroit ses prétendues fautes, son imprudence, sa témérité; bientôt on passa de la frayeur au mépris; Mazarin est peut-être le seul homme que la victoire & la fortune ayent avili.

Cependant il revenoit à Paris, ne comptant que sur des hommages & des acclamations; mais quelle fût sa surprise, en arrivant, d'apprendre que la haine & l'exécration étoient parvenues à leur comble contre lui. Pendant son absence on avoit exposé son effigie, la corde au cou, dans toutes les places, où l'on a coutume d'exécuter les criminels, avec un écriteau qui contenoit le dénombrement des crimes, en vertu desquels, on le jugeoit digne de mort, & le peuple avoit applaudi avec transport à l'audace de cette entreprise.

Mémoires de Joli, t. I.

Dans le temps même qu'il entroit dans la ville, on distribuoit par-tout des jettons d'argent où d'un côté étoient représentés ses armes, la hache & les faisceaux, avec cette inscription latine, *quod fuit honos, criminis*

minis est vindex, & de l'autre un licou avec cet hémistiche, *sunt certa hæc fata tyrannis*. Mais ces traits sanglants le surprirent, & l'indignèrent moins que la conduite du duc d'Orléans & de l'ancienne Fronde, qui enfin s'étoient déclarés contre lui. 1650. *Ibidem.*

Son ressentiment fut si grand, qu'il oublia sa dissimulation naturelle : dans une conférence qu'il eut avec Gaston, il s'emporta jusqu'à lui faire les reproches les plus amers de sa foiblesse : il traita le duc de Beaufort & le Coadjuteur de Fairfax & de Cromwel : il osa comparer le Parlement de Paris à celui d'Angleterre ; rien de plus imprudent & de plus inique, que ce parallele odieux, fait en présence du Roi, dans un temps où le Parlement d'Angleterre venoit de tremper ses mains dans le sang de son Souverain ; le Parlement de Paris ne respiroit au contraire que la gloire du Roi, le salut de l'État, & la réunion de la maison Royale, qui en étoit la base & le fondement ; s'il demandoit la liberté des Princes, dont l'innocence *Ibidem.*

étoit généralement reconnue, ce
1650. n'étoit que par des voies légitimes, en implorant la justice de la Reine, & pour prévenir la guerre civile, qui étoit sur le point d'eclore.

Mazarin ne quitta Gaston, qu'en le conjurant de lui abandonner les Frondeurs; la Reine appuya ses instances & les entremêla de menaces; le Duc effrayé ne sortit du Palais Royal, qu'en remerciant Dieu, de n'avoir pas eu le sort de Condé.

On ne sçait ce qu'on doit déplorer le plus, ou de la présomption du Cardinal, ou de son aveuglement; les choses en étoient venues au point, qu'il ne pouvoit plus conserver le gouvernail de l'Etat, qu'en sortant de Paris, avec le Roi & la Reine; en assiégeant de nouveau cette capitale, en accablant enfin ses ennemis, ou bien, en élargissant les Princes. Il étoit encore temps de prendre ce dernier parti; Condé eût pu encore lui pardonner l'outrage de sa prison : mais ce qui rend le Ministre plus inexcusable, c'est qu'il rejetta avec une opi-

niâtreté incroyable, cette voie qui lui fut long-temps ouverte. 1650.

Il y avoit déja quelque temps que la Palatine chargée de toutes les négociations, dépositaire des secrets de tous les partis, se trouvant sur le point d'accoucher & craignant de ne pouvoir agir avec toute la chaleur & l'activité que les circonstances exigeoient, avoit appellé à son secours M. de la Rochefoucault; elle le tenoit caché dans son hôtel. Le Duc, ennemi implacable de l'ancienne Fronde, n'apréhendoit rien tant que de voir le Prince, devenu libre par son influence, être obligé d'épouser ses querelles; il considéroit de plus que la Reine avoit seule les clefs du Havre; qu'elle pouvoit lui rendre en un instant la liberté, avec des dédommagements capables de lui faire oublier l'injure qu'il avoit reçue, au lieu que le secours de la Fronde ne produiroit peut-être qu'une révolution sanglante. Ce Seigneur, de concert avec la Palatine, la duchesse de Longueville & Condé lui-même, qui

Mémoires de la Minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

1650. du fond de sa prison animoit & dirigeoit son parti, résolut d'éclairer Mazarin sur le bord du précipice ; il lui demanda une entrevue pendant la nuit ; elle lui fut accordée sur-le-champ.

Ibidem. Il se rendit au Palais-Royal à l'appartement du Cardinal, qui seul, une bougie à la main, vint lui ouvrir la porte de son cabinet : le Duc pouvoit aisément se défaire du Ministre, il ne tenoit qu'à celui-ci de son côté, de faire arrêter l'ami le plus zélé de Condé ; mais il n'y eut jamais de grands crimes, d'actions noires, dans ces temps de trouble & d'orage ; on voit au contraire dans la plupart des acteurs qui paroissent sur la scène, un mélange étonnant de grandeur & de foiblesse ; de confiance & de soupçon, de hardiesse & de timidité.

Mémoires de madame de Motteville, t. IV.

Ibidem. Le Duc parla au Cardinal avec franchise ; il lui fit voir tous les ordres de l'Etat prêts à s'unir pour lui arracher la liberté des Princes. Mais il falloit que Mazarin fût la victime de ses ruses, & de sa fausse politi-

que ; il n'avoit consenti à écouter le Duc, que pour pénétrer ses secrets ; celui-ci évita habilement les détails, la conférence fut inutile ; la Rochefoucault en obtint quatre autres, dans lesquelles il déploya les mêmes efforts, & le Ministre les mêmes artifices. Enfin le Duc lui déclara qu'il alloit travailler à sa perte, s'il ne lui promettoit de briser les fers des Princes, dans un temps très-court qu'il lui fixa : sur le refus du Cardinal, Condé qui jusqu'alors avoit différé de donner des pouvoirs pour traiter avec la Fronde, les signa sur un morceau d'ardoise ; & les mines préparées avec tant d'art & de secret, éclatèrent en même temps, & avec le plus grand succès.

1650.

Mémoires de Joli.

Le Parlement pressa tellement la Reine d'entendre ses remontrances, qu'enfin, après avoir usé de tous les délais imaginables, elle consentit à recevoir les députés de la Compagnie. Cette action est célèbre dans nos fastes : le premier Président, qui vouloit ménager à la Cour, malgré qu'elle en eût, le mérite de dé-

20 Janvier.

livrer les Princes, porta la parole
1650. avec une force & une véhémence dignes de son zèle pour le salut de la Monarchie.

Il compara d'abord l'état florissant de la France, avant le dix-huit Janvier 1650, jour fatal & malheureux, où la nation avoit été privée de son appui & de son ornement, avec tout ce qui s'étoit passé depuis, la confusion, les intrigues, les cabales, les troubles, l'anéantissement de l'autorité Royale, la misère & l'oppression des peuples, la guerre intestine, l'Espagne triomphante en Italie & en Catalogne; à quoi attribuer la source de ces calamités, dont on ne pouvoit prévoir la fin, si ce n'étoit à la politique infortunée de ceux qui avoient osé sacrifier le premier Prince du Sang, à leur jalousie; que si le Parlement s'étoit tu si long-temps; s'il s'étoit contenté de gémir en secret, ce n'avoit été que dans l'espérance que la Reine rendroit enfin justice à l'innocence opprimée; mais que loin que le temps eût adouci la rigueur du sort, sous

Mémoires de Talon, tom. VII.

lequel les premières têtes de l'Etat succomboient, chaque jour aggravoit leurs maux; qu'on n'avoit pas eu honte de les traîner de prison en prison, de les donner en spectacle, & enfin de les enfermer dans un lieu où leur vie n'étoit pas en sûreté, (on prétendoit que l'air du Havre étoit mal-sain,) *oui je le répète*, s'écria l'orateur attendri, *où leur vie n'est pas en sûreté.* 1650.

Eh quoi! Sire, tant d'actions illustres, tant de batailles gagnées, n'obtiendront point de Votre Majesté quelques réponses favorables : toute la force du Royaume, son appui véritable consiste dans l'union de la Maison régnante, & principalement dans celle de M. le duc d'Orléans & de M. le Prince; c'est de ce lien Royal que dépend la fortune publique; si c'étoit un secret d'Etat, un mystère caché, qui ne dût être révélé à personne, que la cause de cette malheureuse détention, nous sçaurions renfermer notre douleur dans le silence; mais cette lettre de cachet envoyée à tous les Parlements, au moment de leur disgrace, qui les justifie de toutes sortes de *Ibidem.*

crimes, & ne les accuse que de choses
1650. *très-légères, est un monument éternel de leur innocence; si les pierres de la prison qui les renferment étoient capables de sentiment, elles porteroient leurs plaintes si haut, qu'elles seroient entendues de tout l'univers. Ah! Sire, si un Officier de cette Compagnie avoit été frappé du foudre de la puissance souveraine, elle ne lui dénieroit point son intercession; les Princes du Sang sont Conseillers nés de la Cour; leurs places leur appartiennent par le privilège de la naissance; ils sont les appuis de l'Etat, les membres honorables & précieux de la Monarchie, & l'on ne peut frapper sur eux, que le contre-coup ne retombe sur la propre personne de Votre Majesté.* Le premier Président conclut enfin en suppliant le Roi de donner sur-le-champ ses ordres pour élargir les Princes, & les mettre à portée, comme ils avoient toujours fait, de prodiguer leur vie pour le salut, le bonheur & la gloire de l'Etat.

La Reine interdite, immobile, répondit en peu de mots & d'une voix entrecoupée, que quoiqu'il n'ap-

partînt pas au Parlement de prendre connoiſſance de cette affaire, elle vouloit bien avoir égard à ſes ſupplications, élargir les priſonniers & pardonner à tous ceux qui s'étoient rendus coupables du crime de lèse-Majeſté, en prenant les armes en leur faveur; mais à condition que la ducheſſe de Longuevile, & le vicomte de Turenne rentreroient auparavant dans le devoir. Cette promeſſe ſatisfit le premier Préſident; la Fronde la regarda comme illuſoire. 1650.

Cependant le peuple las de tant de délais, ne reſpiroit que la révolte. Ce fut dans ces circonſtances que le duc d'Orléans, toujours ſubjugué par l'aſcendant du plus fort, leva entiérement le maſque; il ſe rendit au Palais, & déclara à la Compagnie qu'il étoit prêt à s'unir avec elle, pour concourir à la liberté de meſſieurs ſes Couſins. A ces mots la ſalle retentit d'acclamations; la joie de la multitude fut ſans bornes: le Luxembourg n'étoit pas aſſez vaſte, pour contenir la foule de tous les citoyens qui vinrent le féliciter.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

1650. Le triomphe de Condé, étoit l'arrêt de condamnation du Cardinal; Gaſton acheva de le rendre exécrable, en rendant compte au Parlement, de l'imprudence forcenée avec laquelle ce Miniſtre avoit oſé traiter la Compagnie, en la comparant à la chambre-baſſe du Parlement d'Angleterre. Le feu n'a pas plus d'activité & d'éclat, que n'en eut l'indignation des Magiſtrats; il y eut des voix pour décréter le Cardinal, d'autres pour le bannir; ceux-ci prétendoient qu'il étoit coupable de mort, tant pour avoir opprimé le ſang Royal, que pour avoir calomnié le Parlement: le premier Préſident modéra le zèle des plus emportés; on réſolut de faire de nouvelles remontrances en faveur des Princes, & contre leur oppreſſeur.

Ibidem.

Mémoires de Joli, tom. I.

Mémoires de Talon, t. VII.

A cette nouvelle, l'abattement du Palais-Royal parut extrême; cependant la foibleſſe du duc d'Orléans laiſſoit encore entrevoir quelques lueurs d'eſpérance; la Reine épuiſa toutes les ſupplications pour en obtenir une entrevue; elle lui offrit même

la perſonne du Roi pour otage ; mais Gaſton, au lieu de condeſcendre à ſes prieres, alla prendre ſéance au Parlement. 1750.

La Compagnie étoit à peine aſſemblée qu'elle reçut ordre de ſe rendre chez le Roi. On ſe contenta d'y envoyer des députés en grand nombre ; ils revinrent trois heures après avec une Déclaration foudroyante contre le Coadjuteur, dans laquelle on le peignoit comme la cauſe fatale de tous les troubles. Le Prélat ſe défendit avec ſon audace ordinaire ; mais le Parlement regarda cet écrit comme un nouveau piège de Mazarin, pour détourner la Compagnie de l'objet unique de ſes délibérations. Le premier Préſident prit alors la parole & déclara au nom de la Reine, qu'elle conſentoit à la liberté des Princes, ſans condition ; qu'elle ne demandoit qu'une grace, c'étoit que M. le duc d'Orléans voulût bien lui accorder une entrevue. Molé preſſa Gaſton dans les termes les plus tendres, d'acquieſcer aux déſirs de la Reine ; ſon action fut no-

1650. ble, touchante & pathétique, la Compagnie en fut très-émue ; il fit ensuite entrer les gens du Roi. M. Talon, qui porta la parole & l'adressa au duc d'Orléans, se surpassa lui-même : il mit un genou en terre, il invoqua les manes de S. Louis, père & protecteur des Bourbons ; il n'y eut point d'effort qu'il ne tentât pour fléchir Gaston ; mais la peur l'emporta sur l'éloquence. Le Duc qui craignoit un coup de désespoir de la part de Mazarin, s'obstina à ne point se rendre au Palais-Royal, qu'il ne fût sorti de la Capitale.

La Noblesse accourue en foule de toutes les provinces, pour avoir part à l'événement éclatant, qui agitoit tous les esprits ; s'étoit assemblée chez le marquis de la Vieuville, qu'elle élut pour Président ; mais comme son hôtel n'étoit pas assez grand, pour recevoir un si grand nombre de Gentilshommes, on choisit la salle des Cordeliers. Le premier soin de la Compagnie fut de députer au duc d'Orléans pour le remercier de l'intérêt qu'il prenoit

Mémoires de Talon, t. VII.

à la liberté des Princes, & pour lui offrir la vie & les biens de toute la Nobleſſe; elle requit en même temps l'union du Clergé, qui déja avoit plaidé avec beaucoup de force, auprès du Trône, la cauſe du prince de Conti: le Tiers-état ne demandoit pas mieux que de ſe joindre aux uns & aux autres. 1650.

Mazarin attaqué par tous les Ordres de la Monarchie, trahi par la ducheſſe de Chevreuſe, dont le ſecours lui avoit été autrefois ſi utile, abandonné de preſque tous ceux, ſur leſquels il avoit le plus compté, s'abandonna lui-même; il ſe ſauva lui quatrième, déguiſé en cavalier, laiſſant le Palais-Royal plongé dans le trouble & la conſternation; il gagna la porte de Richelieu, où l'attendoit un gros de Cavalerie, composé de cinq cents maîtres.

Le lendemain la Reine manda au duc d'Orléans la fuite du Miniſtre, en le conjurant de nouveau de s'aboucher avec elle; les Grands de l'Etat lui offroient de demeurer en ôtage au Luxembourg. Gaſton, toujours

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

guidé par la Fronde, répondit que Mazarin refugié à S. Germain, gouvernoit la Cour avec la même autorité qu'auparavant; que la Reine n'étoit environnée que de ses parents & de ses créatures, & qu'il ne pouvoit se résoudre à la voir. Le Parlement de son côté, ayant appris de la Reine que son Ministre étoit éloigné pour toujours, fulmina un arrêt, par lequel il lui étoit enjoint de sortir du Royaume avec sa famille & ses domestiques étrangers, dans le délai de quinze jours, sous peine d'être poursuivi extraordinairement.

1650.

Après cette démarche Gaston consentit enfin à écouter le Garde-des-Sceaux, le maréchal de Villeroi & M. le Tellier, pour convenir des moyens d'élargir les Princes; on admit les principaux personnages de l'une & l'autre Fronde à cette conférence, dont le résultat fut que M. de la Vrilliere, Ministre d'Etat, le duc de la Rochefoucault, messieurs Viole, Arnauld, Comminge se transporteroient au Havre-de-Grace, avec une lettre signée de la Régente

& du duc d'Orléans, portant ordre à M. de Bar, de remettre les Princes en liberté. La Reine n'avoit mis qu'une restriction à cette prétendue grace, c'est qu'ils ne rentreroient en possession de leurs Gouvernements qu'à la majorité du Roi. 1650.

Anne d'Autriche n'avoit cédé que dans l'espérance de se sauver avec ses enfants, pour aller trouver le Cardinal; le moment de sa fuite étoit fixé à la nuit du sept au huit de Février. Ce dessein n'échoua que par la sagesse du maréchal de Villeroi, & des principaux Officiers de la maison du Roi, qui regardant ce départ comme le signal de la guerre civile, avertirent secrétement le duc d'Orléans du projet de la Reine. Aussi-tôt les ducs de Beaufort, de Nemours, le maréchal de la Mothe, Chamboi montent à cheval, suivis de leurs amis; les Compagnies Bourgeoises prennent les armes, le Palais Royal est investi, & le Roi & la Reine se trouvent prisonniers.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Le Parlement blama hautement une entreprise si audacieuse; le pre-

1650. mier Président en fut pénétré d'indignation & de douleur. Le lendemain le duc d'Orléans rendant compte à la Compagnie des ordres du Roi, relatifs à l'élargissement des Princes; *Oui*, reprit Molé avec un profond soupir, *M. le Prince est en liberté; mais le Roi, le Roi notre maître est prisonnier*. Le duc d'Orléans, devenu plus hardi par les acclamations du peuple, répondit: *Le Roi étoit prisonnier entre les mains de Mazarin, mais Dieu merci il ne l'est plus*. L'écho des Frondes répéta: *Il ne l'est plus, il ne l'est plus*.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Cependant la Reine se voyant assiégée dans son Palais, manda le Prevôt des Marchands & les Echevins, pour désavouer le bruit qui avoit couru de son évasion prochaine, & leur permit de garder les portes & les avenues de la Ville. On peut dire que jamais depuis sa régence elle n'avoit été si bien obéie: d'un côté les amis de Condé, de l'autre les Frondeurs, la noblesse, le peuple, le duc d'Orléans convaincus que les Princes ne recouvreroient

Mémoires de madame de Motteville, t. IV, de Joli, t. I, de Nemours, de la Minorité.

leur liberté qu'autant que la Reine
feroit privée de la fienne, redou- 1650.
bloient de foins & de vigilance: on vit le fpectacle d'une guerre de campagne, dans l'intérieur d'une Ville immenfe; des efcouades de Cavalerie, marcher jour & nuit dans les rues, avec autant d'ordre, de précaution & de difcipline, que fi on eût été en préfence d'une armée ennemie; des fentinelles difpofées de vingt pas en vingt pas; de gros corps de garde dans les principaux poftes, & aux portes de la Ville, des barricades auprès du Palais-Royal; la riviere couverte de bateaux remplis de gens armés.

Mais comme fi tous ces moyens n'euffent pas fuffi, pour répondre de l'événement, le duc d'Orléans envoya, pendant la nuit du onze au douze, le Capitaine de fa garde-Suiffe, au Palais-Royal, pour obferver tout ce qui s'y paffoit: il entra fuivi de plufieurs Bourgeois; il trouva la Reine en larmes, & le Roi dormant profondément.

Les larmes de la Reine, n'étoient que des larmes d'indignation; elle

1650. écrivoit à Mazarin, que quoiqu'elle eût envoyé ordre de remettre les Princes en liberté; il devoit regarder cet ordre, comme l'ouvrage de la force & de la violence; qu'elle le laissoit le maître absolu de la destinée des Prisonniers, & qu'elle ne soupiroit qu'après l'instant où elle sortiroit de Paris pour concerter avec lui sa vengeance.

Ibidem.

Mazarin, qui depuis huit jours l'attendoit envain, jugea qu'il n'avoit plus rien à espérer de la Majesté suprême. Il ne prit point d'autre parti que celui de prévenir l'arrivée des Députés au Havre, & d'annoncer lui-même aux Princes leur liberté: il marcha jour & nuit, escorté par le comte d'Harcourt, & arriva le 13 Février à la pointe du jour à la citadelle du Havre; il s'en fit ouvrir les portes. A l'aspect imprévu de son persécuteur, Condé témoigna quelque surprise; cependant il le reçut poliment & l'embrassa: *Monsieur*, lui dit le Cardinal, *vous êtes libre, la Reine vous prie seulement d'oublier le passé, de servir le Roi comme vous avez toujours fait,*

Ibidem.

Histoire manuscrite de Louis II, prince de Condé.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

& de m'honorer de votre amitié ; cependant, ajouta-t-il fiérement, *vous êtes le maître de me l'accorder ou de me la refuser.* Le Prince répondit en peu de mots, qu'il étoit obligé à la Reine de la justice qu'elle lui rendoit ; que le sentiment de l'honneur qui l'avoit toujours animé seroit à jamais son guide, & qu'il soutiendroit jusqu'à son dernier soupir, les intérêts & la gloire du Roi & de la Nation. Certain désormais qu'il n'étoit plus au pouvoir du Cardinal de fermer les portes de sa prison, il ordonna qu'on lui servit à dîner : il invita Mazarin, & le maréchal de Grammont qui depuis dix-huit jours, étoit au Havre, de se mettre à table : la conversation fut aussi gaie, aussi libre de la part du Prince, que s'il n'eût pas eu lieu de se plaindre du Cardinal ; celui-ci de son côté affectoit autant de complaisance & de satisfaction, que s'il eût contribué au triomphe de Condé. 1650.

Mémoires de madame de Motteville.

Après le dîner Mazarin obtint une conférence du Prince qui dura plus d'une heure ; sa fierté ne se soutint

pas dans ce moment : après avoir
1650. essayé de lui rendre le duc d'Orléans
Histoire manuscrite de Louis II, du nom, prince de Condé. & les Frondeurs suspects & odieux, il s'humilia jusqu'au point de se jetter à ses genoux, de les embrasser & de protester, qu'il ne se releveroit point qu'il ne lui eût promis d'ensevelir le passé dans un éternel oubli.

En quittant le Cardinal, les Princes descendirent dans la place de l'esplanade, où les attendoit le carrosse du maréchal de Grammont. Mazarin embrassa encore une fois les genoux de Condé, & lui demanda, les larmes aux yeux, sa protection contre ses ennemis. Le Prince fatigué de tant de basses soumissions, ne répliqua rien ; il alla coucher au château de Grosménil à quatre lieues du Havre, où il rencontra les Députés de la Cour : de là il gagna Rouen, d'où il mit deux jours pour se rendre à Paris.

Il seroit difficile de peindre les transports de joie que la délivrance de Condé excita dans tout le Royaume, & particuliérement à Paris ; on peut dire que la France entière le

porta sur ses épaules, depuis sa prison jusqu'à son palais; en arrivant à Pontoise il trouva un nombre infini de Gens de qualité qui s'empressoient de lui rendre leurs hommages; il reçut à S. Denys le compliment de ce même Guittaut qui l'avoit arrêté, & qui venoit le féliciter de la part de la Reine. 1650. *Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours, de Tavannes, de la Minorité, de madame de Motteville de Lenet.*

La ville de S. Denys n'étoit pas assez grande pour contenir la multitude qui étoit accourue sur son passage; les uns montoient sur les toits des maisons, les autres sur les arbres plantés dans la plaine, qui elle-même étoit couverte de carrosses, de chaises & de chevaux. Le Prince n'étoit pas encore arrivé à la Chapelle, qu'il apperçut le duc d'Orléans accompagné du duc de Beaufort, du Coadjuteur & des plus grands Seigneurs du Royaume. Les deux Princes mirent pied à terre; Gaston en serrant Condé dans ses bras, lui dit que de sa vie il n'avoit goûté un moment si pur & si délicieux; il lui présenta ensuite les Chefs de la Fronde qu'il embrassa. On alla descendre au Pa-

lais-Royal, au milieu des acclamations; Condé eut beau vouloir égayer l'entretien, il fut triste & court: il étoit libre, & la Reine encore prisonnière dans son palais. De-là Gaston amena les Princes au Luxembourg, où les attendoit une fête magnifique.

1650.

Les avenues du Luxembourg, les antichambres étoient remplies d'une foule de citoyens qui crioient : *Qu'il nous soit permis de voir le Héros, le Dieu tutélaire de la France.* Le duc d'Orléans lui dit en riant : *Mon cousin voila des gens qui mourront cette nuit si vous ne leur donnez la consolation de vous présenter à eux.* En même temps on ouvrit les portes de la salle qui fut inondée des flots de la multitude! Gaston tenoit le Prince par la main; tout le monde l'entouroit; les uns lui embrassoient les genoux, les autres lui baisoient la main, les plus éloignés le combloient de bénédictions.

Manuscrits de l'hôtel de Condé.

Histoire manuscrite de Louis II, du nom, prince de Condé.

Condé qui s'étoit chargé de bijoux, les prodigua : il ne lui restoit plus que son épée, lorsqu'un jeune Officier dit tout haut, qu'il se regar-

Ibidem.

deroit comme le plus heureux de tous les hommes, s'il étoit en possession de cette épée, qui avoit gagné tant de batailles. Le Prince l'entend, il perce la foule : *La voici*, dit-il, *puisse-t-elle vous conduire au bâton de Maréchal de France*. Cet Officier s'en servit dignement, il parvint au grade de Brigadier des armées du Roi, & fut tué au combat de Sénef.

1650.

Ibidem.

On admira pendant le souper la modération du Prince ; chacun insultoit au Cardinal Mazarin, qui fuyoit hors du Royaume, chargé d'opprobres & de malédictions ; Condé calma les transports de ses amis, en disant qu'il falloit épargner les absents. Il ne se retira à son hôtel que très-tard, & après avoir été visiter la princesse Palatine & le duc de Nemours.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Les jours suivants furent des jours de triomphe ; l'ivresse de la Capitale ne fut jamais plus grande, plus universelle ; elle étoit plongée dans les fêtes ; les artisans quittoient leurs travaux ; point de rues où il n'y eût des feux de joie, des danses, des ta-

Histoire de la prison des Princes.

bles toutes dreſſées, où l'on forçoit
1650. les paſſants de boire à la ſanté du
Hiſtoire manuſcrite de Louis II, du nom, prince de Condé. Grand Condé. A ces traits eût on jamais reconnu le même peuple, qui, l'année précédente, avoit célébré ſa diſgrace, par tant de transports indiſcrets ?

Le premier ſoin de Condé fut de remercier le Parlement : il ſe rendit au Palais, accompagné du duc d'Orléans, des Princes, des Pairs & des Maréchaux de France. Son diſcours fut court & modeſte ; il offrit ſes ſervices à la Compagnie en général, & à chaque membre en particulier. Le premier Préſident, après avoir donné les plus grands éloges à ſa vertu, répondit que le Parlement n'attendoit d'autres fruits de ſon zèle, que la paix de l'Etat, la concorde de la Maiſon Royale, le rétabliſſement de l'autorité légitime, & le ſoulagement des peuples.

Fin du ſecond Volume.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné ; 1768.

